DEPECHE MODE ★ MÅNESKIN ★ RODOLPHE BURGER

Numéro 135 - SEPTEMBRE 202
rollingstone.fr

RollingStone

PORTFOLIO

L'EXPO SEBASTIÃO SALGADO À LA PHILHARMONIE

ROLLING STONE INTERVIEW

JACK ANTONOFF
L'art de produire Bruce Springsteen ou Taylor Swift

YOLA
La nouvelle icône de la country-soul

THE STRANGLERS
La playlist idéale de J.J. Burnel

RÉÉDITION

GEORGE HARRISON

***Le making of d'*All Things Must Pass**
***par* Dhani Harrison *et* Klaus Voormann**

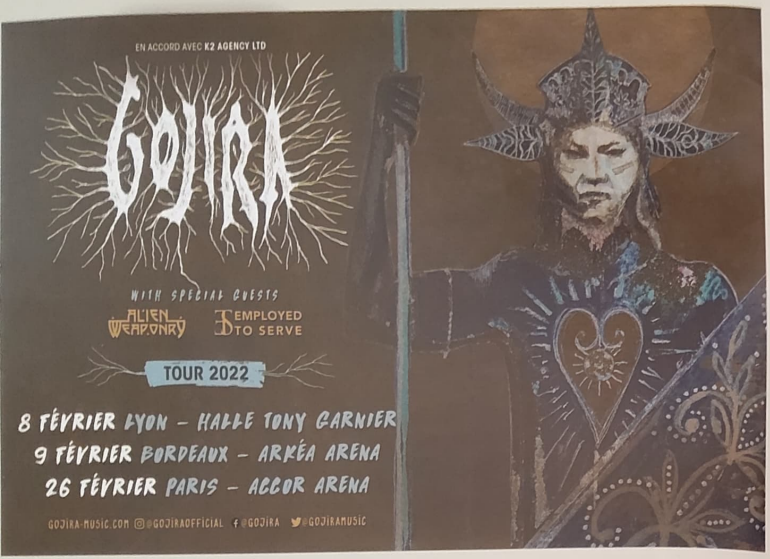
PLUS

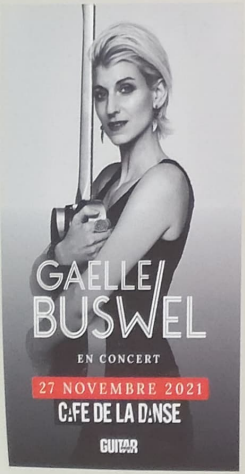
H-Burns

Sheryl Crow

James McMurtry

GÉRARD DROUOT PRODUCTIONS PRÉSENTE





/GDP /GDP

INFOS & RÉSERVATIONS SUR GDP.FR - 0 892 392 192 (0,40€/MIN) & POINTS DE VENTE HABITUELS

gérard drouot productions s.a.

Sommaire

RS
NUMÉRO 135
SEPTEMBRE 2021

"Personne ne contrôle quoi que ce soit. Écrire des chansons, c'est prier chaque matin pour avoir une bonne idée."
Jack Antonoff
L'art de produire et d'écrire des chansons
62

36
Sebastião Salgado
Le photographe fait l'objet d'une exposition à la Philharmonie de Paris.
Par Loraine Adam

56
The Stranglers
Le nouvel album est l'occasion pour J.-J. Burnel de poursuivre l'aventure de ce groupe mythique, après la disparition de Dave Greenfield.
Par Xavier Bonnet

74
Aurélien Bellanger
Conversation nocturne avec le prix de Flore 2014, qui s'intéresse cette année à la *Téléréalité*.
Par Alexandre Comte

PHOTO DE ERIK TANNER

Le Mix

AMERICANA-POP
13 **Yola**
Après une vie d'épreuves, la chanteuse anglaise est prête à saisir sa chance et sort un nouvel opus étonnant.
Par DAVID BROWNE

Q&A
16 **Sheryl Crow**
L'Américaine signe l'épilogue de ses aventures discographiques.
Par ALAIN GOUVRION

MUSIC BUSINESS
20 **Måneskin**
Après leur victoire à l'Eurovision, en mai dernier, les Italiens sont prêts à conquérir le monde.
Par BRITTANY SPANOS

LABEL
22 **Dixiefrog**
Le label français valorise son catalogue et propose une collection de vinyles inédite.
Par XAVIER BONNET

CINÉMA
23 **Braquages**
À l'occasion de la sortie du Braquage du siècle, retour avec le réalisateur Ariel Winograd.
Par BELKACEM BAHLOULI

24 **Sur la route**
Notre chroniqueur privé de voyage a donc binge quelques séries US…
Par FRANCIS ZEGUT

Magazine

AFFAIRES INTERNATIONALES
32 **Brésil, la forêt en péril**
Les incendies et les coupes sauvages détruisent l'Amazonie, le poumon de la planète.
Par JEFF GOODELL

INTERVIEW
50 **Bruno Dumont**
Conversation avec l'un des réalisateurs les plus surprenants de l'Hexagone.
Par SOPHIE ROSEMONT

NOTRE COUVERTURE
66 **George Harrison**
Le monumental triple album *All Things Must Pass* fait l'objet d'une magnifique réédition.
Par ALAIN GOUVRION

Guide

Musique
DISQUE DU MOIS
77 **James McMurtry**
Le Texan à la voix sépulcrale revient avec un album indispensable. Poignant.
Par XAVIER BONNET

TRÉSOR ENTERRÉ
80 **Kenny Carter**
Une perle soul d'un chanteur remarquable, redécouvert par notre chroniqueur.
Par BERTRAND DEVEAUD

RADIO CLASSIQUE
84 **The Beatles**
Une mélodie dans la tête, quelques paroles nostalgiques, un arrangement des plus brillants: Making of.
Par PHILIPPE BARBOT

BD
91 **Animal Social Club**
Hervé Bourhis analyse le monde des producteurs du 7e art.
Par LORAINE ADAM

Livres
92 **Garrett Graff**
Une histoire orale monumentale sur le 11-Septembre.
Par PHILIPPE BLANCHET

Dernier mot
98 **Shirley Manson**
La chanteuse de Garbage nous parle de lutte contre le patriarcat et de vivre pour le présent.
Par KORY GROW

En couverture
George Harrison, par **Harry Goodwin** BBC

Rubriques

Éditorial 5
Contributeurs 6
Courrier 7
Playlist 10

Édito

Par BELKACEM BAHLOULI

All access

LA POLÉMIQUE DE L'ÉTÉ a donc tourné autour du fameux pass sanitaire et les arguments, les manifestations pour défendre une "liberté" ont tous dépassé l'entendement. De politiques ralliant à peine 1% des voix à eux tous se prenant pour Jean Moulin en twittant qu'ils sont alliés prendre un café sans présenter le fameux sésame, aux abrutis décérébrés estimant qu'un pass sanitaire équivaut au mieux à un *ausweis*, au pire à une étoile jaune? Mais que peut-on avoir dans la tête pour en arriver à de telles extrémités et renier l'histoire, les drames et ce qui fait que nous vivons dans un pays libre? On a même touché au sublime, début août, quand ceux qui dénonçaient "la dictature" ont réclamé un coup d'État militaire! Sauf que comparaison n'a jamais été raison et, sur ce terrain-là, ceux-là mêmes qui protestent contre un vaccin ou contre le droit de chacun de se protéger sont aussi ceux qui étalent leur vie en panoramique sur Facebook, Twitter et autre Instagram. Ceux-là mêmes qui ne voyaient aucun inconvénient à montrer une pièce d'identité lorsqu'ils réglaient par chèque. Ceux-là mêmes qui arboraient fièrement un bracelet "porte-monnaie électronique" dans les festivals.

De l'autre côté de l'Atlantique, ce ne sont pas les pouvoirs publics qui ont décidé de qui entrait ou pas dans les restaurants ou les salles de concert : s'agissant du versant qui nous intéresse, le rock, ce sont les artistes et les managements de salles eux-mêmes qui fixent les conditions. Ainsi, pour la reprise de sa performance à Broadway, Bruce Springsteen a exigé que les spectateurs puissent prouver qu'ils ont fait le nécessaire afin de réduire la propagation de la pandémie. Car c'est bien de cela qu'il s'agit : réduire le risque au maximum et sortir au plus vite de cette crise qui nous plombe depuis plus de dix-huit mois. Pareil pour Dave Grohl et ses Foo Fighters ou Jason Isbell, qui est intervenu en direct à la télévision dans l'intention de rappeler, face caméra, pourquoi la protection du public est essentielle pour lui, comme pour tout le monde. Certes, cela peut être contraignant, mais nettement moins que de se faire raccorder à un respirateur artificiel.

PARTAGEZ VOS IDÉES

NOUS VOUS ÉCOUTONS! Écrivez-nous à redaction@rollingstone.fr

ROLLING STONE

Le mot de l'éditrice

Cette année particulière a vu de nombreux changements pour la presse papier : faillite du réseau de distribution Presstalis, multiples grèves, soucis de distribution postale… Après près de dix-huit mois de travail acharné pour faire vivre notre magazine, la rentrée qui s'annonce, avec une augmentation des tarifs du réseau de distribution, du papier (liée à une pénurie) et des tarifs postaux, ne nous épargnera pas. Voilà pourquoi nous devons nous résoudre à augmenter notre tarif en kiosque de quelques centimes, afin de continuer à vous proposer un magazine ambitieux, avec de belles plumes et une pagination égale. Néanmoins, nous allons maintenir, pendant quelques semaines, le prix de nos abonnements actuels. Alors pourquoi ne pas en profiter? La continuité d'une presse indépendante de qualité dépend de votre soutien et nous vous en remercions. Bonne rentrée à tous.

Alma Rota
Éditrice de Rolling Stone

Contributeurs

HARRY GOODWIN
PHOTOGRAPHE

Le Britannique Harry Goodwin a signé quelques-uns des plus beaux portraits de l'histoire du pop-rock. S'il a débuté pendant la Seconde Guerre mondiale en tant que photographe de la Royal Air Force, c'est surtout après avoir été recruté par la BBC qu'il est devenu une star de la photo. Entre 1964 et 1973, il immortalise, avec son appareil moyen format, tout ce que la culture pop compte comme icônes, des Beatles au Stones en passant par le footballeur George Best ou Mohamed Ali. Il est décédé en 2013, à l'âge de 89 ans. En couverture, le portrait de George Harrison qu'il a réalisé en 1969.

ISMAËL HOUDASSINE
JOURNALISTE

Jack Kerrouac est sa figure tutélaire, Virginia Woolf son phare dans la nuit. Le Montréalais aimerait bien avoir le mot "Art" tatoué sur la peau, au niveau du cœur. Journaliste à Radio-Canada, ce fétichiste de la littérature – il collectionne les exemplaires traduits du Petit Prince de "Saint-Ex" – est aussi un accro de musique pop et de 7e art… Sokourov, Varda, Lynch et les autres. Sachez qu'il occupe ses hivers en squattant les derniers sièges des salles obscures de la métropole québécoise, et qu'il n'est toujours pas "tanné" d'écouter en boucle Noir Éden, de Peter Peter.

RENAUD DÉLY
JOURNALISTE

Il suit la vie politique française depuis plus de vingt-cinq ans. Ancien rédacteur en chef de Libération, puis directeur de la rédaction de l'hebdomadaire Marianne…, il est notamment chroniqueur dans l'émission 28 minutes, diffusée sur Arte. Auteur d'une dizaine d'essais politiques, il a publié en 2020 Les Macron du Touquet Élysée-Plage, avec Marie Huret (Seuil), ainsi qu'une bande dessinée, Macronarchie, en marche forcée, avec Thibaut Soulcié (Glénat), en 2019. Dans ce numéro, il commence une série de chroniques sur la course à l'Élysée.

Rolling Stone

ROLLING STONE FRANCE

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : Michel Birnbaum

RÉDACTEUR EN CHEF : Belkacem Bahlouli
SECRÉTAIRE DE RÉDACTION : Stéphane Chaumet
RÉDACTEUR-GRAPHISTE : Monika Jakopetrevska

RÉDACTION : 53, rue Claude-Bernard, 75005 Paris
Tél. : 01 44 39 78 20
redaction@rollingstone.fr

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO : Driss Abdi, Loraine Adam, Philippe Barbot, Laurent Bazin, Yves Bigot, Philippe Blanchet, Émilie Blon-Metzinger, Charles Bloch, Xavier Bonnet, Alexandre Conte, Samuel Degasne, Renaud Dély, Bertrand Deveaud, Alain Frétet, Damien Glez, Alain Gouvrion, Lauric Henneton, Ismaël Houdassine, Dom Kiris, Philippe Langlest, Bruno Palino, Samuel Regnard, Sophie Rosemont, Alma Rota, Denis Roulleau, Laurent-David Samama, Jessica Saval, Silvère Vincent, Francis Zégut.

FABRICATION :
Anne-Lise Gonnet
(gonnet.annelise@positivemedia.fr)

RÉDACTRICE EN CHEF PÔLE NUMÉRIQUE :
Alma Rota (arota@rollingstone.fr)

PUBLICITÉ & PARTENARIATS :
chez l'éditeur : arota@rollingstone.fr

ADMINISTRATION ET GESTION :
53, rue Claude-Bernard, 75005 Paris.
Tél. : 01 44 39 78 20
PRÉSIDENT : Michel Birnbaum

SERVICE DES VENTES : À Juste Titres
Pascale Delifer (p.delifer@ajustetitres.fr)
Tél. : 04 88 15 12 41
Numéro réservé aux dépositaires et diffuseurs de presse.
Réassort et quantités modifiables sur www.direct-editeurs.fr

SERVICE ABONNEMENTS : offre valable jusqu'au 30 septembre 2021, réservée aux nouveaux abonnés.
Tél. service Abonnements : 09 88 99 47 78.
E-mail : relationclient@rollingstone.fr
Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des informations vous concernant en adressant un courrier à Rolling Stone, 53, rue Claude-Bernard, 75005 Paris, France, ou en écrivant à dpo@positivemedia.fr
Abonnement : bulletins pages 60-61
PRIX ABONNEMENT UN AN : 114,90 €

PENSKE MEDIA CORPORATION (PMC)

JAY PENSKE, CHAIRMAN AND CEO
GEORGE GROBAR, CHIEF OPERATING OFFICER
DEBASHISH GHOSH, MANAGING DIRECTOR, INTERNATIONAL MARKETS
GURJEET CHIMA, ASSOCIATE VICE PRESIDENT, INTERNATIONAL MARKETS
FRANCESCA LAWRENCE, ASSOCIATE DIRECTOR, INTERNATIONAL BRAND & PARTNERSHIP OPERATIONS

ROLLING STONE USA
GUS WENNER, PRESIDENT AND CHIEF OPERATING OFFICER
NOAH SHACHTMAN, EDITOR IN CHIEF
SEAN WOODS, EXECUTIVE EDITOR
JERRY PORTWOOD, DIGITAL EDITORIAL DIRECTOR
JOSEPH HUTCHINSON, CREATIVE DIRECTOR
CATRIONA NI AOLAIN, DIRECTOR OF CREATIVE CONTENT

JANN S. WENNER, FOUNDER AND EDITORIAL DIRECTOR

Copyright © 2021 by ROLLING STONE is owned and published by Penske Media Corporation. All rights reserved. Reproduction in whole or in part without permission is prohibited. The name ROLLING STONE and the logo thereof are registered trademarks of Penske Media Corporation, which trademarks have been licensed to POSITIVE MEDIA.

ROLLING STONE N° 150 – MENSUEL, NUMÉRO DE SEPTEMBRE 2021. Rolling Stone est une publication éditée par RS FRANCE, SAS au capital de 1 000 euros. RCS Paris 878 718 436. Siège social et rédaction : 53, rue Claude-Bernard, 75005 Paris. Tél. : 01 44 39 78 20. Dépôt légal : troisième trimestre 2021. Diffusion : MLP. Numéro de commission paritaire : 0123 D 82240. ISSN : 2764-1077. Imprimé par Imprimerie de Compiègne, Square Berthelot, 60200 Compiègne. Les documents reçus ne sont pas rendus, et leur envoi implique l'accord de l'auteur pour leur libre publication.
© 2021/RS FRANCE.

www.rollingstone.fr

LE PAPIER UTILISÉ POUR *ROLLING STONE* EST RECYCLABLE. L'ENSEMBLE DE NOS EXEMPLAIRES EST COMPOSÉ DE PAPIERS CERTIFIÉS PEFC, ISSUS DE FORÊTS GÉRÉES DURABLEMENT.

Courrier

4 LETTRES, TWEETS ET MAILS

"Merci pour votre très bel hommage à Amy Winehouse dans votre numéro d'été. Quel gâchis, et plus j'y pense, tout cela aurait pu être évitable. J'ai revu le documentaire qui lui avait été consacré suite à votre article."

MARIE-CLAIRE (PAR MAIL)

Cedric Burnside

Merci d'avoir consacré une double page à Cedric Burnside, un artiste exceptionnel comme on en entend peu. Il y a tout dans sa musique, la légende, la famille, l'Amérique, l'histoire, et surtout une musique qui vous prend aux tripes comme personne. Le lyrisme de sa voix et son expressivité valent tous les effets de production…

HERVÉ (PAR E-MAIL)

From USA

Vos articles sur la situation américaine depuis la fin de Trump et l'arrivée de Biden me passionnent, tout comme la manière que vous avez eue de suivre la présidentielle outre-Atlantique. Merci donc à Lauric Henneton, qui sait commenter et expliquer une situation parfois confuse…

PHILIPPE (PAR E-MAIL)

No future?

L'enquête sur le futur de la musique me fait un peu flipper. Certes, vous le dites, le rock est en voie de jazzification, et la vente des catalogues à des fonds, le vieillissement des stars comme de ceux qui les écoutent a de quoi inquiéter. Petit bémol toutefois, votre article sur le classic rock avec les avancées technologiques m'a quelque peu rassuré.

ARNAUD (PAR E-MAIL)

#BackToLive

Votre dossier sur le retour du live, cette plongée dans le monde étrange des organisateurs de spectacles, aussi bien par les acteurs principaux du secteur, entrepreneurs et autres, mais aussi les programmateurs, les managers et même les artistes (…) est salutaire, d'autant plus qu'on ne sait toujours pas vraiment où l'on va. Certes les festivals et les concerts ont repris, et c'est heureux, reste cependant une très grande inconnue : quid des grands-messes auxquelles on a été habitués depuis des années? Sont-elles encore loin ? Car, comme vous, je pense qu'on apprécie mieux la musique à 80 000 que tout seul dans son coin. Même à 5 000, je pense qu'on est peu entourés.

JIPÉ (PAR E-MAIL)

@chrisZdarras
"Que reste-t-il d'AC/DC dans cette reprise par @tmorello @Springsteen et @PearlJam? J'adore immensément chacun de ces artistes, mais franchement : non."

ÉCRIVEZ À LA RÉDACTION

REDACTION@ROLLINGSTONE.FR
FACEBOOK.COM/ROLLINGSTONEFR
TWITTER.COM/ROLLINGSTONEFRA
INSTAGRAM.COM/ROLLINGSTONEFRANCE

Par BRUNO PATINO

D'or et de vinyle

LA RÉÉDITION DE *ALL THINGS MUST PASS*, le chef-d'œuvre de George Harrison est, pour votre magazine, l'événement du mois. C'est justifié, même si, pour ma part, je reste fidèle au *Wall of Sound* spectorien d'origine, que les héritiers du Beatles "calme" (tu parles !) n'en finissent pas de vouloir amoindrir à coups de sorties anniversaires... Cette réédition marquera peut-être l'histoire de la musique, mais ce qui est sûr, c'est que l'éventail des choix offerts et leur prix ont quelque chose de vertigineux. De 20 euros le coffret de 2 CD aux 999,99 euros (1 000 euros !!!) de l'objet non identifié "Uber Deluxe Box Set" qui rassemble à une sorte d'inventaire à la Prévert dans une caisse en bois, où se mêlent 14 disques et des "goodies" aussi indispensables que des figurines au 1/6e de Harrison et des nains de la pochette, il y en a pour tous les pouvoirs d'achat et toutes les folies. Au milieu de cette profusion, un détail : le prix des vinyles. L'album en 2 CD revient à 20 euros, le même, en 3 vinyles, à 74 euros...

Les majors avaient annoncé une hausse des prix significative pour les vinyles à la rentrée : nous y sommes. Non que le mouvement soit nouveau. Une étude citée par CNBC relevait déjà, en 2018, que le prix des vinyles avait augmenté de 490 % en moyenne aux États-Unis entre 2007 et 2017. Le prix des galettes semble ne pas connaître de limites. On ne peut, évidemment, écarter les explications économiques. C'est la loi du marché, le vinyle est victime de son succès : + 10 % de ventes en France en 2020 (pendant que le CD décroît de 27 %), et sa part dépasse désormais celle des CD aux États-Unis (même s'il faut relativiser : CD et vinyle ne représentent à eux deux que 10 % des 10 milliards de dollars du marché du streaming). Or, il faut 7 à 8 semaines pour produire un vinyle ; le nombre d'implantations industrielles capables de le faire est assez limité ; c'est encore pire pour la fabrication des masters ; les tirages se font toujours en petite quantité ; bref, il y a une forte pression sur les capacités de production. Rajoutez à cela la hausse du polymère, la matière première, et la sophistication des pochettes, et vous avez les ingrédients nécessaires au cocktail "envolée des prix".

Le contraste avec le passé est saisissant. Qui se souvient qu'en 1981, les majors en général et MCA en particulier avaient fait face à un mouvement de protestation lors de la sortie du *Hard Promises* de Tom Petty ? Elles avaient décidé de lancer le vinyle à 9,98 dollars au lieu de 8,98. Résultat : des fans qui rentrent dans les Tower Records et collent des étiquettes à l'ancien prix, MCA qui fait machine arrière et Petty qui présente ses excuses.

Reste l'impression que l'histoire, au fond, bégaie. Dans son livre *Appetite for Self-Destruction, the spectacular Crash of the Record Industry in the Digital Age* (Free Press, 2009), le spécialiste de l'économie de la musique (et sans doute fan des Guns), Steve Cooper, raconte trois décennies de répétition du même scénario : la tentation trop forte d'essayer de monter en permanence les prix de la musique enregistrée pour accroître les taux de marges, la frilosité face à toute nouveauté technologique menaçant ces taux de marge, puis son adoption avec, à nouveau, la volonté d'augmenter les prix et de bloquer tout nouvel usage... Le vinyle d'abord, que l'on allège en grammage pour baisser les coûts en essayant d'augmenter les prix (vous vous souvenez des disques qui gondolaient au moindre coup de chaleur ?), qui connaît sa première crise majeure à la fin des années 1970 et ne sera "sauvé" que par le *Thriller* de Michael Jackson, alors qu'une partie de l'industrie lutte contre l'arrivée du CD. Ce dernier adopté, un prix dès l'origine 30 % plus élevé que le vinyle pas vraiment justifié, et que l'on augmente tous les ans (+ 40 % en 4 ans) à mesure que ses coûts de production baissent... Puis la lutte contre les nouveaux usages numériques, les fichiers, puis le streaming, pour préserver les marges du CD... Et l'histoire qu'on laisse passer, et, une fois le tournant de la rémunération à l'écoute pris, la dépendance désormais vis-à-vis des plateformes. Le seul endroit où les majors peuvent encore faire les prix, être "market maker" comme l'on dit, c'est le vinyle, et, du coup, elles ne s'en privent pas.

Le 33-tours est victime de son succès, bien que les supports physiques ne représentent à eux deux que 10 % des 10 milliards de dollars du marché du streaming.

Reste que l'on sait, depuis Lacan, qu'un acte manqué est souvent un discours réussi. La hausse du vinyle peut se voir à cette aune, mélange de "réalisme" et de pessimisme pour un marché qui est d'abord un marché de catalogue. Le "réalisme", car les majors, en faisant payer chaque fois un peu plus les rééditions en vinyle achetées avant tout par un public âgé, ont d'une certaine façon décidé de "traire la vache" de ceux qui ne les ont pas abandonnées. Ne pas récompenser la fidélité à l'usage ancien, mais la punir au portefeuille. Il y a quelque chose de paradoxal à augmenter la facture de ceux qui restent alors que tout le monde déserte.

De paradoxal, mais peut-être aussi d'assez sombre. Il est plus cher d'avoir accès au passé sous forme d'objet, qu'au présent ou au futur sous forme de flux. Demander, année après année, de plus en plus d'argent pour un passé qui s'efface et que l'on essaie de maintenir à flot en le modernisant et en le monumentalisant (la sortie intégrale de *All Things Must Pass* rassemble 8 vinyles, pour 225 euros), c'est faire de l'exercice de la nostalgie une démarche chaque fois plus onéreuse à mesure que son public vieillit. Et cela semble envoyer un message : que ce passé musical brillant ne concerne plus désormais qu'une génération embourgeoisée, destinée à mourir après avoir accumulé tout ce qui pouvait l'être. *All things must pass...*

Abonnements

LE MENSUEL PAPIER ET SA VERSION NUMÉRIQUE SUR APPLICATION SMARTPHONES ET TABLETTES
(10 N^OS PAR AN)

LE MAG « L'HEBDO » 100% NUMÉRIQUE ET INTERACTIF SUR NOTRE LISEUSE TOUS SUPPORTS
(40 N^OS PAR AN)

ACCÈS CLUB ROLLINGSTONE.FR
(NEWSLETTER, CONCOURS ET INVITATIONS)

BULLETIN D'ABONNEMENT

CHÈQUE À L'ORDRE DE ROLLINGSTONE, À RENVOYER À : ROLLINGSTONE – 53 RUE CLAUDE BERNARD 75005 PARIS

1. JE CHOISIS MON OFFRE

• **OFFRE ROLLING STONE INTÉGRALE**
(PAPIER + HEBDO & MENSUEL NUMÉRIQUES)

➨ **1 AN** *(10 N^OS PAPIER INCLUS)*
- ☐ France métropolitaine : **59 €** *(au lieu de 154,90 €)*
- ☐ UE + Suisse : **72 €**
- ☐ Monde : **75 €**

➨ **2 ANS** *(20 N^OS PAPIER INCLUS)*
- ☐ France métropolitaine : **96 €** *(au lieu de 309,80 €)*
- ☐ UE + Suisse : **126 €**
- ☐ Monde : **132 €**

• **OFFRE ROLLING STONE 100% NUMÉRIQUE**
- ☐ **1 AN : 47 €** (Toutes zones)
- ☐ **2 ANS : 78 €** (Toutes zones)

2. J'INDIQUE MES COORDONNÉES ET/OU CELLE DU BÉNÉFICIAIRE DE L'ABONNEMENT

BÉNÉFICIAIRE (ADRESSE DE LIVRAISON) ÉCRIRE EN MAJUSCULES

☐ M. ☐ M^me NOM PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL VILLE

PAYS TÉLÉPHONE

ADRESSE E-MAIL* :

*E-MAIL OBLIGATOIRE POUR RECEVOIR VOS CODES D'ACCÈS NUMÉRIQUES

☐ **ADRESSE DE FACTURATION** (SI DIFFÉRENT DE LA LIVRAISON)

NOM PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL VILLE

PAYS EMAIL

CONFORMÉMENT À LA LOI INFORMATIQUE ET LIBERTÉS DU 6 JANVIER 1978, VOUS DISPOSEZ D'UN DROIT D'ACCÈS ET DE RECTIFICATION DES INFORMATIONS VOUS CONCERNANT EN ADRESSANT UN COURRIER À ROLLING STONE, 53, RUE CLAUDE-BERNARD, 75005 PARIS, FRANCE.

ABONNEZ-VOUS EN LIGNE EN 3 CLICS SUR BOUTIQUE.ROLLINGSTONE.FR

PLAYLIST

DOM KIRIS DE OÜI FM PRÉ… COUPS …IS

Chroniques de disques et playlists de la rédaction sur rollingstone.fr

1. Guns N' Roses
ABSURD (Interscope)
Coup de tonnerre au cœur d'un été dissonant entre déviant et défiance, Guns N' Roses dégaine "Absurd", le nouveau titre que les fans attendaient depuis… 2016 ! Sur un rythme punk metal, Slash est survolté et Axl Rose se déchaîne dans ce périple au pays de l'absurdie.

2. Jerry Cantrell
Atone (Warner)
Près de vingt ans après son premier album solo, le vétéran grunge est revenu aux fondamentaux de son groupe légendaire, Alice in Chains. Roots à souhait, Jerry Cantrell martèle un de ses riffs menaçants et matures, en prenant soin de prendre le chant lead sur "Atone", une composition digne d'un western spaghetti hanté.

3. Tom Morello feat Bruce Springsteen & Eddie Vedder
Highway to Hell (Interscope)
Plus la peine de présenter Tom Morello et son carnet d'adresses regorgeant d'artistes légendaires prêts à s'acoquiner avec lui. En prémices à son prochain album, il s'attaque au monument d'AC/DC, musclé par les voix de Bruce et Eddie en version shredder. Tout pour énerver !

4. Shannon & The Clams
Year of the Spider (Easy Eye Records)
Une pure merveille sortie tout frais des studios Easy Eye de Dan Auerbach pour raviver les couleurs de l'été. Taillé comme un tube des 60's, "Year of the Spider" mêlange les mélodies parfaites de The Ronettes et la voix colérique de Wanda Jackson, sous haute dose de surf guitar et d'orgue Farfisa.

5. Vincent Neil Emerson
Texas Moon (La Honda Records/ Thirty Tigers)
Bientôt trentenaire, Vincent Neil Emerson perpétue la tradition des songwriters texans. Ce disciple de Townes Van Zandt et de Steve Earle relève le défi d'écrire un véritable classique du genre. À l'initiative de la légende Rodney Crowell, il a relevé le tempo de "Texas Moon" tout en flatpicking d'un haut niveau.

6. The Blue Butter Pot
Mr Painkiller (Art Force One/L'Autre Distribution)
Ce power duo d'obédience garage-blues m'a mis une bonne claque lors d'un concert dans une grange de leur pays breton. Immergé dans l'ambiance sous haute tension électrique, The Blue Butter Pot force le respect, dans un face à face de duettistes virtuoses, héritiers des briscards du blues rock.

MA LISTE

DES BATTEURS !
Le Celtic Social Club sort son prochain album le 8 octobre. Le batteur du groupe nous parle de ses collègues favoris.
PAR MANU MASKO

THE POLICE-STEWART COPELAND
"Synchronicity I" live à Atlanta 1983
Sur ce titre en live à Atlanta, Copeland a tout le long les yeux rivés sur Sting pour le pousser encore plus loin dans cette énergie rock. Une véritable boule de nerfs.

AC/DC-PHIL RUDD
"Back in Black"
Le plus basique des grooves. Une vie entière à vénérer ce "poum tchak" simpliste, que son remplaçant, Chris Slade, peinait à jouer… parce que tout est dans la pulsation du charley.

PAUL SIMON-STEVE GADD
"Fifty Ways to Leave Your Lover"
Si vous avez une chanson avec des accords plaqués sans grand intérêt rythmique, demandez à Steve Gadd. Il trouvera l'idée pour en faire un titre iconique.

MANU DIBANGO-MANU KATCHÉ
"Ami Oh!"
Manu Katché, un accompagnateur de génie. Preuve en est ce morceau de Manu Dibango, Angélique Kidjo et Papa Wemba dans lequel son jeu est à tomber !

SUPERTRAMP-BOB SIEBENBERG
"Take a Long Way Home"
Le piano électrique impulse le groove. Il faut toute l'inventivité de Siebenberg pour créer un balancement smooth incroyable d'intelligence. Du génie !

© RON GALELLA/GETTY/OUI

Sign o' the times

Par YVES BIGOT

Highway 61 Revisited

LE ROYAUME DE L'OMBRE : c'est bien dans cette ambiance fantômisée que Dylan nous a conviés pour 25 $, pendant cinquante minutes, à l'occasion de *Shadow Kingdom*, ce livestream diffusé sur la plateforme Veeps, du 18 au 25 juillet. Où rien n'est ce qu'il semble, comme l'aime la réalisatrice israélienne Alma Har'el, atmosphère surréaliste noire de bout du monde. D'entrée, on entend un harmonica dont personne ne joue, dans un tripot datant de l'époque de la Prohibition, filmé en noir et blanc liquide, dans une splendide lumière de cinéma vacillante inspirée autant de David Lynch que de *Casablanca*, en droite ligne des visuels de *Rough and Rowdy Ways*. On pense même, en beaucoup plus sophistiqué, au clip de "Sweetheart Like You" ou à la comédie musicale *Girl From the North Country*, donnée à Broadway en 2017, quelque part entre le Chicago d'Al Capone et la série western *Deadwood*.

Dans ce bouge de rêve enfumé au-delà du raisonnable, Dylan est entouré de quatre musiciens masqués (cinq sont crédités), dont Buck Meek, guitariste de Big Thief, Shahzad Ismaily à l'accordéon, et la contrebassiste blonde Janie Cowan, qui partage certaines parties avec le bassiste de Kamasi Washington, Joshua Crumbly : il est clair que ces treize morceaux acoustiques ont été soigneusement enregistrés en studio, puis mimés pour les caméras ensuite, comme au cinéma et à l'époque du "Johnny Cash Show". Pas de batterie, ni quasiment de piano : Dylan est le plus souvent à la guitare, parfois à l'harmonica, d'autres fois seul au chant, la bouche souvent cachée derrière un gros micro carré d'époque. Il chante remarquablement, son larynx vraisemblablement reposé par dix-huit mois d'inactivité scénique. Du blues principalement, tendance Chicago ("Most Likely You Go Your Way"), un poil boogie ou plus jazzbo, rockabilly le temps de "I'll Be Your Baby Tonight", le tout agrémenté des touches d'un accordéon entre *tejano* et manouche, conforme au son de *Rough and Rowdy Ways*.

SHADOW KINGDOM
Si le concert a fait polémique lors de sa diffusion, le répertoire choisi par le "Zim" et revisité pour l'occasion, n'en était pas moins passionnant.

En tout onze tableaux dans sept angles de décors différents, à Santa Monica, tantôt saloon, tantôt honky tonk, devant un store fatigué, sur un carrelage blanc et noir, en présence d'un public de cow-boys d'abord indifférents ou de divas noires pomponnées, de couples dansant le slow kolé séré, puis tournant comme au Cotton Club, de macs buvant leur bière en se dandinant, Dylan entouré de deux hôtesses dont l'une époussette l'épaule de sa veste…

Comme toujours, le "Mystery Man" décline l'énigme dont il s'entoure depuis sa pseudo-biographie initiale de bluesman adolescent itinérant jusqu'aux personnages imaginaires du film de Scorsese sur la *Rolling Thunder Revue* : le royaume des ombres, vraiment.

Officiellement consacré ici à ses "early songs". Tout est relatif : la plus récente ne remonte qu'à 1989, la plus ancienne date de 1965 ("Baby Blue", au titre raccourci, en conclusion), revisitant *Highway 61*, album le plus représenté (trois titres). "When I Paint My Masterpiece" en ouverture, avec un certain nombre de vers alternatifs, vieille habitude répétée pendant le rare "To Be Alone With You". Les moments les plus mémorables arrivent pendant un tendre "Queen Jane", puis cette version ralentie de "Tombstone Blues" destinée à en faire ressortir les paroles, un "What Was It You Wanted" hanté et ce "Forever Young" qui, a 80 ans, prend des accents de requiem pour lui comme pour nous tous, manière discrète de transcender nos circonstances.

Ce monde disparu que Dylan semble tant regretter, *Time Out of Mind*, temps immémorial qui nous plonge dans ce royaume des ombres, où allaient les âmes des morts pour être jugées et testées, comme Dylan imaginait Abraham - son père ! - l'être sur la Highway 61.

RollingStone.fr

En ligne

Retrouvez nos chroniques, articles et analyses sur le site du magazine rollingstone.fr

ACTUALITÉ

L'ONU qualifie le dernier rapport du Giec d'"alerte rouge pour l'humanité"

Un nouveau rapport de l'ONU tire la sonnette d'alarme : les changements climatiques empirent et, selon le Giec, les mesures actuellement mises en place ne sont pas suffisantes.

VIDÉO

Ayron Jones en exclusivité sur notre site

Ayron Jones interprète, en acoustique, son single "Mercy", tiré de son nouvel album *Child of the State*, sorti au début de l'été. Un must.

VIDÉO

Dylan Leblanc reprend Bob Dylan

Dylan LeBlanc interprète le titre "Blind Willie McTell", extrait de son EP Pastimes, l'une des perles inédites du début des années 1990 de Bob Dylan.

EXCLU WEB

Courtney Barnett se confie sur son 3e album

La chanteuse et compositrice australienne Courtney Barnett est revenue, pour *Rolling Stone*, sur les joies inattendues de son troisième album solo, *Things Take Time. Take Time.*

Robert Plant retrouve Alison Krauss

Quatorze ans après la sortie de *Raising Sand*, Robert Plant et Alison Krauss se sont enfin réunis pour enregistrer un nouvel album, *Raise the Roof*, sous la houlette de T-Bone Burnett. Il sortira le 19 novembre, et vous pouvez désormais écouter le premier extrait sur notre site.

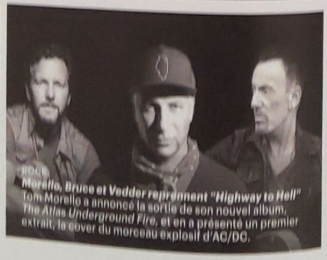
SUIVEZ-NOUS

RollingStoneFR

rollingstonefrance

RollingStoneFra

FLASHEZ LE CODE



ROCK

Morello, Bruce et Vedder reprennent "Highway to Hell"

Tom Morello a annoncé la sortie de son nouvel album, *The Atlas Underground Fire*, et en a présenté un premier extrait, la cover du morceau explosif d'AC/DC.

QUOI DE NEUF DANS LE ROCK ?

Yola à l'aube d'un nouveau jour

Après une vie d'épreuves, la chanteuse anglaise est prête à saisir sa chance.

Par **DAVID BROWNE**

AU COURS D'UN APPEL ZOOM depuis sa résidence temporaire à Madison (Tennessee), Yola explique la signification de "Barely Alive", sur son nouvel album, *Stand for Myself*. Elle chante un bout du refrain a cappella : *"Et on tente/ De s'en sortir/Et on lutte, mais on est à peine en vie!"* Cette voix, l'une des plus puissantes de la pop actuelle, en a surpris plus d'un. Quand Yola a demandé à Brandi Carlile de faire les harmonies sur une autre chanson de Fopus, celle-ci assure qu'il lui a fallu *"toute une journée"* pour arriver à son niveau. Un jour, Natalie Hemby est passée après elle en festival. *"J'ai dû m'encourager : 'Natalie, tu ne chanteras pas comme Yola, chante seulement comme toi!'"* Quant à Ruby Amanfu, elle se souvient de marcher sur une plage au Mexique lors d'un festival où Yola se produisait et d'entendre sa voix portée par le vent : *"On l'entend chanter et on file vers le lieu où elle se produit."*

Ces réactions nourrissent l'ascension rapide de Yola ces deux dernières années. Son premier album solo d'americana-soul, *Walk Through Fire*, a remporté quatre nominations aux Grammy Awards en 2019. Elle est repartie les mains vides, mais à la cérémonie pré-pandémie, l'an passé, John Prine l'a félicitée.

PHOTO DE **Joseph Ross**

→ YOLA

En la voyant chanter, pour la BO de son biopic d'Elvis Presley, quelques chansons de Sister Rosetta Tharpe, le réalisateur Baz Luhrmann a décidé de lui confier ce rôle.

Une conversation avec Yola est truffée de rires et d'introspection. Yolanda Quartey est née à Bristol, élevée par sa mère, infirmière originaire de la Barbade, son père ghanéen les ayant quittées quand elle était très jeune. Elle est harcelée à l'école à cause de sa couleur de peau.

Dès la maternelle, elle sait qu'elle a une voix puissante, mais sa mère – qui, selon elle, *"affichait tous les traits d'une psychopathe"* – ne veut pas qu'elle s'oriente vers la musique. *"Elle n'avait pas 100 % tort, c'était risqué"*, admet Yola à présent. Elle chante dans un groupe de rock au collège, puis poursuit ses tentatives durant ses études à Londres.

Au début des années 2000, à Londres et à Bristol, Yola devient topliner, chantant à pleins poumons la mélodie de singles de dance de collectifs, comme Bugz in the Attic et 30Hz. Un job alimentaire qui ne lui permet pas de contrôler son destin. *"Rien ne disait :* 'On est là pour toi', raconte-t-elle. *C'était plutôt :* 'On est là pour que tu sois au service de notre récit en tant que diva maison.' *J'ai croisé des producteurs à Londres qui m'ont dit que personne n'avait envie d'entendre une noire chanter du rock'n'roll."*

Avec des gars de Bristol, elle forme Phantom Limb, un groupe de country, mais le stress et l'excès de travail lui donnent des nodules sur les cordes vocales, en 2007, l'empêchant de chanter pendant un an et demi. Elle se rétablit assez pour devenir une des chanteuses de Massive Attack sur une tournée anglaise, en 2008. Phantom Limb sort deux albums, mais elle est déçue par le manque de *"présence internationale"* du groupe et les soucis d'argent. Aujourd'hui encore, elle a du mal à dire le nom du groupe. *"Je fais de la publicité à des gens qui s'en foutaient"*, ajoute-t-elle, faisant allusion à ses anciens collaborateurs, qui ont refusé tout commentaire.

MANIFESTE
Pour Yola, ce nouvel album est une déclaration autobiographique.

Au milieu des années 2010, elle se réinvente en Yolanda Carter – son patronyme modifié en hommage à la Carter Family et au nom d'épouse de Beyoncé. Un ami commun montre à Dan Auerbach une vidéo d'elle. *"Quand je l'ai vue sur ce porche à East Nashville*, raconte le frontman des Black Keys, *je me suis dit :* 'Pourquoi n'est-elle pas déjà signée ?'"

Sur son label Easy Eye Sound, Auerbach produit *Walk Through Fire*. En studio, durant l'enregistrement du premier album des Highwomen, en 2019, Hemby parle de Yola à Carlile, et aussitôt elles regardent ses vidéos sur YouTube. Carlile invite Yola à intégrer le groupe : prise par d'autres engagements, Yola chante sur une partie du disque et sur scène avec elles à quelques reprises.

Pour *Stand for Myself*, Auerbach et Yola ont voulu un changement musical. *"On a beaucoup parlé de faire des chansons plus up tempo et entraînantes"*, dit Auerbach. L'album reflète son parcours musical, avec des clins d'œil à divers styles de R'n'B et de dance. *"On y entend la collection de disco de ma mère, notre amour pour Earth, Wind, and Fire et Smokey Robinson, et mon penchant pour les chansons expansives d'Aretha* [Franklin] *et d'Ella* [Fitzgerald]*,"* explique Yola. Elle a coécrit des morceaux avec Hemby, Amanfu et la chanteuse et compositrice de Nashville, Joy Oladokun.

Pour Yola, l'album est une déclaration autobiographique. *"Mon tracklisting fait partie du récit que je raconte"*, dit-elle. Ce récit passe par "Barely Alive" et le single "Diamond Studded Shoes," inspiré par les commentaires de l'ex-Première Ministre anglaise, Theresa May, sur les coupes dans les services sociaux.

Son expérience de femme noire dans l'americana a inspiré "Be My Friend", coécrite avec Amanfu. *"On a eu beaucoup de conversations sur le fait de refuser d'être des symboles,* déclare Amanfu. *Parfois, on se demande :* 'On est là pour remplir un quota ou faire partie de l'histoire et de la famille ?' *C'est une chose d'être invitée, c'en est une autre d'avoir sa clé."*

Puis Yola cite les paroles de la chanson-titre de *Stand for Myself*. "Tu ne veux rien ressentir/ Comme moi/Une lâche dans l'ombre, récite-t-elle. *Ce que je veux dire, c'est ne faites pas comme moi ! Je n'ai pas commencé à vivre avant 30 ans. C'est ce que je demande aux autres : s'il vous plaît, vivez !"* ●

À SAVOIR

REVENIR DE LOIN
À 37 ans, bien que préparée à ce moment depuis longtemps, Yola reste surprise. "C'est énorme. On peut imaginer à quel point c'est intense pour quelqu'un qui a passé tout ce temps à attendre d'avoir le cran d'être elle-même."

LANCER SA CARRIÈRE
Avec l'argent hérité à la mort de sa mère, en 2013, elle recrute des collaborateurs, prend sa carrière en main, enregistre en 2016 un EP de country folk dépouillée, puis se produit pour la première fois à une Nashville AmericanaFest.

© DAN AND MAKE UP BY CHELSEA THOMPSON FOR DIRK IMAGE

« UN BRAQUAGE COMME VOUS N'EN AVEZ JAMAIS VU »
ROLLING STONE

FRANCELLA PERETTI

LE BRAQUAGE DU SIECLE

LE HOLD-UP QUI A INSPIRÉ LA CASA DE PAPEL

UN FILM DE ARIEL WINOGRAD

AU CINÉMA LE 8 SEPT.

CABLE Les Inrockuptibles RollingStone

Q&R

Sheryl Crow

L'Américaine signe l'épilogue de ses aventures discographiques. Par ALAIN GOUVRION

À LA SORTIE de son superbe disque de duos, *Threads* (2008), elle annonçait sa décision de ne plus enregistrer d'album. En guise d'épilogue, Mrs Crow nous offre une relecture live de son prestigieux songbook, depuis le Ryman Auditorium de Nashville. Avec la complicité de quelques talentueux amis.

Pourquoi avoir choisi le temple de la country pour enregistrer ce live ?
À cause de son histoire, fascinante. Une église construite par un homme richissime qui possédait des saloons, des tripots où on picolait et où on jouait. Le "Grand Ole Opry" en a fait le temple de la country. Mais avant ça, le Ryman a accueilli des comédies musicales. Charlie Chaplin s'y est produit. Et quand il a failli disparaître, au début des 90's, c'est Emmylou Harris qui l'a sauvé. Ça a été pour moi une immense fierté de monter sur cette scène où ont joué tant de grands artistes...

Emmylou Harris est présente sur ce live...
C'est un modèle pour moi... et elle l'a toujours été. Quelqu'un qui n'a jamais été dans la superficialité. La célébrité ne l'intéresse pas. Ce qu'elle cherche, c'est la joie, capturer l'inspiration, l'instant. On a en commun d'avoir commencé dans la musique entourées de musiciens masculins. Ce que je partage avec elle, c'est une force purement féminine tout en étant aussi "one of the guys" – dans le club des mecs. Pour moi, son héritage c'est une pure boule de feu, une honnêteté sans faille. Quelqu'un qui forge quelque chose qui n'appartient qu'à elle. Elle et moi sommes un peu comme deux planètes qui s'attirent. Elle est si belle et si forte.

Une nouvelle génération d'artistes féminines domine la scène aujourd'hui...
Je suis d'accord avec vous... même si, historiquement, ça l'est depuis longtemps. Joni Mitchell, par exemple, est considérée comme l'égale de Dylan. Mais c'est vrai qu'il y a plein de filles brillantes qui ont su se forger une vraie fan-base, alors qu'elles passent très peu à la radio : Phoebe Bridgers, Kacey Musgraves... Pour moi, c'était important d'inviter de jeunes artistes comme Brandi Carlile ou le groupe Lucius sur ce live... Mais je doute que les choses soient vraiment en train de changer. Je ne suis pas une "man-hater" mais tant que les hommes seront au pouvoir dans ce métier, il y aura un algorithme qui fait que l'argent doit rentrer à tout prix et que cela exclut du système de merveilleuses artistes. Et ça engendre beaucoup de médiocrité.

C'était déjà le cas à vos débuts ?
Quand j'ai débarqué avec *Tuesday Night Music Club*, il y avait peu de singer-songwriteuses par rapport à la génération précédente, Tracy Chapman, Fiona Apple, Suzanne Vega... C'était la mode des chanteuses pop sexy qui dansaient, Kylie Minogue, Madonna, Paula Abdul. Tout tournait autour de l'idée de ressembler à ces popstars, et la dernière chose que je voulais, c'était être sexy, avec un look *bankable* qui nuirait à ma crédibilité. Et vous deviez affronter des hommes qui vous disaient *"Tu devrais porter ceci ou cela"*, *"Tes vidéos devraient être plus sexy"*. Moi, je voulais bien être sexy, mais à ma façon.

Vous avez chanté avec les plus grands, les Stones, Dylan, Clapton...
Tous les artistes de ma génération partagent le même terrain de jeux, vous savez : nous sommes tous des imitateurs. Mais les vraies rockstars, c'est un truc extraordinaire : quand ils t'invitent, tu as l'impression de faire partie du club pendant une heure ou deux, d'avoir la vie des "big boys". Le plus fascinant pour moi a été de travailler avec Stevie Nicks sur son album *Trouble in Shangri-La*. Un soir, Lindsey (Buckingham) est venu au studio et les voir interagir a été un moment inoubliable, cette incroyable alchimie entre eux. Sans compter toutes ces histoires dingues qu'ils racontaient entre les prises en fumant des pétards !

Stevie Nicks ne pouvait pas ne pas être sur la scène du Ryman...
Plus je prends de l'âge, plus j'ai envie de faire de la musique avec les gens que j'aime. Parfois ce sont des gens qui m'ont aidée à me construire, quand j'étais une petite fille. Qui m'ont donné le courage de quitter ma *hometown*. J'ai grandi avec les disques de Fleetwood Mac et de Stevie. Si elle n'avait pas existé, il n'y aurait jamais eu de Sheryl Crow, voilà.

On vous voit jouer avec Keith Richards, qui a toujours un côté très protecteur avec vous.
S'il y a une preuve que la réincarnation existe, je suis sûre que lui et moi nous sommes croisés dans des vies antérieures. Il m'appelle toujours sa *"little sister"*, c'est très touchant. Quand j'étais encore prof de musique, à Saint-Louis, j'ai emmené une classe voir le film *Hail! Hail! Rock'n'roll!* qui avait été tourné là-bas. Il y avait Keith et Steve Jordan à la batterie. Et trente ans après, je me suis retrouvée dans un studio à New York avec Keith et Steve, devenu mon producteur. Il faut croire qu'il y a une certaine forme d'organisation dans le chaos de nos vies. Des liens invisibles qui se tissent. *Threads*, c'est l'histoire de ma vie.

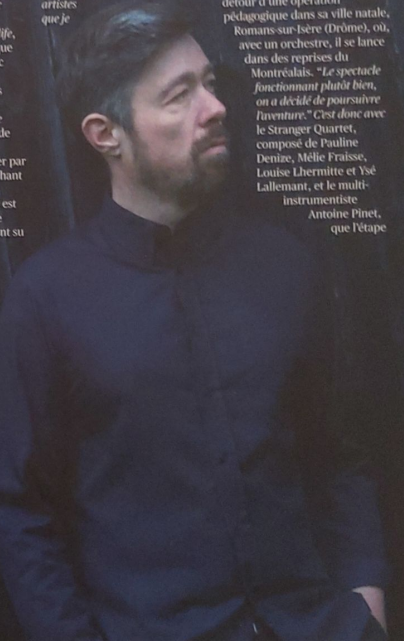
© UNIVERSAL (3)

Reprises de haute volée

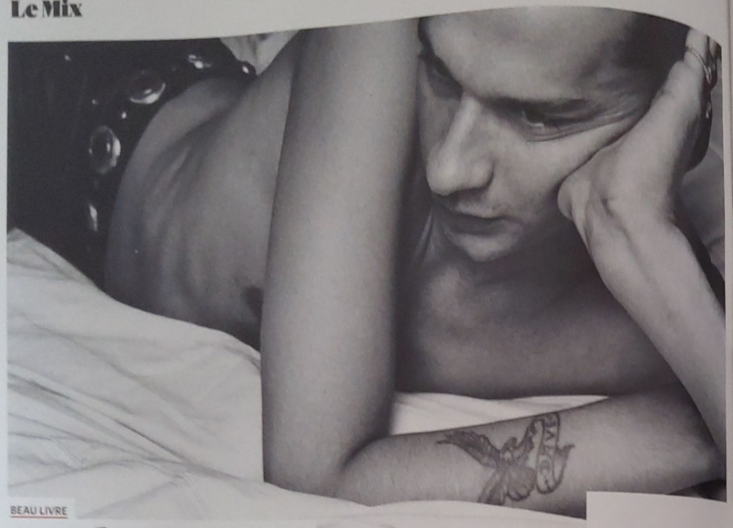
H-Burns signe un album hommage à Leonard Cohen, le singer-songwriter montréalais disparu voici cinq ans.

Par BELKACEM BAHLOULI - Photo de MARINE LANIER & LAURE BARBOSA

EN SEPT ALBUMS, l'indie-rocker H-Burns, double musical de Renaud Brustlein, aura su imposer un son et un style, pioché à la source de ce que le rock américain – et aussi britannique dans une certaine mesure – aura produit de mieux. Et si sa musique a su séduire autant depuis son premier album, *Songs From the Electric Sky*, forgé à l'aube des années 2000, on peut se surprendre à le voir sortir un opus sur la crise de la quarantaine en 2019, *Midlife*, étonnant recueil mélancolique mais énergique et pulsé avec force guitares électriques. Si le fonds sonore d'H-Burns s'avère loin de constituer les prémices de *Burns on the Wire*, un album de reprises de Leonard Cohen, la tonalité générale peut s'en approcher par certains aspects, en se penchant notamment sur le versant littéraire. Mais H-Burns, lui, est un inconditionnel de ce que le folk-rock et l'americana ont su donner de mieux. Dylan, Young ou Springsteen, et évidemment Leonard Cohen, avec lequel il a découvert l'alpha et l'oméga du songwriting. *"J'écoute Cohen depuis que je suis ado, et depuis je n'ai plus vraiment arrêté.* affirme-t-il d'emblée. *Mais je suis avant tout un fan. Je me souviens qu'à Montréal, il y a une demi-douzaine d'années, je suis allé faire mon pèlerinage devant sa maison, au parc du Portugal, mais les volets étaient clos, peut-être était-il à Los Angeles,* se souvient le chanteur. *Puis en passant devant tous les jours, j'ai replongé dans son œuvre, et j'ai réécouté tous ses albums en me demandant si je ne devais pas faire un disque avec les chansons que j'affectionne le plus."* Mais l'occasion ne se présentait pas, jusqu'au moment où le besoin s'est vraiment exprimé : *"C'est vrai que j'étais loin de sa musique, mais en même temps, Cohen ne m'a jamais quitté. J'ai ce qu'on appelle des "phares dans la nuit", des artistes que je réécoute tout le temps, dont je réécoute l'intégrale, dévore les documentaires... Bref, de me rappeler la musique avec laquelle je suis devenu ce que je suis ? Puis le moment est finalement venu, juste après Midlife, "ma crise de la quarantaine". Il fallait que ça germe. Et je suis revenu au basique, à l'acoustique, et je me suis plongé dans le cerveau et la poésie de quelqu'un d'autre."* Le projet se concrétisera au détour d'une opération pédagogique dans sa ville natale, Romans-sur-Isère (Drôme), où, avec un orchestre, il se lance dans des reprises du Montréalais. *"Le spectacle fonctionnant plutôt bien, on a décidé de poursuivre l'aventure."* C'est donc avec le Stranger Quartet, composé de Pauline Denize, Mélie Fraisse, Louise Lhermitte et Ysé Lallemant, et le multi-instrumentiste Antoine Pinet, que l'étape suivante s'est articulée. *"Tout s'est mis en place naturellement, le groupe était cohérent car nous étions tous d'accord sur les mêmes fondamentaux. Et de discussions en discussions, le projet s'est ficelé, on a choisi des invités, un cercle amical agrandi, avec différentes générations. Finalement, le casting, bien qu'hétéroclite, allant de Lou Doillon à Pomme ou à Bertrand Belin, marchait bien. Puis il fallait enregistrer tout cela et on a trouvé le studio, le mythique CIEE en l'occurrence, dans le 18e, à Paris, où ont enregistré Paul Simon, Lee Hazlewood, Nino Ferrer et bien d'autres."*



Le plus difficile a été l'élaboration du répertoire : rester sur l'autoroute ou partir sur les chemins ? *"Évidemment, il a fallu faire des choix, alors j'ai décidé de me bloquer sur quatre disques, les quatre premiers, puis d'aller explorer un peu les autres albums. Je suis allé chercher du coup un "Passing Through" sur le live de 1972 ou un "One of Us Cannot Be Wrong", tout en veillant à garder quand même quelques tubes, car on identifie beaucoup plus facilement l'artiste, donc "Suzanne" évidemment, "So Long, Marianne" ou "Bird on a Wire". J'ai plus joué sur mes titres préférés mixés avec les incontournables."* Aussi le passage de la scène au studio a été facilité car les titres, travaillés en amont, ont permis d'avancer sur les orchestrations, au final très sobres et extrêmement élégantes. H-Burns, surtout, a saisi toute l'humilité du moment et n'a pas cherché à transformer ou instrumentaliser les chansons, ces Everest du songwriting écrits par le poète disparu le 7 novembre 2016. Pas d'imitation, il sert la chanson, point. C'est aussi la règle qu'il a appliquée lors de son retour sur scène, deux mois avant la sortie du disque, le 7 juillet dernier. Après avoir longuement travaillé en résidence à La Sirène, à La Rochelle, H-Burns est enfin prêt à affronter le public parisien à la Philharmonie. Et de remplir, en plein Covid, la totalité des travées de la salle Pierre-Boulez, soit 2 400 personnes. Un exploit. Et ce qui a aussi marqué reste la sincérité de ce spectacle, de ce disque et de la manière de présenter et de faire revivre les chansons du *"songwriter of the songwriters"*.



BEAU LIVRE

Le glamour dark de Depeche Mode

LA PREMIÈRE FOIS que le photographe néerlandais Anton Corbijn a vu Depeche Mode, en 1981, il n'a pas été très impressionné. Il a pris par hasard quelques clichés de leur set d'ouverture pour le groupe industriel expérimental britannique Fad Gadget, où officiait son ami Frank Tovey. *"Je les ai trouvés trop 'pop édulcorée'"*, avoue Corbijn. Mais cinq ans plus tard, il accepte de réaliser le clip de "A Question of Time", stupéfait par leur évolution musicale. Cet événement marque le début de quarante années de collaboration, au cours desquelles il devient leur photographe, réalisateur de clips, illustrateur de pochettes d'albums et scénographe attitré. Autrement dit, lorsque le monde voit Depeche Mode, il le voit à travers les yeux de Corbijn. Son nouveau livre, *Depeche Mode by Anton Corbijn*, retrace toute l'histoire des gars de Basildon et explique pourquoi de nombreux fans l'appellent le "quatrième membre" du groupe. *"Je ne le vois pas sur mon compte bancaire en fin de mois, plaisante-t-il. Mais c'est très agréable d'entendre les gens dire cela"*.

ANDY GREENE AVEC ALMA ROTA

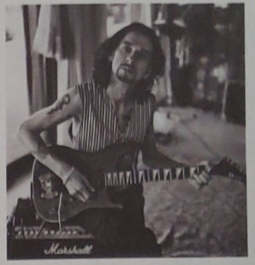
Depeche Mode by Anton Corbijn
Ed. Taschen, 100 €

QUATUOR
À Londres, en 1992, pour *Songs of Faith and Devotion*, leur dernier album avant le départ du claviériste Alan Wilder (second en partant de la gauche). "Dans une photo de groupe, il y a un pouvoir dans le regard des gens, explique Corbijn.

PIN UP
Gahan en 1987, lorsque Corbijn a photographié chaque membre du groupe sur un lit. "C'est facile d'obtenir de Dave qu'il se déshabille, s'amuse le photographe. Il a l'air pensif, mais c'est le cas de tout le monde devant mon objectif. Je ne prends pas beaucoup de photos de gens qui sourient."

EMPLUMÉ
La tenue de scène de Martin Gore, chapeau et épaulettes à plumes, pour la tournée *Playing the Angel*, en 2005. *"J'ai pris cette photo juste avant qu'il ne monte sur scène*, se rappelle Corbijn. *Martin a toujours des tenues de scène très particulières. Il est en quelque sorte une anti-rock star."*

FOI ET DÉVOTION
À gauche : le groupe en 1987. Ci-dessous : Gahan vers 1992, alors qu'il se battait contre son addiction à la drogue. *"Je n'ai réalisé que des années plus tard que les choses étaient allées aussi loin"*, confesse Corbijn.



ROI D'UN JOUR
Gahan sur le plateau de tournage du clip "Enjoy the Silence", en 1990. "C'était une vidéo bon marché qui a coûté moins de 20 000 £, se souvient Corbijn. Mais l'impact a été énorme. MTV l'a fait tourner en boucle. C'était un âge d'or."

KEEP COOL
"C'était après que Dave a arrêté la dope", raconte Corbijn à propos de ce cliché de 2000. "Il y avait une ambiance positive, et cette photo symbolise cette énergie." Et pourquoi Martin Gore porte-t-il un manteau épais ? "C'est Martin, tout simplement. Les photographes américains pensent que tout doit être expliqué. Les photographes européens laissent les choses ouvertes pour que les gens puissent avoir leur propre interprétation des choses."

TOUJOURS PLUS HAUT
Martin Gore dédicace un T-shirt dans l'avion, en se rendant au Rose Bowl de Pasadena, en Californie, où le réalisateur D.A. Pennebaker a tourné le rockumentaire Depeche Mode 101, sur leur tournée de 1989. Corbijn avait la permission de filmer ce qu'il voulait pendant le voyage. *"Je ne suis pas un gars de studio*, commente-t-il. *Je cherche à capturer des moments de vie."*

PROFIL

Måneskin Rock' n'roll stars?

Après leur victoire à l'Eurovision, en mai dernier, les Italiens sont prêts à conquérir le monde.

Par BRITTANY SPANOS

SI VOUS ÉTIEZ L'UN des 183 millions de téléspectateurs du Concours Eurovision de la chanson cette année, vous avez sans doute été excité par la prestation de Måneskin. Jouant son hymne incendiaire "Zitti e buoni" en bottes vertigineuses, auréolé d'arrogance glam, le groupe a offert de justesse à l'Italie sa première victoire depuis 1990. Ils sont aussi les premiers rockers à gagner depuis Lordi (Finlande), en 2006.

Si la capacité de l'Eurovision à créer des superstars globales a décliné au fil des deux dernières décennies, il est difficile d'ignorer le potentiel de Måneskin. Ils ont trois chansons haut placées dans le classement mondial de Spotify. Leur reprise des Four Seasons, "Beggin'", a volé la première place à Olivia Rodrigo ("Good 4 U") au début du mois. Leur dernier single, "I Wanna Be Your Slave", est dans le top 10 et devrait suivre la trajectoire de "Beggin'" grâce à une nouvelle vidéo torride. Et impossible d'ouvrir TikTok sans entendre un de ces morceaux ou les versions de fans. *"C'est très étrange,* affirme la bassiste Victoria De Angelis. *On n'est pas très TikTok. À chaque fois que nos amis nous montrent les vidéos, c'est très bizarre, mais cool!"*

L'histoire de l'ascension de Måneskin est aussi classique que leur style et leur son. Jeunes adolescents, les membres se rencontrent à Rome. De Angelis va au lycée avec le chanteur, Damiano David, et le guitariste, Thomas Raggi. Le trio baigne dans toutes les nuances de rock. Les goûts de David montrent son intérêt pour les concerts énergiques : Aerosmith, R.E.M., Red Hot Chili Peppers, Soundgarden ; Raggi parle de heavy metal et de hard rock, dont Led Zeppelin, et De Angelis penche plutôt pour David Bowie et Depeche Mode.

Ils sont jeunes et jouent avec d'autres musiciens de leur âge, mais ont besoin d'un batteur. Ils trouvent Ethan Torchio via Facebook et lui font passer une "audition". *"C'était bidon,* admet David. *On la jouait cool, mais on n'avait que lui. C'était notre seul choix et heureusement, il était assez bon."*

Torchio, qui cite Stewart Copeland de Police comme sa plus grande influence, est excité d'intégrer le line-up. Mais ils réalisent vite à quel point il est dur d'être un jeune groupe en Italie. *"Il n'y a pas de scène ou de public",* explique Raggi. Rome n'a pas les clubs et pubs où les jeunes artistes se font la main et ils peinent à trouver des concerts.

"Personne n'a le matos pour te faire jouer, donc il faut l'apporter. On ne veut pas te payer. C'était très dur au début, parce qu'on n'a pas grandi en pensant qu'on pouvait réussir, poursuit De Angelis. *Il n'y a pas de groupe de rock connu en Italie, à part des groupes historiques et ça s'arrête là. C'est vraiment dommage."*

D'humeur créative, le groupe descend dans la rue et fait la manche dans le quartier Colli Portuensi, à Rome, et sur la fameuse Via Del Corso. *"Devoir attirer l'attention des passants est un bon rodage pour la scène",* avance David.

En 2018, Måneskin sort *Il ballo della vita,* quasi concept album inspiré par une muse imaginaire, "Marlena", sous forte influence ska. Mais, en 2021, *Teatro d'ira vol. I* est plus proche de la vision du groupe. Avant d'écrire l'album, le quatuor s'est installé à Londres pour connaître la sensation de faire partie d'une vraie scène musicale. *"À Londres, il y a des concerts tous les soirs. On a pu voir beaucoup de groupes, ce qui nous a inspirés",* explique De Angelis.

De retour à Rome pour l'album *Teatro...,* ils enregistrent les chansons live en studio pour obtenir un son très brut, lequel séduit des fans du monde entier, malgré l'avis des radios qui estiment qu'il n'est pas assez grand public.

Ce côté brut accompagne un message important. Pour Måneskin, la liberté sexuelle est inhérente à leurs paroles et à leur style, et ils sont particulièrement fiers de la vidéo "osée" d'"I Wanna Be Your Slave". *"Le clip porte sur le sexe et la façon de s'exprimer au plan sexuel,* dit De Angelis. *La chanson parle du fait de se sentir libre d'être qui on veut, il n'y a pas de bonnes ou de mauvaises choses. On voulait le montrer dans la vidéo."*

Les membres du groupe, libérés des normes de genre dans leur tenue et leur présence sur scène, se sentent inspirés par des fans qui leur disent combien Måneskin les a aidés à s'accepter, surtout en termes d'identité sexuelle. *"Plus jeunes, on n'était pas aussi sûrs de nous, mais on a eu la chance de grandir ensemble et de se soutenir,* explique David. *On veut partager notre expérience avec nos fans et les encourager à être eux-mêmes."*

Au cours de l'été, Måneskin a eu l'occasion de célébrer sa victoire à l'Eurovision. D'abord sur les scènes de festivals, puis en sortant une nouvelle version d'"I Wanna Be Your Slave" avec Iggy Pop. Avant, d'ici à la fin de l'année, de proposer un possible troisième album, dont l'écriture a débuté l'an dernier, et de planifier une tournée. Le groupe rêve de jouer en première partie d'Arctic Monkeys, des Rolling Stones et des Foo Fighters. *"Bien sûr, on veut être en tête d'affiche",* conclut David. À ce rythme-là, ce rêve risque d'être plus accessible qu'il ne le pense. ●

© ILARIA ISIL

Dixiefrog lance ses rééditions vintage

Le label français valorise son catalogue et propose une collection de vinyles inédite.

Par XAVIER BONNET

APRÈS PRESQUE TRENTE-CINQ ANS à avoir tenu Dixiefrog à bout de bras plus souvent qu'à son tour, son fondateur, Philippe Langlois, décidait de prendre du recul en janvier 2020. Mais comme l'histoire du label n'a jamais été un long fleuve tranquille, il ne fallut pas attendre trois mois - et l'émergence d'une certaine pandémie - pour que l'élan voulu par ses nouveaux boss, André Brodzki et François Maincent, soit quelque peu mis à mal. *"L'absence de ventes de fins de concerts, encore plus essentielles dans le milieu du blues et de la roots music, c'est une perte de 30 à 40 % de ton chiffre d'affaires"*, admet ainsi, sans fausse pudeur, le premier nommé.

Brodzki le reconnaît aussi bien volontiers : il ne s'agissait pas, en rachetant Dixiefrog, de tout révolutionner, de défaire ce qui avait été fait. Assez sage et logique somme toute, quand on se retrouve assis sur un... magot vieux de presque quatre décennies (1986) et de 400 références. La priorité dans son esprit était cependant d'offrir aux nouveaux artistes rejoignant le label, et chargés d'amener une plus grande variété musicale en même temps qu'un peu de modernité, une option se rapprochant du 360°, mêlant contrat de coédition et partenariat avec un tourneur. Concevoir l'avenir tout en s'appuyant sur le passé, c'est en tout cas dans ce sens que sont venues s'inscrire les sorties tous azimuts du label ces derniers temps : Jessie Lee, Archie Lee Hooker, Surperdownhome et plus encore Grant Haua, l'artiste néo-zélandais à propos duquel Brodzki n'hésite pas à parler de cadeau du ciel. *"On est officiellement devenus propriétaires du label le 1er janvier*, poursuit-il. *Moins de quinze jours plus tard, on recevait un mail, écrit en français avec une traduction automatique et donc toutes les fautes de syntaxe et de conjugaison que l'on peut imaginer, où il nous proposait ses services en même temps que des démos où il y avait déjà tout de la sève de l'album à venir. Aujourd'hui encore, je reste subjugué par ce mélange de tradition et de nouveauté, avec ces racines maories qui sont très blues elles aussi."*

La tradition, le patrimoine, c'est depuis le début de l'été à une nouvelle collection de l'entretenir chez Dixiefrog. Nom de code : "Vintage Series". Le principe ? Des rééditions de références du label proposées à un rythme de trois par mois, en vente exclusivement sur son site. Ainsi le premier volet a-t-il été ouvert à la prévente depuis le 28 juin et ce jusqu'à fin septembre, avec livraison en novembre. *"Nous sommes partis de plusieurs réflexions*, explique encore Brodzki. *Nous avions un atout formidable avec un label d'une telle richesse, et beaucoup de ces albums ne sont jamais sortis en vinyle. Enfin, c'était une façon d'aider les artistes en nous aidant nous-mêmes en tant que label : voir sur tel ou tel site internet que certains de nos artistes en venaient à vendre leur guitare pour pouvoir payer leur loyer était insupportable."* L'idée est en outre de proposer à chaque fois ce qu'en termes économiques notre homme appelle un *"poids lourd"* (Popa Chubby sur ce volet initial - avec la toute première référence du label en 1986 ; *Pura Fé* et son *Tuscarora Nation Blues* de 2006, sur le suivant), un *"poids moyen"* (Fred Chapellier et un album live en hommage à Peter Green d'abord, le premier album de Neal Black & The Healers datant de 1993 et devenu collector, ensuite), un *"poids léger"*, enfin (Watermelon Slim et son Dobro ici, l'album *Échos d'Acadie* de Patrick Verbeke demain). *"La meilleure preuve que nous voulons nous inscrire dans la durée, c'est précisément cette variété dans les propositions*, énonce Brodzki à l'adresse des sceptiques qui ne voudraient voir qu'un "coup pour voir" dans l'opération. *Si l'idée était de fermer boutique après un 'one shot', on n'aurait pas mis en avant un album comme celui de Watermelon Slim, qui est quand même quelque chose de très pointu, alors que nous avions sous le coude un* Live à FIP *d'Eric Bibb, une compilation de Lucky Peterson ou un autre album de Popa Chubby..."*

BLUES BLEU En haut, André Brodzki (à gauche) et François Maincent. Ci-dessus, les deux premières parutions : Watermelon Slim et Fred Chapellier.

L'intéressé veut aussi croire que le système de prévente ainsi que le délai entre la commande et la réception ne seront pas autant de freins auprès d'un public qui ne serait pas forcément habitué à la démarche. Là encore, ce sont des critères de sagesse économique qui ont primé, à commencer par une maîtrise au plus juste du nombre d'exemplaires à fabriquer une fois la souscription close, ce dont ne se cache pas davantage notre interlocuteur : *"Au-delà de l'idée de supprimer le plus d'intermédiaires possibles afin que l'opération soit viable financièrement, et donc de privilégier une vente directe sur notre site, le problème principal est identifié : les délais de fabrication de vinyles sont devenus indécents. Trop de demandes, peu d'usines... Entre le moment où toi, label discographique, décides de lancer le projet et celui où il est livré, c'est au bas mot cinq mois... D'où la nécessité d'ajustements au plus près, ce que facilite le principe de la prévente."*

Braquage idéaliste

Le cerveau de ce "vol du siècle" est aussi le coscénariste de ce film baroque.

Par BELKACEM BAHLOULI

L'UN DES PLUS GRANDS braquages de l'histoire. Pas moins. Et mieux encore, retranscrit pour l'écran par les protagonistes de ce vol qui a tenu en haleine l'Argentine, en 2006. Car pour réaliser ce long-métrage baroque, le réalisateur argentin Ariel Winograd a tenu à ce que les cerveaux de l'intrigue participent également au tournage comme conseillers techniques, s'inspirant en cela de son expérience sur *Inside Man* : *"Le film de Spike Lee a été une référence très importante pour moi, notamment dans le processus d'approche des scènes d'action*, explique le cinéaste argentin. *Les Américains avaient recruté un consultant. Dans* Le Braquage du siècle, *nous avons procédé de la même façon : nous avons été conseillés par le véritable négociateur chargé de contenir la prise d'otages. Sa seule condition était de ne jamais croiser le chemin de l'idéologue et l'un des protagonistes du vol, Fernando Araujo, notre autre conseiller. Du coup, l'un et l'autre venaient alternativement un jour sur deux."* Un duel en somme, façon western, mais surtout une histoire surréaliste basée sur le vol le plus célèbre du monde : *"L'idée de faire de cette histoire un film était dans l'air depuis que nous l'avions tous, en Argentine, suivie en direct à la télévision, il y a quinze ans, rappelle* Ariel. *Mais il y a quelques années, nous avons été contactés par Fernando Araujo. Il est venu nous voir à l'occasion de la publication du livre racontant 'son braquage'*, Sin armas ni rencores – "Sans armes ni rancœur" –, *qu'il a coécrit avec le journaliste Rodolfo Palacios. Il voulait voir son exploit transformé en film."* Mais cela ne s'est pas fait en un clin d'œil : *"Derrière un film comme celui-ci, il y a des années de travail et beaucoup de patience. Mais ça en valait la peine. Ce braquage est une histoire fantastique et très argentine, qui fait partie intégrante de la culture nationale."*

Le cerveau de l'affaire n'est en effet pas un braqueur ordinaire : *"Le braquage monté par Fernando Araujo est, comme il le définit lui-même, une œuvre d'art*, précise le cinéaste. *Il y a en lui un désir de transcendance, d'expression esthétique, des valeurs et des idées derrière son exploit. La manière dont il raconte sa propre histoire est singulière, à contre-courant du bon sens, et surtout intelligente."*

Flash-back : le 13 janvier 2006, un gang de six voleurs déguisés en civils, mais armés, fait irruption dans une succursale du Banco Rio, dans la ville d'Acassuso, province de Buenos Aires. Planifiée par Fernando Araujo (Diego Peretti), l'astuce consistait à déguiser le vol en un braquage "express" sans échappatoire, alors qu'en réalité, ils prévoyaient de s'échapper par un tunnel qu'ils avaient fabriqué eux-mêmes et qui débouchait sur un égout. Très Spaggiari dans la méthode, pour faire un comparatif avec son équivalent français. Démarre alors la phase de négociations : *"Il y a beaucoup d'humour dans l'idée et son exécution, et le fait que le plan ait fonctionné est merveilleux. L'ADN argentin réside dans l'ingéniosité à résoudre chacune des énigmes avec créativité et même une certaine magie."*

BINGO ! Ci-dessus, les six auteurs du casse devant leur butin. Ci-contre, l'ingéniosité au "travail". Ci-dessous, le "cerveau".

Mais l'autre caractéristique de ce film est sa bande originale, totalement atypique, car Ariel est aussi un énorme fan de rock : *"Je pense que cette histoire et son idéologue sont directement liés au punk rock. On trouve dans la BO une chanson de l'un de mes groupes préférés, 2 Minutos, un emblème du punk rock argentin, il y a aussi 'Uno, dos, ultraviolento', de Los Violadores, qui est presque un hymne punk ici. On a mélangé cela avec Frank Sinatra et les Kinks : retrouver l'esprit crooner de Sinatra mêlé à l'aridité de la guitare de 'You Really Got Me', et clore le film avec une chanson d'Andrés Calamaro – un immense artiste, qui est aussi un ami de Fernado Araujo – avec des paroles délicieuses et cyniques qui parlent d'un autre type de vol, était pour moi un collage de luxe qui, je pense, convient très bien au film... et aussi à mes goûts personnels*, conclut Ariel Winograd. *Il faut savoir que nous, les réalisateurs, avons aussi nos petits caprices, qu'on nous laisse passer... ou pas !"*

Les cinq films de braquage préférés d'Ariel Winograd

1. Du rififi chez les hommes - 1955
De Jules Dassin
Avec Jean Servais, Robert Hossein, Magali Noël

2. Un après-midi de chien (Dog Day Afternoon) - 1975
De Sidney Lumet
Avec Al Pacino, John Cazale, James Broderick

3. Inside Man, l'homme de l'intérieur - 2006
De Spike Lee
Avec Denzel Washington, Clive Owen, Jodie Foster

4. Les Pirates du métro (The Taking of Pelham One Two Three) - 1974
De Joseph Sargent
Avec Walter Matthau, Robert Shaw, Martin Balsam

5. Les Quatre Malfrats (The Hot Rock) - 1972
De Peter Yates
Avec Robert Redford, George Segal, Ron Leibman

SUR LA ROUTE

Freewheelin' Zégut

Les grands espaces nord-américains ne sont toujours pas accessibles pour notre chroniqueur, qui a trouvé une autre solution pour voyager...

PAR FRANCIS ZÉGUT

Animateur radio et journaliste rock, mais aussi grand voyageur, Francis, photographe à ses heures, nous fait découvrir chaque mois un lieu et une histoire qui ont marqué l'imaginaire. Avec la BO du voyage, bien sûr.

LES MILLIARDAIRES s'envoient très haut en l'air. Avec moult communications, ils exposent à une population mondiale incrédule à quel point là-haut c'est beau, calme, paisible, pas besoin de vaccins, de masques, de gestes barrières. Dans l'espace, pas de Covid, que du rêve, *my friend*. Le commun des mortels, lui, termine au mieux son parcours au sommet d'une colline avec pour unique souvenir d'une existence une croix en bois gravée des dates de début et de fin ; au mieux quelques épitaphes plus ou moins bien senties : *"Je m'en fous"*, *"Je m'en bats les couilles"*, *"Je vais couper du bois !"*...

De toute façon, cent kilomètres au-dessus ou sous terre, c'est sombre et il fait froid. Que faire pour passer le temps ? Binger les trois premières saisons de *Yellowstone*, par exemple, une série sur l'histoire de pionniers dans le Montana. C'est beau, rugueux, sincère, fidèle, tordu, avec de forts personnages, dont le patriarche, John Dutton, incarné par Kevin Costner, le gardien du temple des cow-boys, et quelques Indiens aussi. Il faut deux-trois épisodes pour découvrir toutes les facettes de ces irréductibles – enfin, pas tous –, avant de résister à l'envie de monter des appaloosas sauvages dans un championnat de rodéo à Cody, de démonter quelques bars en fightant de bonnes vieilles gueules de connards qui ont volé des têtes de mon troupeau et, si tu dépasses les barbelés de mon domaine... gaffe, j'ai fait l'Afghanistan, on ne te retrouvera jamais. Assurément, ce n'est pas *Sissi impératrice*, mais ça remet parfois dans le chemin, le temps d'une bière et d'un concours de lasso. La série est à découvrir sur Salto, avec un premier mois d'essai gratuit. Ça se fait sans problème et il y a une 4e saison en tournage.

Le Montana sert aussi de décor aux 16 premiers épisodes de *Big Sky*, l'histoire de deux serial killers – Rick Legarski, un state trooper, et Ronald Pergman, un trucker – chassant et séquestrant des jeunes filles pour le compte d'une secte sexuelle. Le premier finit avec un gros mal de tête dû à des grands coups de marteau dans sa sale gueule, le deuxième court toujours, mais pas seul – car la parité existe aussi dans le sombre et terrifiant monde des serial killers... Les frissons sont sur Disney+.

Dites-moi, j'ai binge mais je n'ai pas spoilé tout de même ?

Brian Tyler
Yellowstone Theme

Blackberry Smoke
Sleeping Dogs

Evan Bartels
The Devil, God & Me

The Blue Stones
One By One

Jason Isbell and the 400 Unit
Sad But True

Johnny Cash
Folsom Prison Blues

Steve Earle
Heaven Ain't Goin' Nowhere

Johnny Mathis
Chances Are

Joan Jett & the Blackhearts
Crimson and Clover

Minotaur Jr.
Bad Moon Rising

LA PREMIÈRE ANTHOLOGIE RETRAÇANT LA CARRIÈRE D'ARETHA FRANKLIN, LA REINE DE LA SOUL !

ENREGISTREMENTS ORIGINAUX

SUR 1 CD SES PREMIERS ENREGISTREMENTS, SES HITS ET AUSSI DES INÉDITS...
Inclus sa magnifique interprétation de "(You Make Me Feel Like) A Natural Woman" aux 38e Annual Kennedy Center Honors

AUSSI DISPONIBLE
EN DIGITAL, DOUBLE VINYLE ET COFFRET 4CD
81 titres dont des versions alternatives, Live, démos et raretés...

SORTIE LE 27 AOÛT

TSFJAZZ

WARNER MUSIC

Les enfants gâtés...

Face aux indolents et aux résistants à la vaccination, le Président a choisi le passage en force. La France a-t-elle pour autant basculé en "dictature" comme le hurlent certains? Arrêtons de flatter ceux qui veulent le croire...

PAR LAURENT BAZIN

QUE N'A-T-ON entendu tout l'été! À les croire, nous vivrions dans une *"dictature sanitaire"*, un *"État de non droit"* prêt à tous nous *"empoisonner"* pour le plus grand profit de quelques laboratoires. Dans la torpeur de l'info estivale, les médias n'ont d'yeux que pour ces 161 000 manifestants qui hurlent à la *"ségrégation"* et à *"l'apartheid"* en brandissant d'odieuses étoiles jaunes ou des photos d'Auschwitz retouchées (*"le pass sanitaire rend libre"*). À Béziers, on filme une affiche d'Emmanuel Macron en dignitaire nazi, tandis que sur les ondes et sur Twitter, Florian Philippot et Philippe de Villiers en appellent au boycott des concerts, des restaurants et des bars qui imposent le fameux passe sanitaire.

Tous ceux-là réclament le droit à *"disposer de leur corps"* comme ils l'entendent, au mépris des faits, de l'état de la science, de la pharmacovigilance et de ce que nous a appris la vaccination de plus de trois milliards d'hommes et de femmes à travers le monde. Leur corps, leur droit, leur précieuse opinion, leur liberté chérie, voilà le credo. Leur liberté avant celle des autres, au-dessus de celle des autres, toujours, comme des enfants capricieux qui ne regardent que leur nombril: *"Veux pas, maman... Ça fait mal... J'ai le droit..."*

Comme si on était libre de circuler sans permis ou de rouler bourré.

Ce que cet épisode révèle, au-delà des cinquante nuances de non-vaccinés, c'est que nous vivons dans une société du chacun pour soi, avec sa précieuse vision du monde. Nous sommes en train de devenir un petit peuple de consommateurs de santé comme du reste, des égocentrés qui prennent ce qu'ils estiment dû - le chômage partiel, les dizaines de milliards d'aides, les tests, la sécu gratuite - sans jamais se poser la question de ce qu'ils doivent. C'est tellement naturel pour un Français d'être couvert, protégé, remboursé... Allez donc demander à un Anglais, à un Américain ou à un Portugais ce que lui a coûté la Covid!

C'est tout ça qu'est venu rappeler Emmanuel Macron le 12 juillet, regard bleu acier et ton jupitérien: qu'on vit ensemble, dans le même monde, le même pays et que, face à l'urgence, il n'y a *"pas de liberté sans responsabilité"*. Lorsqu'on a la chance de disposer de millions de doses de vaccin et de pouvoir mettre fin à une épidémie qui paralyse l'économie et entrave nos vies depuis deux ans, on ne crache pas dans la soupe. Il est venu rappeler, aussi, que la vaccination est un progrès. Un bien. Une chance. Que se faire vacciner n'est pas une option ou une liberté, mais un devoir. Il a dit, dans un seul discours, tous ces gros mots que les enfants que nous sommes devenus détestent entendre.

Le plus spectaculaire, c'est que, le lendemain, des millions de jeunes Français sont partis se faire vacciner comme un seul homme, comme des ados rebelles qui rentrent dans le rang dès que papa menace de les empêcher de sortir. Pas pour protéger mamie ou papi, par pour les autres, mais pour eux, pour avoir le droit d'aller en boîte, au restaurant, dans les concerts. Ou même de travailler... 600 000 vaccinés quotidiens au cœur de l'été, c'est quatre fois plus chaque jour que ces manifestants dont on parlait tant à la télé et à la radio. Même le tonitruant Bigard s'est empressé d'instaurer le passe sanitaire à l'entrée de ses spectacles! Impressionnant comme sa révolte s'est vite éteinte lorsque la liberté de se remplir les poches a été menacée...

Ce qui est terrible, c'est que pour une majorité de Français - celle que l'on entend peu, parce qu'ils ne crient pas, les 40 millions de vaccinés au 27 juillet - c'était déjà une évidence. Avant. Oh!, ils ont pu avoir des doutes, eux aussi - *"avec tout ce qu'on entend à la télé"* - ils ont pu traîner un peu en route... Mais ils étaient là à tendre leur bras pour recouvrer un peu de liberté collective. Le sens du collectif, c'est ça, au fond, le vrai sujet.

On n'est pas là pour tresser des couronnes de lauriers à Macron, il le fait très bien tout seul. Jupiter n'a pas été parfait pendant cette crise, il a lui aussi eu des retards à l'allumage. Bien sûr, la logistique n'a pas été au top, les vaccins ont tardé à arriver et le gouvernement n'a pas toujours brillé par son bon sens. C'est le moins qu'on puisse dire. Mais ce qui est fascinant, c'est qu'au moment où les Tunisiens, les Indiens ou les Sénégalais crèvent de n'avoir ni vaccins ni respirateurs, nous préférerons continuer à nous plaindre de ce qui nous a manqué plutôt que de voir ce que nous avons.

Pas vraiment méchants, mais *"jamais contents"*. Des enfants gâtés. ©

ILLUSTRATION Damien Giez

Arène Politique

2022 : comment devenir un beautiful loser

À l'aube de la campagne présidentielle, passage en revue des grands brûlés des joutes élyséennes passées qui ont succombé aux sept péchés capitaux, gages de débâcle dans les urnes.

RENAUD DÉLY

GRAVIR L'OLYMPE ÉLYSÉEN. Conquérir le pouvoir suprême. Chasser le locataire des lieux en lui arrachant des mains le sceptre présidentiel. Jour et nuit, ils ne pensent qu'à ça… Ils en rêvent tous !

Xavier Bertrand, Valérie Pécresse, Marine Le Pen, Anne Hidalgo, Jean-Luc Mélenchon, Yannick Jadot et tant d'autres… Tous contre un, le sortant Emmanuel Macron, et chacun pour soi. Dans chaque camp, à droite, à gauche, chez les écolos et ailleurs, les vocations pullulent, les ego se cognent, les ambitieux se déchirent. Et à l'aube d'une campagne présidentielle forcément sans pitié, tous les espoirs leur sont encore permis.

Attention ! Rarissimes sont les favoris de l'automne à être parvenus à s'imposer au printemps suivant. Nombre d'entre eux ont trébuché avant l'arrivée de façon inattendue et se sont métamorphosés en un instant de héros promis à la victoire en *beautiful loser*. *"He wants to dream like a young man/With the wisdom of an old man/He wants his home and security/He wants to live like a sailor at sea"*, s'époumonait Bob Seger. En cette rentrée, et à l'approche de la mère de toutes les batailles électorales, passage en revue de quelques grands brûlés des joutes présidentielles passées, et des sept péchés capitaux qui menacent les prétendants de 2022.

D'abord, la gourmandise, qui a provoqué la chute spectaculaire de François Fillon, immense favori du cru 2017, plébiscité par le "peuple de droite" lors de la primaire et plombé par une batterie de casseroles qui auraient fait pâlir d'envie le plus riche droguiste du pays. La faute à cette fâcheuse manie de mélanger allègrement fonds publics et cassette personnelle, et d'en vouloir plus, toujours plus, l'emploi fictif de madame Pénélope, les costards soyeux à 50 000 euros offerts par Tonton Robert (Bourgi), un ami qui ne lui voulait pas que du bien, bref, cet insatiable appétit qui a eu tôt fait de transformer en quelques semaines le premier communiant de la droite BCBG en Al Capone de la Sarthe.

Ensuite, la luxure. C'est ce péché-là qui a causé la pitoyable perte de Dominique Strauss-Kahn à l'approche de la présidentielle de 2012. Grandissime favori, "DSK" a vu ses rêves de grandeur s'évanouir sur la moquette d'une chambre d'hôtel newyorkais au mois de mai 2011, la malheureuse victime, Nafissatou Diallo, ayant probablement sauvé à la fois François Hollande et la gauche. Quelques mois plus tard explosa une autre affaire, celle du réseau de proxénétisme du Carlton de Lille, dont DSK était client, un scandale dont le camp Sarkozy avait eu vent et qui aurait eu raison de la candidature de l'ex-directeur du FMI si celui-ci avait eu le temps de remporter au préalable la primaire de la gauche.

Autre péché à éviter, plus véniel mais tout aussi désastreux sur le plan électoral, la colère. Lionel Jospin y succomba plus d'une fois en 2002. Au bout de cinq ans d'une cohabitation tumultueuse, "Yoyo" ne supportait plus les mensonges de celui qu'il n'appelait plus que *"l'autre"*, ce Chirac dont les accès de démagogie lui tapaient sur les nerfs. Trop sûr de lui, Jospin finit par exploser en vol dans un avion le ramenant d'un déplacement à La Réunion en jugeant son adversaire *"vieilli, usé et fatigué"* devant la presse ! Chirac sauta sur ce *"délit de sale gueule"* pour pousser Jospin vers une retraite anticipée, une décision qu'il annonça lors d'un nouveau coup de colère, cette fois contre lui-même, le 21 avril 2012.

C'est un autre péché humain, trop humain, l'envie, qui a conduit Édouard Balladur à sa perte, en 1995. L'envie de "Doudou 1er" fut trop forte, trop pressante : il trahit l'engagement pris auprès de son ex-"ami de trente ans", Jacques Chirac, de ne pas postuler à l'Élysée. Porté par la douce euphorie de commentateurs flagorneurs et de sondeurs aveugles, Balladur en vint, avec ses manières doucereuses et sa fausse componction, à poignarder son tuteur, et à se lester ainsi d'une réputation de traître qui assura sa débâcle.

Raymond Barre succomba en 1988, à un autre péché capital gage de défaite, l'avarice. Mener campagne, c'est promettre, promettre encore, et surtout promettre de dépenser toujours plus, sans compter, tous azimuts. Le candidat Barre fit tout l'inverse : économies, réduction de la dette, austérité, il ne promit que de la sueur, du sang et des larmes. À l'arrivée, il ne lui resta que les larmes pour arroser sa défaite. Sept ans plus tôt, son ex-supérieur, Valéry Giscard D'Estaing avait échoué à cause de son incommensurable orgueil. Brillant trop brillant, "VGE" ne pouvait imaginer chuter face à ce vieux canasson de retour de Mitterrand. Aveuglé par des sondages flatteurs qui lui assuraient, jusqu'en mars, une réélection aisée, Giscard traita par un silence méprisant l'affaire des diamants de Bokassa, illustration de l'orgueil qui causa sa défaite. Enfin, c'est sans doute la paresse qui provoqua en 1974 l'échec de Jacques Chaban-Delmas. Ce dilettante héritier gaulliste ne mena guère campagne et ne prit pas garde à la trahison des 43 parlementaires emmenés par Jacques Chirac qui assurèrent le triomphe de Giscard. La gourmandise, la luxure, la colère, l'envie, l'avarice, l'orgueil et la paresse, plus de deux mille ans près, on n'en sort toujours pas… Tels sont les écueils qui se dressent devant tous ces ambitieux pressés qui se voient déjà à l'Élysée. Et qu'ils devront éviter d'ici le printemps prochain sous peine de rejoindre le cimetière des *beautiful losers*, et de reprendre en chœur avec l'ami Bob : *"Beautiful loser, read it on the wall/And realize you just can't have it all/You just can't have it all/You can try, you can try, but you can't have it all/Oh yeah."*

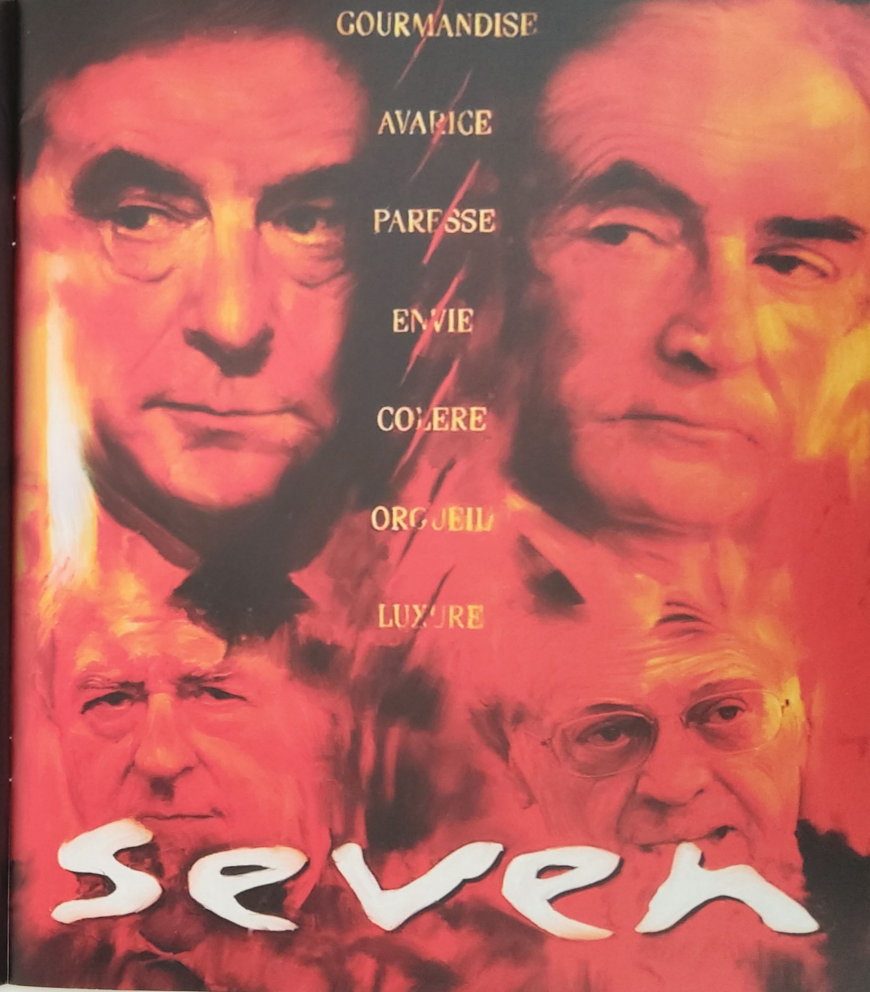


ILLUSTRATION D'Alain Frétet

American Dream Plan B

Les candidatures aux primaires des gouverneurs donnent lieu à une parade assez étonnante, sachant que, désormais, les élus sont ceux en qui les Américains ont le moins confiance.

PAR LAURIC HENNETON

@lauric_henneton

S1 AVRIL 1971 nous a donné deux albums cultes (*L.A. Woman* et *Sticky Fingers*) à quelques jours d'intervalle, avril 2021 nous a donné deux drôles de sondages. On a l'époque qu'on mérite. Une enquête sérieuse montrait que, pour le poste de gouverneur du Texas, remis en jeu en novembre 2022, le sortant républicain, Greg Abbott, était crédité de 33 % d'intentions de vote, loin derrière Matthew McConaughey à 45 %. Oui, l'acteur. Il se trouve simplement qu'il... n'est pas (encore) candidat ! Il est surtout populaire chez les jeunes et les Démocrates, mais un bon tiers des sondés qui ont une bonne opinion sur Abbott sont malgré tout prêts à voter pour McConaughey. Il se définit comme un "*hardcore centrist*", un titre à la Frank Zappa ou Randy Newman, mais il ne peut pas se présenter comme indépendant. Dans un système électoral à un seul tour, ce serait suicidaire, car il prendrait surtout des voix au candidat démocrate, alors que le camp républicain, plus regroupé, garderait une avance décisive. Il lui faudrait choisir de défier Abbott dans une primaire républicaine, ou de l'affronter en tant que démocrate. Ce serait assez contraire à son hypercentrisme, et l'aile gauche de l'électorat démocrate (oui, même au Texas, où va-t-on ?) n'y reconnaîtrait pas ses petits. Évidemment, en tant qu'acteur oscarisé, il jouit d'une "*name recognition*" immensément supérieure à celle de n'importe quel autre candidat démocrate, et il a démontré sa capacité à lever des fonds pour venir en aide aux Texans victimes de l'énorme tempête de neige de février. Oui, au Texas, tout fout le camp... Reste à savoir si ce serait décisif. Nécessaire, oui. Suffisant, sûrement pas. Demandez à Jeb Bush, qui s'est fait ratatiner lors de la primaire républicaine de 2015. "*Money can't buy me votes.*"

L'autre sondage d'avril 2021 était assez différent : l'enquête en ligne demandait aux internautes qui, parmi des célébrités, ferait un bon président. Et c'est Dwayne "The Rock" Johnson qui fut plébiscité (46 %!). Pour l'instant, il n'est candidat à rien. Même si, comme McConaughey, il a déjà confié qu'il n'y pensait pas qu'en se rasant (le crâne). L'ancien catcheur devenu acteur peut se targuer d'être l'Américain le plus suivi sur Instagram (près de 250 millions de followers !). Il est aussi éminemment sympathique et n'a jamais émis la moindre opinion politique, ce qui est à la fois un atout (il ne s'est grillé avec personne) et une faiblesse (il faudra bien qu'il ait des positions un jour).

Tout cela est-il absurde et sans intérêt? Son cas n'est pas sans rappeler celui de Jesse Ventura, ancien plongeur de la Navy devenu catcheur (ça mène à tout) puis acteur, élu maire de la sixième ville du Minnesota puis gouverneur du même État, en 1998, sous l'étiquette du Parti de la réforme, donc en dehors des grosses écuries. Donc il est possible de défier les appareils et d'attirer à soi assez de suffrages pour être élu.

Comment ne pas penser à Arnold Schwarzenegger, élu "Governator" de Californie en 2003. S'il n'avait jamais été élu à rien, il n'avait jamais fait mystère de ses penchants républicains, depuis son arrivée aux États-Unis en 1968, l'année où Richard Nixon ("*Tricky Dicky from Yorba Linda*", dixit Country Joe) fut élu à la Maison-Blanche. Jesse Ventura ne s'étant pas représenté, impossible de savoir s'il n'était qu'un accident, alors que Schwarzenegger, lui, a été réélu. Pas de "*buyer's remorse*" donc.

Comme il n'est pas né américain, il ne peut pas briguer la présidence. Alors que Ronald Reagan, son prédécesseur le plus connu, a pu franchir le cap. Deux fois. Et il fut réélu en 1984 avec un raz de marée. Difficile, cela dit, de le réduire à un (ancien) acteur, puisqu'il fut gouverneur de Californie entre 1966 et 1974, en plein âge d'or du rock, et justement pour mater tous ces hippies qui se croyaient tout permis dans les universités. Reagan fut élu président à la faveur d'un slogan - "*Let's make America great again*" - saturé de la nostalgie des good old fifties, quand il jouait non pas le cow-boy, mais le shérif - la nuance est de taille. Car c'est celui qui remet de l'ordre dans le village aux prises avec les forces du mal. Et en 1980, les Américains aspiraient précisément à ça : revenir avant les émeutes, avant le Viêt Nam, quand l'Amérique ressemblait à quelque chose, que l'essence était moins chère, que la prospérité semblait éternelle. "*The sky was the limit/The future was wide open.*" Était-ce donc un temps perdu qu'on ne rattrape plus? Après tout, on était en 1980. Et tout ici n'est pas tant une question de Trust que de trust.

Le succès passé ou possible de tous les précités tient à leur notoriété couplée à leur statut d'outsider. Ce ne sont pas des "politicians". Après tout, c'est ce qui a porté un certain Donald au pouvoir (Trump, pas Fagen). Les élus sont aujourd'hui ceux en qui les Américains font le moins confiance - juste derrière les journalistes, c'est dire ! Ce n'est pas nouveau, certes. En 1973, Alice Cooper raillait Nixon dans "Elected", alors que Chicago, en 1977, parodiait la démagogie des candidats dans "Vote for Me". Les partis ont une mauvaise image, et les Démocrates ne sont guère mieux lotis que les Républicains; le Congrès est très impopulaire - plus encore que Trump ! Sans parler de ces leaders, qui ne sont réélus que parce qu'ils ont la cote chez eux - et encore. Mitch McConnell est le sénateur le plus impopulaire, ce qui ne l'empêche pas d'y être le patron des Républicains.

C'est donc pour les Américains un problème d'offre. On vote pour le moins pire. Quand on vote. Alors si un bel outsider plutôt sympathique promet de faire table rase avec "*politics as usual*", le message a un écho dans une opinion qui ne veut plus de l'hyperpolarisation. C'est d'ailleurs le slogan qui porta Jesse Ventura à la victoire dans le Minnesota. Un catcheur ! "*The future is wide open*" pour les McConaughey et les Johnson pourvu qu'ils aient une bonne histoire à vendre. Rock the vote!

RollingStone FRANCE
RADIO

GRUNGE FOLK POP BLUES

LES SOIRÉES THÉMATIQUES

Lundi : Années 80/New Wave
Mardi : Années 70
Mercredi : Années 90
Jeudi : Rock français
Vendredi : Métal/Hard rock
Samedi : Live/acoustique
Dimanche : Années 2000

LA BANDE SON DE VOTRE MAGAZINE

sans publicité

Disponible sur
www.rollingstone.fr

POLITIQUE DE LA TERRE BRÛLÉE
"La déforestation n'a aucun lien avec la croissance économique, explique un expert. *C'est seulement du crime organisé."*

Racket en Amazonie

Comment le Président brésilien tente de prendre la forêt tropicale en otage pour tirer profit de la crise climatique

Par JEFF GOODELL
Photo d'ANDRE PENNER

S'IL Y AVAIT DES PRISONS pour les criminels du climat, le Président brésilien Jair Bolsonaro aurait une cellule infestée d'araignées rien que pour lui. À présent que Trump est parti, Bolsonaro (alias *"le Trump des tropiques"* ou *"Capitaine tronçonneuse"*) est le plus dangereux négationniste climatique au monde. Au cours des deux premières années de son mandat, environ 2,5 millions d'hectares de l'Amazonie, l'un des écosystèmes les plus précieux de la planète, ont été détruits. Et comme Trump, Bolsonaro est fier de ses efforts pour bousiller la planète. D'après lui, si les gens se soucient tant du climat, ils n'ont qu'à manger moins et *"faire caca un jour sur deux"* pour sauver la planète. Lorsque le pape François a dénoncé la *"mentalité aveugle et destructrice"* derrière la déforestation, Bolsonaro a répondu en déclarant aux journalistes : *"Le Brésil est la vierge sur laquelle tous les pervers étrangers veulent mettre la main."*

Si la crise climatique n'était pas une question aussi urgente, Bolsonaro ne serait un problème que pour les Brésiliens. Seulement, ce pays tient un rôle central dans la course à la neutralité carbone mondiale. Les forêts tropicales absorbent environ 10 % des émissions de CO_2 : à chaque hectare rasé, l'objectif fixé par l'accord de Paris d'un réchauffement limité à 1,5 °C devient moins tenable. *"Si nous ne pouvons rien faire contre la déforestation au Brésil, alors l'objectif de 1,5 °C est probablement hors de portée"*, assène Jake Schmidt, directeur stratégique au Natural Resources Defense Council.

Lors du sommet pour le climat de Biden, en avril, Bolsonaro a multiplié les belles paroles en s'engageant à mettre fin à la déforestation illégale d'ici à 2030. Il a également ramené l'objectif de neutralité carbone à 2050 au lieu de 2060 et promis de doubler le budget de la protection des forêts. Mais d'après bon nombre de sources, le ministre de l'Environnement brésilien, Ricardo Salles, a posé des conditions à cet accord lors de négociations en coulisses avec les États-Unis et d'autres pays : payez-nous 1 milliard de dollars et nous ferons baisser la déforestation de 40 % pour un an.

"C'est de l'extorsion, juge Marcio Astrini, secrétaire du Brazilian Climate Observatory. *Bolsonaro et son équipe disent :* 'Si vous ne nous donnez pas l'argent, nous ne savons pas ce qui arrivera à l'Amazonie.' *Tout le monde sait que Bolsonaro n'est pas intéressé par le climat. Ce qui l'intéresse, c'est utiliser le climat pour extorquer de l'argent pour lui et ses amis."*

La forêt amazonienne existe depuis environ 55 millions d'années. C'est l'une des régions du monde les plus complexes biologiquement, et elle abrite un dixième

de nombreuses espèces animales et végétales. Le bassin de l'Amazone s'étend sur neuf pays sud-américains, mais les deux tiers de sa superficie se situent au Brésil.

Près de 70 millions d'hectares de forêt tropicale ont été perdus dans le monde entre 2002 et 2019. Cela équivaut à raser cinq fois Manhattan tous les jours pendant sept ans. Environ un quart de ces destructions ont lieu au Brésil, de manière illégale, perpétrées par des colons armés de tronçonneuses et de bulldozers qui vendent le bois, puis élèvent du bétail ou font pousser du soja. Comme l'exprime Beto Veríssimo, cofondateur d'Imazon, un institut de recherche brésilien qui fait la promotion du développement durable : *"La déforestation n'a aucun lien avec la croissance économique. C'est seulement du crime organisé."*

Un crime qui a des implications de plus en plus terribles pour les Brésiliens, mais aussi pour la planète. Les forêts tropicales, avec leur incroyable biodiversité, sont probablement le berceau de dangereux pathogènes. Raser ces forêts est la meilleure façon de les relâcher et, peut-être, de déclencher une nouvelle pandémie.

D'autre part, la déforestation rampante risque de transformer la forêt tropicale, puits de carbone, en source de carbone (en grandissant, les arbres absorbent du CO_2 et stockent du carbone ; lorsqu'ils meurent, ce carbone est relâché). Plus largement, cela pourrait aussi entraîner l'effondrement de tout un écosystème. Les forêts tropicales créent leur propre système météorologique : lorsqu'elles rétrécissent, les précipitations sont moindres et la saison sèche s'allonge, ce qui tue les arbres qui se trouvent dans la partie encore intacte de la forêt. À terme, la forêt se change en savane. Un tel effondrement altérerait de façon dramatique les différents climats de l'hémisphère sud, à tel point que même les activistes les plus pessimistes préfèrent ne pas l'imaginer.

En Amazonie, d'après une étude, le point de basculement d'un tel effondrement se situe entre 20 et 25 % de déforestation. Aujourd'hui, 15 à 17 % de la forêt ont déjà été rasés. *"Si vous dépassez cette limite,* explique l'expert du climat Carlos Nobre, *50 à 60 % de la forêt pourraient avoir disparu au cours des trois à cinq prochaines décennies."*

Au Brésil, la déforestation à grande échelle a débuté dans les années 1970, avec une politique gouvernementale encourageant la colonisation, et s'est poursuivie sans entraves pendant vingt ans. Entre 1978 et 2001, la surface de terres déforestées a été multipliée par quatre. La population en Amazonie est passée de 2,9 millions en 1960 à 25,5 millions en 2010. Les exploitations forestières ont prospéré tandis que la demande en acajou et autres bois durs s'est envolée en Asie et en Europe, dans les années 1990.

En 2000, les dégâts de la déforestation ont fini par causer un scandale, et les autorités brésiliennes ont pris des mesures. Des parcs nationaux et réserves indigènes ont été créés, rigoureusement protégés et surveillés par un service forestier solide et un budget conséquent. Entre 2002 et 2016, la déforestation a brutalement chuté. *"Nous étions sur le point de parvenir à la contrôler"*, regrette Astrini. Une année, le Brésil a probablement réduit ses émissions de plus de 1,3 gigatonne de CO_2. À titre de comparaison, c'est quatre fois plus que les États-Unis, le Japon et l'Union européenne pris ensemble dans leur meilleure année.

En arrivant au pouvoir en 2019, Bolsonaro a ponctionné les budgets alloués à la surveillance de l'Amazonie: "Si vous voulez déforester, on ne va pas vous en empêcher."

Mais lorsque Bolsonaro a pris le pouvoir, en 2019, la progression a été stoppée net. Sa coalition de nationalistes de droite et de centristes pro-développement se moquait éperdument du changement climatique. D'emblée, les budgets alloués à la surveillance de l'Amazonie ont été ponctionnés. *"En gros, Bolsonaro a dit : 'Si vous voulez déforester, on ne va pas vous en empêcher'"*, résume Schmidt.

Moins d'un an après l'arrivée de Bolsonaro, l'Amazonie était en flammes. Près d'un million d'hectares de forêt ont brûlé, assombrissant le ciel de São Paulo et attirant l'attention du monde entier. Bolsonaro a accusé les ONG d'essayer *"d'apporter des problèmes au Brésil"*. Emmanuel Macron a qualifié cette politique de déforestation *"d'écocide"* et a tweeté : *"Notre maison brûle. Littéralement. L'Amazonie, le poumon de notre planète qui produit 20 % de notre oxygène, est en feu. C'est une crise internationale."* Bolsonaro, impertinent, a répondu à Macron et à tous les autres de ne pas se mêler de cela : *"L'Amazonie est à nous, pas à vous."*

À quelques mois de la COP26, la question est la suivante : comment répondre à la tentative d'extorsion de Bolsonaro ? Tout espoir de maintien de l'objectif de 1,5 °C est conditionné à une réduction massive de la déforestation au Brésil. Mais tout dépend des actions de Bolsonaro, et la seule solution pour le faire agir est de le payer (ou, si vous préférez, de payer la nation du Brésil, ce qui revient au même).

L'idée n'est pas nouvelle. Le Fonds vert pour le climat, que les pays riches ont promis d'approvisionner à hauteur de 100 milliards par an, est expressément conçu pour payer les nations les plus pauvres et les inciter à œuvrer pour éviter des émissions de CO_2. Le Fonds Amazonie, créé par les nations développées pour sauver la forêt tropicale, a dépensé plus de 500 millions de dollars pour des projets visant à prévenir et combattre la déforestation (la Norvège était le plus gros contributeur, avant de se retirer en réponse à la politique de Bolsonaro). Pendant sa campagne, l'an dernier, Biden est allé jusqu'à promettre de mobiliser les nations pour verser 20 milliards au Brésil afin de l'empêcher de détruire la forêt. Le problème, pour Bolsonaro, c'est que cet argent s'accompagne de contraintes. Il nécessite supervision, implication des citoyens, transparence… D'après Astrini, Bolsonaro voudrait pouvoir l'utiliser pour n'importe quoi, même *"payer ses amis et soutiens"*.

Voilà donc le dilemme, aujourd'hui. Biden et les dirigeants européens misent énormément sur la COP26, espérant prouver que le fantôme de Trump a disparu et que le monde prend enfin la crise climatique au sérieux. Mais rien ne sera possible sans le soutien du Brésil. Bolsonaro en est parfaitement conscient, ce qui lui donne un énorme avantage dans les négociations. Des ONG brésiliennes ont écrit à la Maison-Blanche pour avertir Biden qu'il ne faut pas croire un mot de ce qui dit Bolsonaro. Alden Meyer, analyste du climat et membre du think tank E3G, précise : *"On nous dit que les États-Unis sont en train de tomber dans un piège avec le Brésil. Que [Bolsonaro] prend des engagements qu'il n'a aucune intention de tenir, et qu'il n'y a pas les structures nécessaires en place pour s'assurer de la bonne utilisation de ces fonds."*

Plutôt que de céder au chantage, la Maison-Blanche et d'autres parties impliquées dans les négociations tentent de court-circuiter l'équipe du Président, ou au moins de la neutraliser, en essayant de trouver des moyens d'offrir des primes d'incitation aux gouvernements locaux du Brésil qui s'engagent à limiter la déforestation, ou encore en cherchant de nouvelles façons d'appliquer une pression économique. Car l'action du consommateur peut être une arme. *"De plus en plus, les gens ne veulent pas avoir affaire aux produits liés à la déforestation"*, explique Schmidt. L'Union européenne a proposé un certain nombre de restrictions sur l'importation de produits dérivés de la déforestation, et des mesures similaires sont dans les tuyaux dans certains États, comme la Californie.

Une autre proposition prend la forme d'un partenariat public-privé baptisé LEAF (Lowering Emissions by Accelerating Forest finance Coalition). Annoncée lors du sommet pour le climat de Biden, cette initiative impliquerait des entreprises majeures comme Amazon, Salesforce et GlaxoSmithKline. Celles-ci achèteraient des crédits de réduction des émissions à des pays dans le monde entier : elles paieraient donc ces pays pour maintenir leurs forêts en bonne santé.

"Ces dernières décennies, notre moyen d'action a été de déverser un peu d'argent sur les problèmes climatiques et d'essayer de convaincre les gouvernements d'aller de l'avant, analyse Schmidt. *Aujourd'hui, nous manipulons à la fois la carotte et le bâton. Nous avons des entreprises, des acteurs locaux… beaucoup plus d'options qu'il y a quelques années pour essayer de conduire au changement."*

La dynamique politique au Brésil change rapidement. Le ministre de l'Environnement fait l'objet d'une enquête judiciaire pour un certain nombre de crimes liés à l'exportation illégale de milliers de cargaisons de bois. Le fils aîné de Bolsonaro, qui a été élu au Sénat l'année où son père a accédé à la présidence, a été condamné pour corruption et blanchiment d'argent pour le vol de fonds publics. D'autres membres de la famille, dont la femme de Bolsonaro, ont également été impliqués dans diverses combines financières.

© DOUBLE PAGE PRÉCÉDENTE : ANDRE PENNER/AP IMAGES

© PLANET OBSERVER/UNIVERSAL IMAGES GROUP

"CAPITAINE TRONÇONNEUSE" 2,5 millions d'hectares de forêt amazonienne ont été détruits. À cela s'ajoutent les catastrophiques incendies de 2019.

La popularité du président décline rapidement à cause de sa gestion désastreuse de la pandémie de Covid (qu'il a qualifiée de *"petit rhume"*), laquelle a contribué à la mort de près d'un demi-million de Brésiliens. La colère et les divisions politiques s'exacerbent. En mai, des mineurs ont ouvert le feu sur des indigènes yanomamis dans une réserve, en Amazonie (cinq personnes sont mortes, dont deux enfants qui se sont noyés en tentant de fuir). La faim gagne du terrain. Fin mai, des dizaines de milliers de Brésiliens sont descendues dans la rue pour exiger la destitution du Président.

À l'approche de l'élection présidentielle de 2022, de nombreux militants brésiliens pour le climat ont abandonné tout espoir d'influencer Bolsonaro. *"Nous essayons de travailler avec la société civile (banques, agro-industrie, dirigeants indigènes, universités) pour faire du Brésil un leader et non plus un paria,* explique Astrini. *Nous vivons une traversée du désert, mais les déserts ont une fin."*

Malheureusement, comme le règne criminel de Bolsonaro l'a clairement démontré, les forêts tropicales aussi.

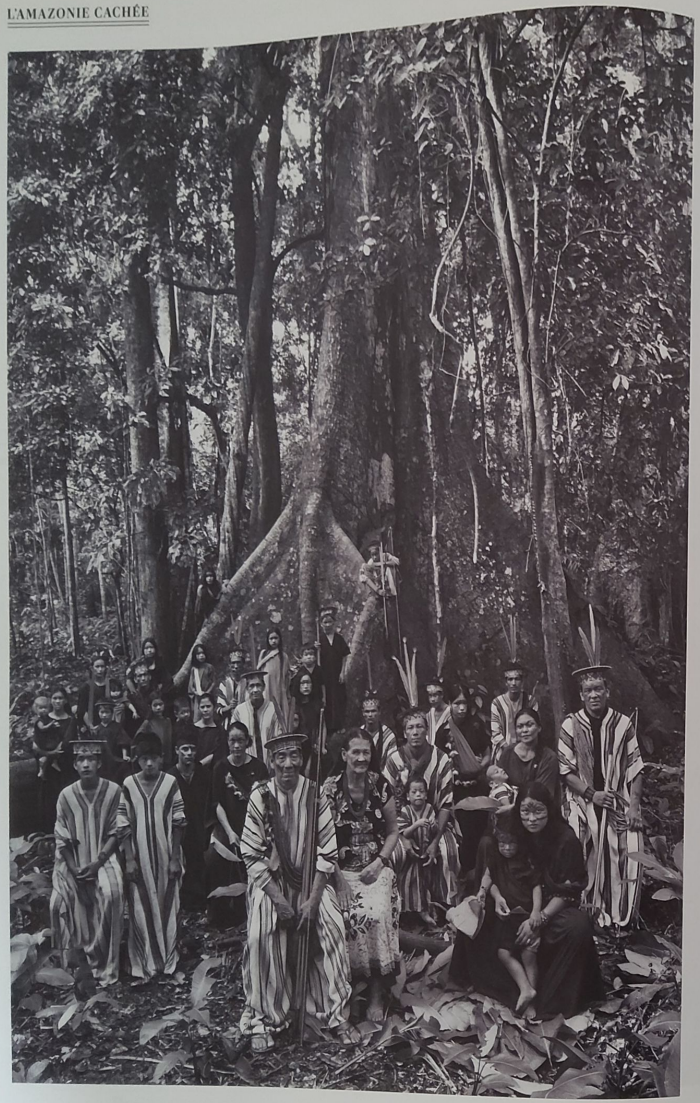
Le monde caché *de* l'Amazonie

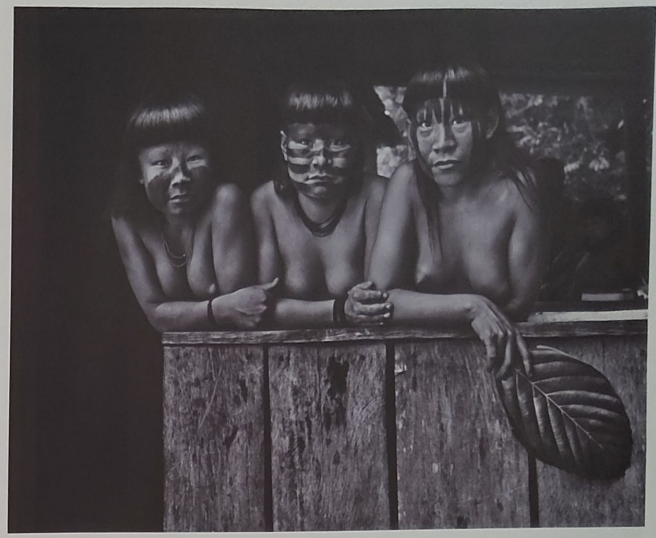
Dans cette extraordinaire exposition sur son pays natal, le Brésil, le légendaire photojournaliste se pose en lanceur d'alerte sur l'écosystème le plus essentiel de la planète, menacé de destruction.

Photographies de

Sebastião Salgado

◂ **FORÊT**
L'Amazonie traverse neuf pays. Le Brésil, environ huit fois la taille de la France, regroupe 65 % de sa surface totale. En trente ans, 18 % de la plus grande forêt au monde a disparu. Archipel fluvial de Mariuá, Rio Negro, État d'Amazonas, Brésil, 2019.

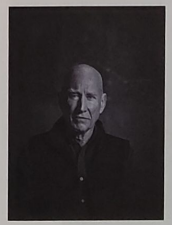




▲ PEUPLES
L'Amazonie est l'une des plus grandes concentrations culturelles, avec plus de 300 peuples. Leurs traditions sont héritées des Incas qui, il y a cinq cents ans, ont fui les Espagnols pour venir se réfugier dans la forêt. Indiennes zuruahãs, État d'Amazonas, Brésil, 2017.

◀ FAMILLES
De 2013 à 2019, Salgado a rencontré des communautés connues depuis vingt ans à peine, et même depuis dix-huit mois pour l'une d'entre elles. Ici, une famille asháninka, État d'Acre, Brésil, 2016.

▼ PORTRAIT
Salgado par Renato Amoroso.



UNE EXPOSITION-MANIFESTE signée Sebastião Salgado, l'une des plus grandes figures du photojournalisme international. À Paris, où le Franco-Brésilien vit de longue date, c'est à la Philharmonie, jusqu'au 31 octobre, que se tient *Amazônia*, l'exposition immersive scénographiée par Lélia Wanick Salgado, son épouse. Jean-Michel Jarre a composé l'album-concept éponyme, qui accompagne à la manière d'une bande originale les 200 photographies noir et blanc, aussi spectaculaires que majestueuses et pour la plupart inédites. Deux grands diaporamas musicaux ainsi que cinq petits films documentaires donnant la parole aux chefs de communautés amérindiennes viennent enrichir le propos. Les éditions Taschen, quant à elles, publient le livre de l'exposition, un somptueux pavé à l'italienne de plus de 4 kg et 500 pages. Ce projet humaniste vise à secouer les consciences pour mettre en place des actions rapides entre indigènes et multinationales, afin de préserver ce trésor d'une humanité en péril.

"Arriver en Amazonie, c'est pénétrer dans notre propre espèce", analyse celui qui, de 2013 à 2019, a sillonné la forêt pour rencontrer une dizaine de groupes ethniques dans des zones protégées encore presque intactes et difficilement accessibles. En effet, la constitution brésilienne de 1988 interdit de les approcher ; les membres des tribus isolées peuvent sortir de la forêt mais l'inverse est impossible. Pour les atteindre, Salgado a dû notamment œuvrer avec l'armée, présente sur le terrain pour lutter contre le trafic de drogue, comptant elle-même dans ses rangs de nombreux Indiens.

En trente ans, 18 % de la forêt a disparu. *"C'est le seul endroit non océanique qui a la capacité de reconstituer sa propre humidité, alors qu'en principe les nuages ne se forment qu'à partir de l'humidité marine*, explique le Franco-Brésilien. *L'évaporation quotidienne des milliards d'arbres crée ainsi un flux d'humidité dans l'air ambiant bien plus important que les fleuves amazoniens eux-mêmes. Beaucoup de nuages que l'on aperçoit en France viennent de là-bas."* C'est aussi l'une des plus importantes concentrations culturelles au monde, avec plus de 300 peuples différents et autant de langues et traditions héritées des Incas ayant fui les Espagnols, il y a cinq cents ans, pour se fondre définitivement dans la forêt.

Le photographe s'est immédiatement senti chez lui en Amazonie, *"là où les Indiens chantent jour et nuit, sauf quand ils chassent, leur silence doit alors être absolu"*. La musique devient son fil rouge. Jusqu'à l'œuvre de Jean-Michel Jarre, qui puise ses racines dans le fonds d'archives sonores collectées en Amazonie depuis 1950, et conservées au musée d'Ethnographie de Genève. *"Nos vies urbaines font de nous les aliens - les étrangers - de notre planète*, assène sans relâche le grand Salgado. *Il nous faut retourner à la nature et reconstruire une partie de ce que nous avons détruit!"*

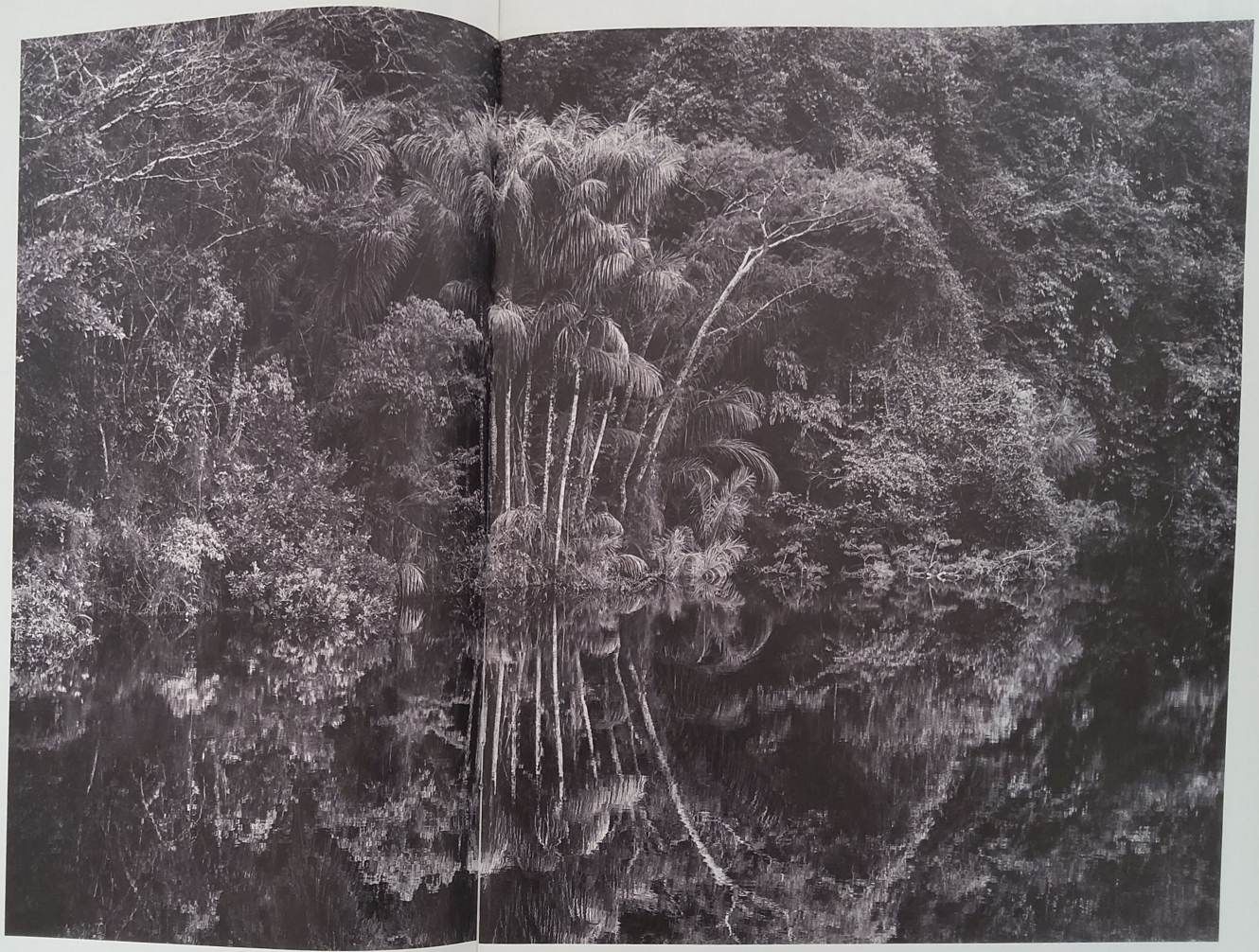
LORAINE ADAM

◂ SPECTACLE
L'accès à la forêt étant très difficile, Salgado a accompagné une mission de l'armée pour photographier depuis un hélicoptère la diversité de l'espace amazonien, notamment le mont Roraima, État de Roraima, Brésil, 2018.

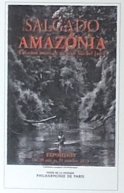
▲ TRANSE
Chaman yanomami en rituel, avant la montée vers le Pico da Neblina, État d'Amazonas, Brésil, 2014.

◂ CULTURE
Jeune Indienne yawanawá en costume de fête, État d'Acre, Brésil, 2016.

"Arriver en Amazonie, c'est pénétrer dans notre propre espèce", analyse celui qui, pendant six ans, a sillonné des zones protégées presque intactes et difficilement accessibles, pour rencontrer une dizaine de groupes ethniques.



▸ LE MIRACLE DE L'EAU
L'Amazonie est la seule zone non océanique ayant la capacité de reconstituer sa propre humidité. Des millions de tonnes d'eau s'évaporent quotidiennement de milliards d'arbres, créant ainsi un flux d'humidité dans l'air ambiant bien plus important que les fleuves amazoniens eux-mêmes.
Rio Jaú, État d'Amazonas, Brésil, 2019.



Exposition au musée de la Musique de la Philharmonie de Paris, jusqu'au 31 octobre 2021.

Le fructueux business des faux autochtones canadiens

Dans le but d'exploiter les droits des Amérindiens, des milliers de Blancs canadiens n'hésitent pas à se prétendre à tort membres des Premières Nations, en particulier au Québec, où le phénomène prend des proportions inquiétantes. Démunis devant cette nouvelle forme d'appropriation culturelle dévastatrice, les autochtones de la Belle Province expriment leur ras-le-bol.

Par Ismaël Houdassine
Illustration d'Alain Fretet

TRADITION. Dans le parc national des Lacs-Waterton, des Blackfoots habillés pour un pow-wow.

ALLER 'PIGER' DANS LES POCHES DE QUELQU'UN D'AUTRE, *lui subtiliser son identité, c'est dégueulasse et immoral"*, lâche d'un seul souffle Éric Pouliot-Thisdale. On le rencontre en plein mois de mars, avenue de Gaspé, au cœur d'un Montréal confiné par une troisième vague de la pandémie. Tout autour, la neige n'a pas encore fondu. Les beaux jours viendront bientôt. Et, pendant le long hiver, le généalogiste d'origine mohawk et innue (communautés autochtones du Québec) a travaillé fort pour débusquer des voleurs d'un nouveau genre. Des usurpateurs qui subtilisent l'identité autochtone, une forme d'appropriation culturelle grandissante au pays de l'érable.

Depuis bientôt une dizaine d'années, Pouliot-Thisdale traque ces faux autochtones (amérindiens). Dans son appartement montréalais ou au centre des archives nationales, il remonte le temps, dépoussière les registres paroissiaux de la province jusqu'à l'époque de la Nouvelle-France. Son travail de moine l'a mené à révéler au grand jour les arbres généalogiques de plusieurs de ces fabulateurs, parfois des personnalités publiques, qui ont sciemment menti sur leurs origines. *"Certaines personnes sont fascinées par le fait d'être autochtone, mais la plupart veulent bénéficier d'emplois ou de subventions réservés aux membres des Premières Nations. Et ce phénomène ne cesse de prendre de l'ampleur"*, souligne le généalogiste.

Le quarantenaire épluche donc avis de décès, baptistères et documents anciens, très anciens. Avec une bonne dose de patience, il arrive parfois à dénicher ce qu'il cherche. Ainsi, a-t-il réussi, en 2019, à médiatiser plusieurs dossiers, comme celui de cette conseillère municipale qui prétendait avoir des racines micmacs (communauté autochtone de l'est du Québec). Présentée comme la première élue autochtone de l'histoire de Montréal, on lui avait confié le portefeuille de la réconciliation avec les Premières Nations. Mais son château de cartes s'est effondré lorsqu'il a été révélé que son plus proche lien autochtone remontait au XVII[e] siècle, c'est-à-dire une éternité. Pouliot-Thisdale est arrivé à la même conclusion pour une ex-chargée de cours à la prestigieuse Université du Québec à Montréal (UQAM). Cette jeune militante multipliait les responsabilités : conseillère à la vie étudiante autochtone, analyste juridique auprès d'un organisme autochtone, bénéficiaire d'une bourse offerte exclusivement aux étudiants autochtones et *tutti quanti*. Le hic ? Elle n'était pas membre de la communauté attikamek, comme elle le prétendait. *"Il fallait remonter jusqu'à la 12[e] génération pour lui trouver une aïeule autochtone, une femme née en 1646 qui est l'ancêtre de… 300 000 Québécois !"*, déclare le généalogiste.

Mais la polémique la plus retentissante reste celle de Michelle Latimer, une réalisatrice très en vue dans le milieu du cinéma canadien, qui se targuait d'appartenir au clan anichinabé, originaire de Kitigan Zibi, une communauté autochtone de l'ouest du Québec. Latimer a réalisé des films, des documentaires et des productions, en piochant son inspiration dans la culture des Premières Nations. Alors qu'elle bouclait la prochaine saison de sa populaire série, *Trickster* – annulée depuis –, la réalité brute lui a éclaté en plein visage. Une enquête fouillée de la CBC, la télévision publique canadienne, a remis sérieusement en doute ses origines autochtones. Les journalistes ont en effet découvert que son aïeul serait plutôt un "pure laine", c'est-à-dire un francophone 100 % blanc. Bien que la principale intéressée se soit confondue en excuses, le mal était fait. Ces révélations ont causé un choc au sein de plusieurs communautés autochtones du pays. *"C'est du n'importe quoi. Le milieu artistique se contente des fausses apparences sans contrôle, alors ça fait l'affaire des fraudeurs. Mais quand ça éclate, ça éclabousse tout le monde, nous y compris"*, déplore le rappeur Quentin Condo alias Q-052. Connu pour ne pas avoir sa langue dans la poche, le Micmac né dans la réserve de Gesgapegiag, au sud de la péninsule gaspésienne, accuse l'industrie culturelle de ne pas faire les vérifications nécessaires. *"Il y a des artistes, des scénaristes, des conseillers [dont plusieurs étaient membres des Premières Nations] qui ont perdu leur emploi à cause des mensonges de madame Latimer."*

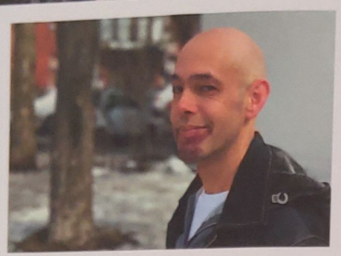
Ulcéré par le laxisme du milieu, mais revolté par l'impunité à laquelle font preuve ces "voyous", le rappeur engagé se demande comment des individus peuvent se faire passer pour un autochtone pendant dix, quinze, vingt ans, sans jamais être démasqués. *"On nous a dérobé nos terres, on a tenté de nous acculturer et de nous éliminer de la surface de cette planète, maintenant voilà qu'on s'attaque à notre identité."*

"Ces gens ne nous respectent pas", se désole pour sa part Adrienne Jérôme, la cheffe du Conseil de la nation anishnabe de Lac-Simon, dans la région de l'Abitibi-Témiscamingue. *"Ils s'enrichissent à nos dépens. Ils prennent la place de personnes à qui ces programmes sont destinés. C'est tellement égoïste."* La cheffe est fatiguée de déchirer sa chemise à chaque controverse. Elle veut plus que des discours. Accompagnée d'autres représentants autochtones, elle vient tout juste de soumettre au gouvernement la mise sur pied d'une législation – ou d'un label – afin de protéger l'identité des Premières Nations contre les usages trompeurs et frauduleux.

Une initiative inédite qui vise les faux autochtones, mais principalement les faux chamans, une autre plaie pour les Premières Nations du Québec. La province ne manque pas de tartuffes en la matière, qui voyagent jusqu'en Europe avec plumes et tambours pour s'y présenter comme guérisseurs "amérindiens". Le problème, c'est que leurs prétendues expertises médicales ne reposent que sur de la "poudre de perlimpinpin". Pas une des onze nations autochtones reconnues officiellement par le Québec n'est épargnée par ces activités. *"Ces charlatans ne connaissent pas la profondeur de nos connaissances ancestrales*, s'emporte la cheffe Jérôme. *Ils font n'importe quoi, s'habillent n'importe comment. Ils pervertissent nos traditions et décrédibilisent nos coutumes et nos cérémonies. Comment voulez-vous qu'on nous prenne au sérieux ? Ils sont pour nous une catastrophe."*

Marcel Grondin est un cas d'espèce. Il utilise le chamanisme comme un business bien rodé. Il cumule à lui tout seul une carrière de chaman de plus de vingt-cinq ans sous le pseudonyme affectueux de "Mushum", qui signifie grand-père en langue innue. Il est néanmoins considéré par les autochtones comme un "vampiriseur" qui n'a jamais vraiment été inquiété par les autorités. En 2019, il avait poussé l'affront jusqu'à venir s'infiltrer, avec un

MILITANTE "L'identité autochtone n'a jamais pu être clairement définie", explique Édith Belanger, membre de la nation malécite.



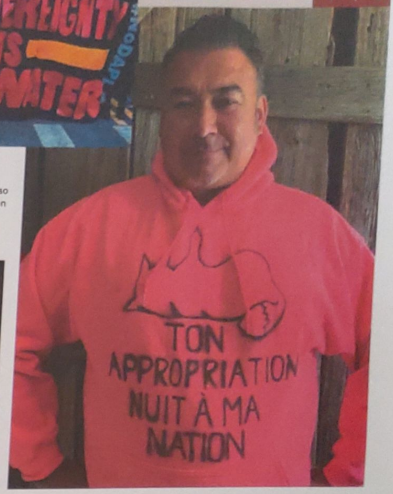
CHERCHEUR Depuis bientôt une dizaine d'années, Éric Pouliot-Thisdale traque ces faux autochtones et analyse les arbres généalogiques.

ESCROC Marcel Grondin a passé 25 ans en laissant croire qu'il était shaman traditionnel.

MANIFESTATION ... aux États-Unis. "La souveraineté indigène protège la terre et l'eau."

LANCEUR D'ALERTE Jacques Watso a pour mission de dénoncer les groupes spoliateurs.

RAP Quentin Condo, alias Q-052, accuse l'industrie culturelle de ne pas faire les vérifications nécessaires pour éviter les spoliations.



de ses complices, à Wendake, une communauté urbaine autochtone proche de la ville de Québec, pour y vendre séances thérapeutiques et remèdes médicinaux bidon, destinés aux touristes européens en manque d'exotisme. Le conseil de bande avait décidé de les expulser *manu militari*. Ancien grand chef de la réserve, Konrad Sioui revient sur cet épisode qui a marqué les esprits. *"Ils ont utilisé l'adresse d'une tierce personne appartenant à la communauté pour pouvoir s'installer chez nous en catimini*, se souvient-il. *Dès qu'on a eu connaissance de leur présence sur notre territoire, on leur a donné quarante-huit heures pour déguerpir de la réserve."*

Sioui appelle lui aussi les autorités à prendre très au sérieux ces Blancs qui se désignent chamans. Ils voyagent à travers le monde pour vendre des services médicaux qui ne guérissent personne, assure-t-il. *"Ils portent atteinte à notre dignité et à nos droits, alors que nous avons, au sein de notre communauté, des personnes qui soignent vraiment les autres, et ce sans rétribution financière. Ce sont des membres de familles authentiques, reconnues et identifiées."*

Les cas récents de supercheries avérées ont fait réagir jusqu'au chef de l'Assemblée des Premières Nations du Québec et du Labrador, Ghislain Picard, qui est en quelque sorte le représentant de toutes les communautés autochtones de la province. Dans une lettre ouverte publiée il y a quelques mois, cet Innu natif de Pessamit, au nord du Québec, écrivait sa colère sur ces pseudo-"guides spirituels", qu'il qualifie de *"hors-la-loi"*. *"S'autoproclamer 'chaman' sans aucune affiliation à ni l'une ni l'autre de nos Premières Nations relève de l'escroquerie, en plus d'être complètement irrespectueux envers celles et ceux qui placent leur confiance en ces individus."*

Reste que si l'usurpation d'identité est officiellement punie par la loi canadienne, sévir contre les faux autochtones demeure difficile, voire impossible, *"parce que l'identité autochtone n'a jamais pu être clairement définie"*, lâche Édith Belanger, chroniqueuse et membre de la nation malécite. Elle raconte que le Canada s'est autrefois octroyé le droit de déterminer qui est autochtone en créant la "Loi sur les Indiens", un document législatif arbitraire de 1876 qui a littéralement retiré aux communautés leurs structures de gouvernance traditionnelles. *"On nous a confisqué notre droit de protéger notre identité*, lance-t-elle. *Avant cette loi, les autochtones avaient leurs propres coutumes concernant l'appartenance au groupe."* Devant ces perceptions identitaires contradictoires qui réveillent chez les premiers peuples de douloureux souvenirs, les institutions du pays évitent aujourd'hui d'ouvrir une boîte de Pandore. Elles préfèrent donc s'en remettre à l'auto-identification, avec la conséquence que n'importe qui peut se dire autochtone. *"Le problème, c'est qu'on ne demande jamais l'avis des Premières Nations. C'est pourtant elles les mieux placées pour confirmer l'identité d'un membre de leur communauté, n'est-ce pas ?"*, regrette Édith Belanger.

© ERIK MCGREGOR/LIGHTROCKET VIA GETTY IMAGES

Ajoutant à la confusion, il y a cette croyance tenace, presque romantique, que tous les Québécois sont le fruit d'un "métissage". Mais ce brassage supposé entre les "coureurs des bois" et les premiers peuples ne serait qu'un mythe, si l'on en croit les travaux du sociologue Darryl Leroux. Le professeur à l'université Saint Mary's, en Nouvelle-Écosse, se penche depuis une vingtaine d'années sur ce phénomène qu'il nomme "autochtonisation". *"Même si c'est presque devenu à la mode de brandir le nom d'un autochtone dans son arbre généalogique, près de 80 % des Québécois de descendance française ont des racines autochtones insignifiantes, qui viennent d'une seule femme née avant 1650."* Les Québécois qui se réclament d'un présumé ancêtre autochtone remontant à l'époque de la colonie française ne font pas d'eux pour autant des métis, mentionne le professeur. Lui-même a trouvé dans son arbre généalogique l'ADN de lointains aïeuls algonquins, mais aussi anglais, français et irlandais. *"Si chaque personne avec cette ascendance-là se disait métisse ou membre des Premières Nations, il faudrait ajouter de 10 à 12 millions de nouveaux autochtones, alors que le pays en compte officiellement 1,6 million, soit 5 % de la population nationale."* Outre les Premières Nations et les Inuits, le sociologue indique que le Canada reconnaît les Métis de l'ouest du Canada comme un peuple autochtone. Ils sont issus de liens familiaux et historiques entre trappeurs français et communautés cries et ojibwées des Prairies. *"Ils ont développé au fil du temps leurs propres traditions, notamment leur propre langue, baptisée le 'michif'. Ils rejettent avec fermeté l'idée que leur identité puisse être fondée seulement sur un lien génétique ou sur un imaginaire du sang"*, soutient Leroux.

© JIMAEL HOUDEBINE/JACQUES WATSO/DR/JOSIAS BÉNIÉ

Ce qui n'empêche pas le Québec de connaître, ces dernières années, une explosion du nombre de personnes s'identifiant comme métis. Il s'agit en grande majorité de ruraux qui ont dans leur mire les territoires de chasse et de pêche des autochtones. *"Ces gens, qui se comptent par milliers, forment des groupes et tentent d'obtenir une reconnaissance officielle devant les cours de justice pour profiter du territoire, mais aussi d'avantages fiscaux. Pour y parvenir, ils n'hésitent pas à pratiquer du révisionnisme historique en affirmant, sans preuve, être les descendants de mariages entre premiers peuples et Blancs européens"*, explique le sociologue.

Leurs revendications affaiblissent les luttes des Premières Nations, notamment ce qui a trait aux revendications territoriales, déplore de son côté Jacques Watso, du Conseil de la nation abénakis d'Odanak, au centre du Québec, près de Trois-Rivières. L'homme est un lanceur d'alerte qui s'est donné pour mission de dénoncer les groupes métis qui pullulent, selon lui, un peu partout. *"S'ils réclament exactement les mêmes droits que les Premières Nations, ce n'est pas pour des raisons culturelles ou héréditaires, mais pour des raisons financières et rien d'autre. Ils ne partagent pas notre histoire, ni nos traumas, ni nos combats."*

Jusqu'ici, aucune de ces organisations n'est parvenue à se faire reconnaître comme métisse. Mais prenant acte des échecs successifs devant les tribunaux, ces groupes tentent de gonfler leurs effectifs en acceptant de plus en plus de membres. *"Ils s'approprient des noms autochtones, s'inventent des filiations, émettent à qui veut bien payer de fausses cartes d'identité autochtones, tout un système mafieux bien rodé pour voler nos droits, nos terres et nos ressources. N'importe quel autre fraudeur serait puni pour moins que ça, mais comme ce sont des Blancs, ils font ce qu'ils veulent"*, fulmine Jacques Watso.

ON TROUVE 11 NATIONS AUTOCHTONES RECONNUES: Algonquins, Mohawks, Abénaquis, Attikameks, Cris, Hurons-Wendats, Malécites, Micmacs, Naskapis, Innus et Inuits.

LE GOUVERNEMENT FÉDÉRAL EXIGE d'avoir un ancêtre qui a appartenu à l'une de ces nations à moins de trois générations pour être reconnu.

LES MÉTIS AU QUÉBEC, eux, n'appartiennent à aucune des nations reconnues.

SELON LE RECENSEMENT DE 2016, 587 000 individus s'identifient comme métis au Canada. Soit + 334 % en 25 ans.

SI LA TENDANCE SE MAINTIENT, d'ici quinze ans, les métis seront plus nombreux que les Premières Nations.

Faux autochtones, faux chamans, pseudo-organisations métisses, les Premières Nations du Québec sont envahies de toutes parts. Et les politiques ne se bousculent pas au portillon pour trouver des solutions. La préservation de l'identité des premiers peuples n'est pas la priorité des gouvernements provincial et fédéral, qui se partagent pourtant la juridiction. Les autochtones se disent à présent dépassées par le phénomène. Mais c'est surtout le désespoir qui prédomine, le sentiment d'un profond abandon. *"C'est un autre génocide, on nous laisse mourir dans l'indifférence"*, se désole le rappeur micmac Quentin Condo. Dans l'ombre, le généalogiste Éric Pouliot-Thisdale continue de fouiller patiemment dans le passé du pays jusqu'au jour, espère-t-il, où les élus prendront enfin au sérieux les cas d'usurpation mis en lumière. *"Il faut une pierre à la fois pour construire une maison"*, dit-il avec sagesse.

BRUNO DUMONT

"LE CINÉMA TRANSFIGURE TOUT"

Le Nord, la vérité et la fiction, le rire et les larmes, l'humain et l'inhumain, (la) France, Christophe : conversation avec Bruno Dumont, l'un des réalisateurs les plus surprenants du territoire hexagonal.

PAR SOPHIE ROSEMONT

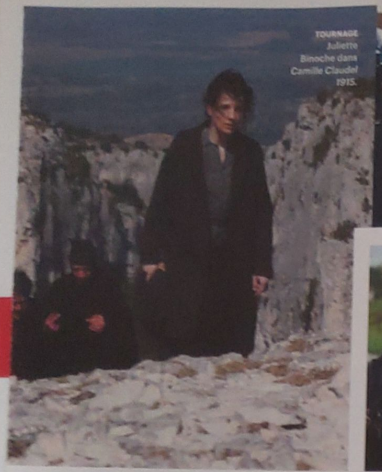
PHOTO DE JEFF VESPA

"*Rien n'est aussi sérieux que le comique*, écrivait Charles Péguy. *Rien n'est aussi profondément apparenté au tragique que le comique. On pourrait presque dire que l'un est une autre face de l'autre.*" Ne serait-ce pas par là qu'il faudrait aborder le corpus de Bruno Dumont ? Lequel est féru de l'écrivain, qu'il avait déjà adapté *via* ses deux films sur Jeanne d'Arc, et qui était également officier de réserve. Mort pour la France en 1914. Le titre de travail de *France*, le nouveau film de Dumont, était d'ailleurs *Par un demi-clair matin*, autre référence à Péguy. Lequel soulève encore bien des débats : moraliste ? anticonventionnaliste ? anarchiste ? patriote ? polémiste ? philosophe ? mélancolique ? gai, comme il l'affirmait, non sans humour ? Dumont pourrait susciter les mêmes interrogations, et c'est ce en quoi son cinéma, depuis son premier long-métrage, *La vie de Jésus* (1997), divise et fascine autant. Oui, le drame tient une grande part dans ses films, balayée, ici et là, d'éclats de lumière. Il nous le confirme (à sa manière) : "*Le tragique est dans le sang des choses où toujours le néant rôde : mais le tragique est ligaturé au grotesque, à l'autre bout de sa gamme, et qui pend. Et réciproquement. Sinon, on est dans l'abstraction, à les séparer. La tragicomédie fait le tour complet de la question ! Ici une comédie roule dans une tragédie !*" Après avoir visionné *France*, chemin de croix d'une star de la télé incarnée par Léa Seydoux, les critiques cannois parlent de farce, de rage, d'humour, de désir d'aller vers le populaire (ah bon ?), du manque de rythme (il faudrait savoir !). Nous, on a beaucoup pensé à *La Société du spectacle* de Guy Debord, décryptage lapidaire des médias qui, étonnamment, reste d'actualité en 2021. Lorsqu'on en parle à Dumont, sa réponse fuse : "*Jamais trop compris Debord, sinon le titre.* La Société du spectacle, *alors oui. La fiction est partout, mécaniquement, parce que les écrans (du spectacle) petits et grands sont partout.*"

> **"Jamais trop compris Debord, sinon le titre. *La Société du spectacle*, alors oui. La fiction est partout, mécaniquement, parce que les écrans (du spectacle) petits et grands sont partout."**

Ça n'a pas toujours été le cas. Né en 1958 à Bailleul, dans le Nord, Bruno Dumont a raté le concours de l'Idhec, a suivi un cursus philosophique à l'université, l'a enseignée, avant de se consacrer, la trentaine approchant, au cinéma. D'abord en explorant le format court. Puis son premier long, tourné dans sa ville natale, *La Vie de Jésus*, reçoit la Caméra d'or au Festival de Cannes, en 1997. Deux ans plus tard, c'est le sacre de *L'Humanité*. Double prix d'interprétation pour ses acteurs non professionnels, ce qui fait couler beaucoup d'encre… et de larmes au cours Florent. Et Grand Prix du jury, qui lui sera plus tard discerné pour *Flandres* (2006). S'ensuivent *Twentynine Palms* (filmé en Californie, antithèse du Nord), les mystiques *Hadewijch* et *Hors Satan*, qui se méfient néanmoins des excès de la religion comme de la peste. *Camille Claudel 1915* et *Ma Loute* bénéficient du jeu de Juliette Binoche. En 2017 et 2019, paraissent deux ambitieux volets sur Jeanne d'Arc : la comédie musicale *Jeannette, l'enfance de Jeanne d'Arc* et *Jeanne*, porté par une formidable Lise Leplat Prudhomme et récompensé d'une Mention spé-

DU GRAND ÉCRAN AU PETIT
France, actuellement sur les écrans, est le onzième long-métrage de Bruno Dumont, qui a également réalisé deux séries pour Arte.



TOURNAGE
Juliette Binoche dans Camille Claudel 1915.

NORD
Léa Seydoux en star de la télé, dans une séquence de *France* tournée dans le Pas-de-Calais.

"LA VIE DE JÉSUS"
Pour son premier film, Bruno Dumont impose d'emblée les fondamentaux qui peupleront son cinéma.

SÉQUENCE
Pour le réalisateur, France *"n'est même plus une journaliste mais la modernité humaine, celle du temps présent, incarnée"*.

SUCCÈS
Bruno Dumont sur le tournage de *Ma loute*, qui sera diffusé sur Arte.

HISTOIRE
L'audacieux *Jeannette* est une comédie musicale sur les premières années de Jeanne d'Arc.

ciale à Cannes. Bref, Dumont réalise comme il respire. Mais qu'on ne l'imagine pas cinéphile depuis sa plus tendre enfance, il nous détrompe vite, non sans malice : *"Petit, je voyais des navets. Puis, des nanars français et étrangers tout le long de mon adolescence. Étudiant, pareil. Vu tellement de mauvais films dans ma vie, que les bons m'ont sauté aux yeux : par défaut... Des films qui, au sortir, me plongeaient toujours dans une immense circonspection et dont seul le souvenir ressassé les transportait mystérieusement aux nues."*

On l'a compris, Dumont n'est pas homme à citer ses influences. Sauf lorsqu'il s'agit du Nord. Terre propice à une beauté souvent ignorée, nourrie de fractures et de mixtures sociales, viscéralement engagée. Elle tient un rôle aussi fugace que salvateur dans *France*, film pourtant parisien par excellence. Peut-on la considérer comme un personnage à part entière de la mythologie de Dumont ? *"C'est un réel primitif et pur*, répond Dumont. *Parce que préservé dans sa race. Le cinéma y plonge et se repaît des vérités premières et humaines. Mystérieusement. Le vrai demeure ainsi sous le pur aspect du Nord. L'artifice des médias y périt. Le cinéma est dans son domaine et nous aboutit... Né dans le Nord, vous savez bien"*, ajoute-t-il. En effet. Domino, Marie, Barbe, Aude, Céline, Camille... Dans les films de Dumont, la femme a son importance. Elle n'obéit pas aux a priori ou aux attentes, son sexe n'a rien à faire avec sa mise en valeur, sa mise en abyme, ses qualités et ses failles. Dans *France*, l'héroïne rompt avec cette profonde humanité allergique aux genres. *"Foin ici des femmes et des hommes, et tout le tintouin des catégories*, réagit Dumont. *Encore une fois, je transfigure. France n'est même pas tout à fait une femme, c'est un ectoplasme cinématographique. Un ectoplasme cinématographique de la nature humaine balancée entre les possibilités de sa turpitude et de sa grâce."* S'impose ici la puissance du duo formé par France-Léa, journaliste télé, coiffée à quatre épingles, la bouche rouge, les stilettos et les robes de créateurs, et son agent Lou, désopilante, vulgaire et cruelle Blanche Gardin. Chacune des actrices prend un malin plaisir à explorer ce qu'elle est, ou ce qu'elle représente, hors champ. Seydoux est une star qu'on a violemment critiquée par ses origines bourgeoises et sa maladroite sortie sur *"l'école de la vie"*. Quant à Gardin, ses contradictions d'humoriste ne l'épargnent guère, et c'est volontaire. Toutes deux ont bouleversé Dumont : *"Le jeu de Léa et le jeu de Blanche sont à l'ouvrage de France et de Lou dont elles ne sont pas absentes. Simplifiées dans le théâtre numérique, elles préservent toujours la complexité de leurs personnages sans jamais les moraliser ou les intellectualiser d'une manière ou d'une autre, et les aplatir dans le prêchi-prêcha contemporain."* Quitte à risquer de paraître obsessionnelle avec *La Société du spectacle*, on cite à nouveau Debord : *"Dans le monde réellement renversé, le vrai est un moment du faux."* Et en effet, dans le film, Charles, joué par Emanuele Arioli, dit à France qu'il est professeur de latin avant qu'elle ne découvre qu'il est... (spoiler). Or, dans la "vraie vie", Arioli enseigne brillamment les littératures médiévales. La frontière entre faux et vérité est très poreuse, sans même qu'on la cerne franchement. De quoi se demander si, tout au fond du cirque médiatique que dénonce ostentatoirement Dumont, il n'y a pas, néanmoins, la vérité ? *"Oui*, convient-il. *Il n'est question que de la vérité dans les médias, sauf qu'elle est faussée par sa narration cinématographique qui en fait une fiction au service du rendement industriel et de sombres idéologies. Ce faux y est paradoxalement vrai, par la fiction qui, par sa représentation, est douée pour révéler la vérité. Il y a à boire et à manger dans tous les écrans."*

"Petit, je voyais des navets. Étudiant, pareil. Vu tellement de mauvais films dans ma vie, que les bons m'ont sauté aux yeux : par défaut..."

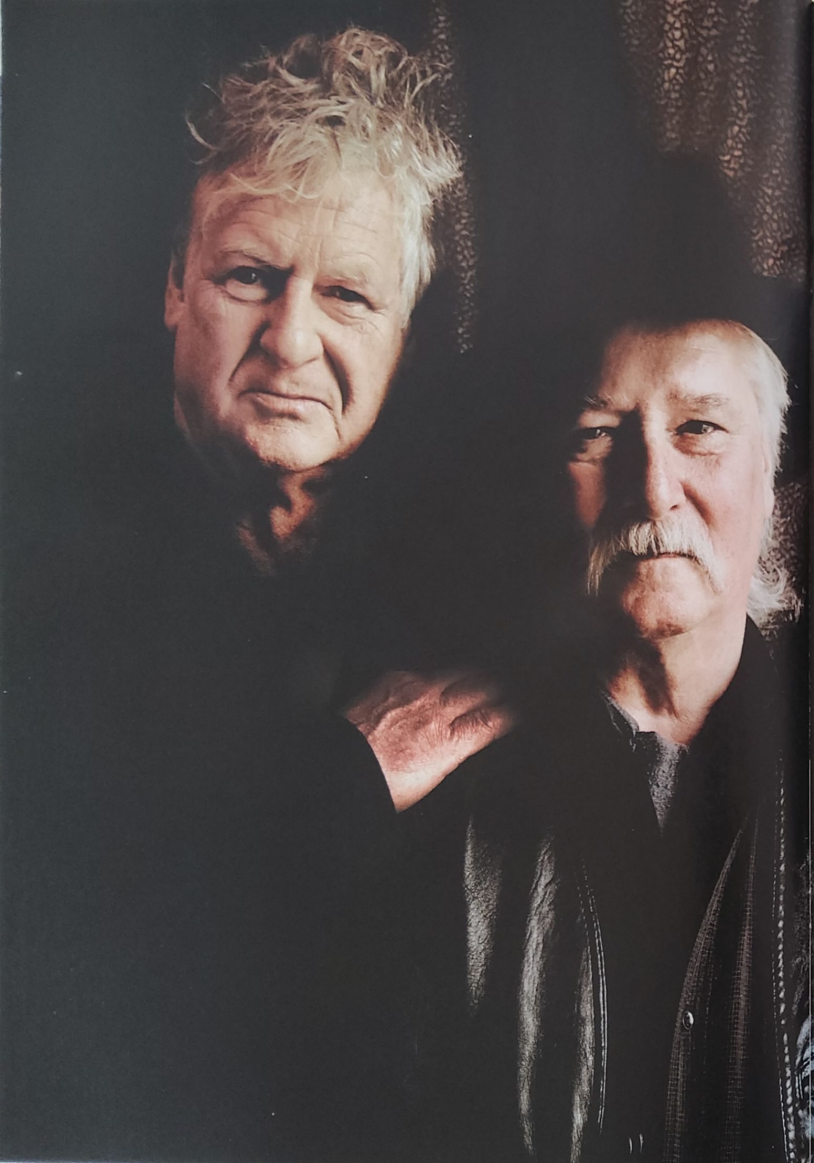
© DR/ARTE

Du contraste, encore, de l'ambivalence même. Du rire aux larmes. L'humour et le burlesque sont très présents dans les séries réalisées par Dumont pour Arte, *P'tit Quinquin* et *Coincoin et les Z'inhumains*. De manière grinçante, voire cynique, notamment grâce au personnage de Lou, interprété par Blanche Gardin, ils le sont aussi dans *France*. Parce que l'humour rend la vie plus supportable parfois. Donc le cinéma ? *"Le cynisme est ici médiatique, à concilier l'inconciliable : la noble quête de vérité journalistique et l'audience ou le pâle rendement industriel. Lou a simplement pris, à l'usage, la forme de sa fonction. La misère y devient alors esthétique, le pire c'est le mieux... Ici, le cinéma transfigure tout. Le comique est une forme d'espérance et de salut par la clairvoyance de son ironie. Le comique y est une intelligence, comme le melo et l'eau de rose qui arrosent le théâtre du récit."* Peut-on encore trouver le bonheur ? En est-on seulement capable ? C'est ce qu'on se demande en observant les cheminements de l'ultrasensible Pharaon de Winter (*L'Humanité*), du belliqueux Demester (*Flandres*) ou du "gars" vagabond et christique (*Hors Satan*).

"La musique de Christophe est le cœur de *France* tout au long du film. Elle explique et illumine artistiquement toute la complexité humaine."

La force narrative de Dumont est de parler de nous à travers ses personnages hauts en couleur, aussi différents et monstrueux semblent-ils être. Si l'on peut voir dans la décoration de l'appartement de France, qui évoquerait une chic mais sinistre galerie d'art, et dans le visage de Seydoux elle-même une référence à la peinture flamande dont Dumont est amateur, ce dernier nous rappelle comment nous nous valons tous, en dépit de nos croyances et classes sociales respectives. *"L'extravagance de l'appartement est à l'image de ses habitants. Leur démesure et leur vanité. C'est surtout la nôtre, pas la sienne. France est naturellement une image complexe de nous-mêmes. C'est une héroïne terriblement humaine et pas une vue de l'esprit. Elle est peinte au sens où elle est une représentation artistique, une transfiguration, et non une reproduction mécanique de la réalité. France n'est même plus une journaliste mais la modernité humaine, celle du temps présent, incarnée."*

Cette modernité incarnée dont parle Dumont était celle qui nourrissait les compositions de Christophe, avec lequel il a collaboré sur *Jeanne et France* - parfaitement féminins pour le regretté chanteur français. *"Sa musique est le cœur battant de* France *tout au long du film*, commente le réalisateur. *L'eau de rose qui coule dans ses veines. Elle explique et illumine artistiquement toute la complexité humaine du personnage, que nous sommes. Notre romance."* Travaillant directement sur le montage du film, qu'il a pu voir quelques semaines avant son décès, en mars 2020, Christophe offre son lyrisme inné. On entend là l'une de ses plus belles œuvres, sublimant sans paroles des "Mots bleus" et une "Dolce Vita" disparue. Finalement, en leur injectant sans cesse de l'acide, Bruno Dumont ne tente-t-il pas de rendre l'existence plus douce ?



RODOLPHE BURGER & ERIK MARCHAND

À LA CROISÉE DES MONDES

En sommeil depuis 2004, l'Alsacien et le Breton reprennent le fil de leur voyage musical entre celtique et est-européen, voire asiatique et oriental. Un mélange original rehaussé par les accents de l'oud électrique de Mehdi Haddab.

PAR **BELKACEM BAHLOULI**
PHOTO DE **RICHARD DUMAS**

DÉPAYSEMENT, C'EST LE MOT-CLÉ DE CE NOUVEL ALBUM. Rodolphe Burger, toujours à la recherche de nouvelles musiques, s'est donc à nouveau associé à Erik Marchand, chanteur traditionnel breton et passionné de sons et de rythmes venus d'ailleurs. "*On s'est rencontrés au début des années 2000*, se souvient l'ex-leader de Kat Onoma. *Et en 2004, on a sorti* Before Bach, *notre premier album ensemble, avec déjà Mehdi et son oud électrique.*" Erik Marchand, apporte de son côté ses très grandes connaissances des sonorités traditionnelles et, bien sûr, sa voix unique. Son credo? les musiques modales, dont il créera l'académie. "*Modales? Une façon de composer des mélodies hors des schémas habituels de tonalités pratiqués en Occident*, explique le Breton. *Cela permet, en particulier sur les musiques orientale et asiatique ou d'Europe de l'Est, de jouer sur les quarts et huitièmes de ton. Avant Bach, on était dans le modal, puis on a avancé sur la gamme tempérée en perdant cette richesse des intervalles.*"

Tonal contre modal? Pas du tout, et même au contraire, et mieux, c'est une rencontre entre des mondes. Un partage, et donc un deuxième album, *Glück auf*, "bonne chance" en allemand - en référence à une devise d'entraide prononcée par les mineurs - dix-sept ans après leur premier effort en commun. "*Sans oublier Mehdi Haddab, qui avait déjà participé à* Before Bach, explique Marchand. *Il fait le liant, avec virtuosité, car en plus, de par ses connaissances musicales, il est vraiment à la croisée du modal et du tonal*". Alors oui, on retrouve de tout dans ce second volet : "*On part évidemment de la musique bretonne et du rock, et on y ajoute des touches venues d'ailleurs*, reprend Mehdi, qui entre deux projets, notamment avec son groupe Speed Caravan, aime apporter l'originalité de son instrument customisé "médiéval punk". "*L'oud permet tout cela comme le gadoulka, le violon bulgare, de Pauline Willerval*", complète le luthiste. "*Elle est venue nous prêter main-forte sur l'album*, précise Rodolphe. *Mais on joue aussi sur les racines du blues, qui sont également à la croisée de tout cela, car cette musique est à la fois harmonique et modale, et cela nous a ouvert un répertoire extrêmement original.*"

Évidemment, les inconditionnels de l'Alsacien et du Breton reconnaîtront certains titres déjà joués de multiples façons, car c'est l'une des antiennes de Rodolphe Burger : revoir sans cesse ses propres titres, les reconcevoir, les rhabiller autrement et observer leur évolution à travers les années, voire décennies. Des sonorités électro-rock ou assimilées, on arrive à des sons acoustiques surprenants, toujours soulignés par la rudesse des guitares électriques du stakhanoviste du rock, qui à la manière d'un savant fou dans son laboratoire, continue de creuser plus profond le sillon de sa passion pour toutes les musiques, où il mêle âpreté, rudesse, mais aussi souplesse, air et volume. D'où cette seconde rencontre totalement réussie avec Marchand et Haddab : "*On peut parler de tressage même, tant on a réussi à imbriquer nos différentes approches de la musique. On ne s'est pas contentés de mélanger le tout, mais de procéder par petites touches, de chercher les rythmiques sur lesquelles Julien Perraudeau (basse) et d'Arnaud Dieterlen (batterie), peuvent réussir à articuler une sorte de groove, même si sur certains titres, on avait un peu de mal à compter les temps*", s'amuse Erik marchand. "*Tant et si bien que, finalement, on a arrêté de les compter et de jouer, et c'est sorti tout naturellement... Enfin presque!*" complète Rodolphe.

Pour enregistrer ce deuxième volet, les trois musiciens se sont donc rendus dans le studio de l'Alsacien, Klein Leberau, situé à Sainte-Marie-aux-Mines, dans le Haut-Rhin : "*Cela nous a permis de reprendre nos marques et de travailler un peu le spectacle que nous allons offrir cet automne*, complète Erik Marchand. *Nous avons eu la chance de le roder un peu, pas plus tard qu'hier* [nous sommes fin juin, et le trio revient de Verdun où il a donné le premier concert de cette nouvelle tournée, ndlr], *et on peut dire que le public a plutôt bien répondu.*"

The Stranglers

COUPS DE SEMONCE

Un nouvel album des Stranglers mettant fin à neuf ans de silence discographique? L'occasion était trop belle pour ne pas replonger, avec Jean-Jacques Burnel, dans plus de quarante ans d'un parcours tout sauf linéaire.

Par Xavier Bonnet

AU MOMENT DE CETTE RENCONTRE, en octobre 2019, au cours de laquelle Jean-Jacques Burnel avait accepté avec bienveillance et presque gourmandise un furtif périple dans la machine à remonter le temps, l'idée d'un nouvel album avait déjà fait son chemin. La moitié du chemin. L'enthousiasme, lui, était total. Dans son esprit, aucun doute : The Stranglers avaient retrouvé l'envie d'avancer, de défricher à nouveau après des années sur les routes à privilégier la… préservation d'un patrimoine, pour la plus grande joie de ceux qui avaient, eux, retrouvé le chemin des concerts du groupe.

Presque deux ans plus tard, l'album voit le jour. Si l'enthousiasme et l'appétit sont bel et bien au rendez-vous, transpirant à travers la sécheresse d'un riff ou la verdeur d'un commentaire environnemental ("Water"), pour ne s'en tenir qu'à ces seuls exemples, son élan – un premier élan tout au moins – est venu se briser avec la disparition de Dave Greenfield, claviériste historique des Stranglers puisque fidèle au poste depuis 1975, victime des suites de la Covid en mai 2020. Tout sauf un hasard si ce nouvel album est baptisé *Dark Matters*.

Si le coup fut rude pour Burnel – et le reste du groupe –, on peut compter sur le taulier pour que The Stranglers ajoutent encore quelques chapitres à une histoire qui n'aura de toute façon jamais été un long fleuve tranquille, ainsi qu'en atteste ce… rembobinage, via les coulisses d'une quinzaine des chansons du groupe, toutes époques confondues.

SOMETIMES
RATTUS NORVEGICUS, 1977

La première chanson du premier album. Tout groupe qui débute a tendance à montrer ses influences, et il est clair, là, que les Doors avaient compté pour nous. À la base, c'est juste l'histoire d'un gars énervé contre sa petite amie, mais que la presse s'est empressée, à l'époque, de comprendre de travers, et d'y voir une apologie de la violence faite aux femmes. Le début d'une longue incompréhension sur la véritable signification de nos paroles qui, il est vrai, pouvaient aussi souvent être à double sens. Dès nos débuts, la presse anglaise nous a mis à l'écart. Il y avait les Pistols, Clash, Damned d'un côté, nous tous seuls de l'autre. Pourquoi? Sûrement parce que nous étions plus vieux, ce qui est faux puisque Joe Strummer avait mon âge *[à six mois près, ndlr]*…

PEACHES
RATTUS NORVEGICUS, 1977

On avait une sono de 500 watts et on était signés sur un label de reggae, Saphire Records, qui n'a jamais rien fait pour nous à l'époque, en 1976. Sauf un jour où son boss nous demande de venir renforcer de notre sono celle d'une soirée à l'ouest de Londres en échange de 50 livres, ce qui était beaucoup à l'époque. Et là, avec Hugh *[Cornwell]*, on se rend compte que nous sommes les seuls Blancs. Les gars vont nous ignorer toute la soirée, laissant passer leurs spliffs sous notre nez, mais en nous évitant soigneusement. Mais c'est

ce soir-là que j'ai découvert le son de basse si particulier du reggae-dub et des sound systems, en même temps que l'écho sur la caisse claire et les guitares. Une révélation ! Le lendemain, dans notre squat, je trouvais les trois notes du motif de "Peaches"...

BRING ON THE NUBILES
NO MORE HEROES, 1977

Encore une chanson qui a fait grincer des dents mais qui, pour le coup, a été parfaitement bien interprétée puisque ça parlait en effet de la glorification de la pédophilie... Je n'ai pas écrit les paroles *[rires]* ! En revanche, j'avais complètement pompé la ligne de basse sur Miles Davis et *Bitches Brew* ! La provocation était devenue notre devise, notre "motto", et on a volontairement entretenu l'inimitié que pouvait nous montrer la presse anglaise. La vérité à travers la provocation, c'était devenu notre créneau et ça nous arrangeait bien : Hugh avait une langue de vipère et moi je n'aimais rien tant que les gens aient un mouvement de recul ou de répulsion en tombant sur ce que nous faisions. Constater jusqu'où les gens pouvaient prendre les choses était devenu de l'entertainment pour nous...

NICE 'N' SLEAZY
BLACK AND WHITE, 1978

Un jeu de mots par rapport à un morceau de Frank Sinatra, "Nice 'n' Easy" ! Encore une provocation ! Nos deux précédents albums nous avaient valu une réputation de sexistes parce qu'on parlait de clitoris et de femmes battues. Même Rough Trade nous avait bannis ! Du coup, on en rajoutait une couche, jusqu'à la strip-teaseuse que nous avions fait venir la première fois où nous avions joué ce morceau à Brighton et qui était la colocataire de ma copine de l'époque. Je me souviens encore de ces tarifs : 9 £ pour le haut seulement, 15 £ pour l'intégral *[rires]* !

SHAH SHAH A GOGO
THE RAVEN, 1979

Disco pour les Iraniens, pour la révolution iranienne ! Le shah est détrôné, l'ayatollah Khomeini quitte la France pour prendre sa place. Presque une chanson sur un fait divers, un fait d'actualité... Grâce au troisième album, on a commencé à voyager à l'étranger, ce qui nous enchantait. Notre vision du monde s'est élargie d'un seul coup. D'ailleurs, le "Raven" qui donne son nom à l'album est un symbole du voyage en reportage. Dans la mythologie viking, les deux grands corbeaux sur les épaules de Rodin lui rapportaient tout ce qu'ils avaient vu de leurs voyages dans le monde. Tout l'album traduit en fait notre exposition à de nouvelles expériences...

PROVOC
Dave Greenfield et J.J. Burnel déguisés en femmes, en 1983.

WALTZINBLACK
THE GOSPEL ACCORDING TO THE MENINBLACK, 1981

J'ai une facilité naturelle avec les valses. J'adore en jouer sur une guitare classique. Hugh était en prison, pendant trois mois, après s'être fait prendre avec toute une pharmacie : héro, coke, acides, marijuana, la totale... J'avais donc cette valse, j'en ai montré les bases à Dave et tout s'est fait très vite. On commençait à beaucoup jouer avec des synthés car les potentiels de sonorités nous semblaient infinis, et ça coïncidait à une période très noire pour les Stranglers.

GOLDEN BROWN
LA FOLIE, 1981

Un jour, avec Hugh, on a dit à Jet *[Black, le batteur historique du groupe]* et Dave : *"Il y en a marre de devoir tout écrire à nous deux, on va au pub. On revient dans deux heures et vous trouvez quelque chose sur lequel on peut travailler..."* Quand on est revenu, l'esprit un peu embrumé, il y avait du prog-rock dans la pièce, avec quelque chose comme dix partitions différentes et deux ou trois trucs à extraire qui allaient devenir "Golden Brown". Pas besoin de revenir sur la signification de ce "golden brown". Tout le monde sait que c'était notre carburant à l'époque. Je suis juste heureux de pouvoir dire que ça n'aura été que temporaire.

EVERYBODY LOVES YOU WHEN YOU'RE DEAD
LA FOLIE, 1981

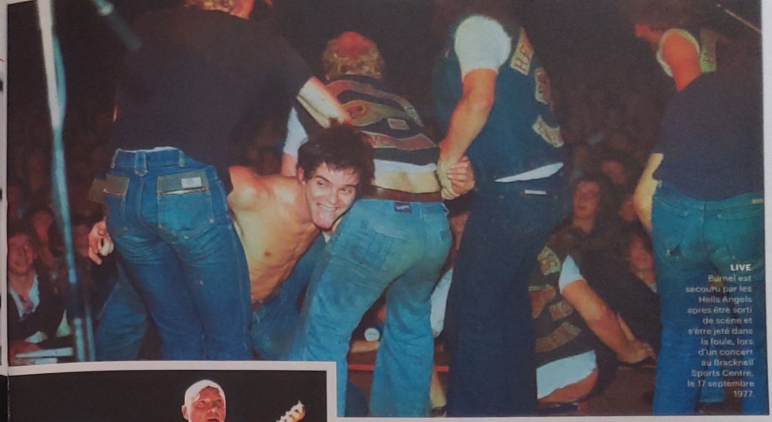
C'est un peu l'expression de notre paranoïa et ça renvoie à ce sentiment que nous étions les ennemis de tout le monde, en Angleterre, même si on remplissait les salles et que les albums se vendaient très bien. Mais ça va plus loin que ça... John Lennon venait de mourir et l'émission à laquelle je devais participer sur RMC est annulée à cause de sa disparition. J'avais connu une expérience similaire trois ans plus tôt. J'étais invité au Japon, la chaîne NHK voulait consacrer une émission de 45 minutes au groupe. Une véritable aubaine ! Le jour de mon arrivée, Elvis Presley meurt, annulation de tout le projet. Bref, la chanson tourne autour de ça : comment rien n'existe d'un seul coup quand quelqu'un meurt, que tout le monde saute là-dessus comme des vautours, etc.

MIDNIGHT SUMMER DREAM
FELINE, 1982

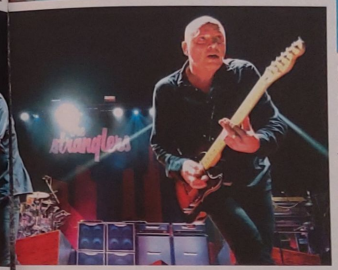
Là, on peut parler d'expérience psychédélique que Hugh et moi avons connue. J'ai composé toute la musique du morceau. On était soit chez lui soit chez moi à l'époque, car on avait finalement réussi à acheter des maisons avec l'argent qu'on avait gagné et on passait souvent des semaines ensemble à échanger des idées, à discuter du monde, de nos envies et ambitions avec le groupe, etc. Un soir, après avoir pris du LSD, on a vu un type débarquer dans le jardin, sous la pluie, qui est venu nous parler de toutes sortes de choses avant de disparaître. Le lendemain, on ne savait pas si ça avait été réel ou juste le fruit de notre imagination, mais une nouvelle chanson était née...

LET ME DOWN EASY
AURAL SCULPTURE, 1984

© CENTRAL PRESS/GETTY IMAGES.



LIVE
Barnet est secouru par les Hells Angels après être sorti de scène et s'être jeté dans la foule, lors d'un concert au Brackrell Sports Centre, le 17 septembre 1977.



© GETTY IMAGES/CHRIS MORPHET/REDFERNS

J'avais composé toute la musique chez moi, et ça correspond au moment où mon père est décédé. Hugh a écrit les paroles pour lui...

ALWAYS THE SUN
DREAMTIME, 1986

On est allés en Australie. C'était la deuxième ou troisième fois, je ne sais plus. Déjà, à l'époque, les Australiens étaient davantage concernés par l'écologie et commençaient à puiser dans la culture aborigène. Le "dreamtime" correspond d'ailleurs, chez les Aborigènes, à une période très ancienne où les rochers comme Ayers Rock étaient des animaux. Bref, on commençait nous aussi à s'imprégner de tout ça, à nous intéresser aussi à l'énergie solaire. "Always the Sun" en est la conséquence directe.

NICE IN NICE
DREAMTIME, 1986

C'est à propos de ma future ex-femme de l'époque et la chanson n'avait rien à voir avec le fait que nous avions été arrêtés à Nice par le... régime Médecin *(Jacques Médecin, l'ancien maire de la ville - trois membres du groupe avaient été placés en garde à vue et inculpés en juin 1980 après un concert à la faculté de lettres qui avait tourné à l'émeute)*.

96 TEARS
10, 1990

Une reprise *(de Question Mark & the Mysterians)* qui aurait été encore mieux si on l'avait mixée différemment... On avait cumulé quelque chose comme 50 couches de guitares dessus et je trouvais ça incroyable ! Super-puissant. Mais elle a été un peu "assagie" par la suite. Souvent, les choses que tu as entendues quand tu étais gosse sont celles qui restent le plus durablement. C'est l'époque où on commençait à ne plus écrire de très bons singles, on devenait peut-être trop compliqués musicalement. On a donc puisé dans nos souvenirs de fans et "96 Tears" était de ceux-là, qui nous parlaient à chacun. Je pense que tous les musiciens aiment faire ça de temps en temps.

NORFOLK COAST
NORFOLK COAST, 2004

C'est la renaissance des Stranglers ! J'avais perdu tout intérêt du groupe pendant deux ou trois ans. Ça coïncidait avec mon mariage et ma vie personnelle qui avaient viré au cauchemar, personne ne semblait vouloir booker des concerts des Stranglers, et j'avais été profondément blessé par une chronique d'un précédent album. Du *NME*, je crois : *"The Stranglers,* Written in Red. *Pourquoi ?"* Ça m'avait vraiment coupé les jambes. C'était d'une violence ! D'autant que je savais qu'ils avaient raison... Bref, tout allait de travers. J'étais à court d'argent au point de devoir vendre une moto de collection, une Triumph Hurricane X-75 à moteur BSA Rocket 3, dont la fabrication s'était limitée à seulement 1 000 exemplaires. Un jour, mon éditeur me dit : *"Jean-Jacques, combien d'argent veux-tu pour t'isoler complètement et te remettre à bosser ?"* Je lui ai répondu : *"15 000 £ ?"*, ce à quoi il m'a rétorqué : *"Je suis prêt à t'en filer 25 000 si tu fous le camp pour écrire !"* ? Bref, j'ai disparu sur la côte anglaise, du côté de North Norfolk, pendant trois mois, et j'ai écrit deux albums en une semaine, dont la base de *Norfolk Coast*...

TIME WAS ONCE ON MY SIDE
GIANTS, 2012

Une chanson sur le vieillissement. Les gens sont parfois cruels avec moi en me montrant des photos de moi quand j'avais 20 ans *[rires]*. Tu retrouves une copine que tu n'as pas vue depuis trente ans, tu passes en revue toute une foule de souvenirs, et ça évolue immanquablement sur des réflexions à propos de la mortalité. Curieusement, là où je peux passer parfois deux ans sur une chanson, celle-ci fut plutôt facile à écrire. Il y a une autre chanson sur le même thème sur l'album précédent, *Suite XVI* : "Relentless", qui s'est fait une belle place dans nos setlists de concerts ces dernières années. ●

Lana Del Rey, Taylor Swift, Lorde... Il est partout ! Même Bruce Springsteen a récemment succombé. Mais qui est donc celui qui les attire tous, que ce soit en tant que producteur ou que songwriter ?

Par Brian Hiatt

PHOTOS D'ERIK TANNER

L'incontournable Jack Antonoff

Rolling Stone Interview

JACK ANTONOFF ÉVITE les poignées de main et nettoie son siège à peine entré dans un avion : la phobie des germes n'a jamais été une mince affaire chez lui. Pourtant, l'année qui s'est écoulée ne l'a pas beaucoup ébranlé. *"Ça s'est bien passé parce que je m'y étais préparé"*, explique-t-il. Plutôt que de paniquer, celui qui cumule les étiquettes de songwriter, producteur et leader de groupe avec Bleachers a passé cette période auprès de ses parents, dans le New Jersey, et à faire de la musique avec son cortège habituel de femmes, dont la notoriété n'a d'égale que le talent, en même temps qu'il mettait la touche finale à *Take the Sadness Out of Saturday Night*, le troisième album de Bleachers.

"Si vous observez le travail que je fais, poursuit-il, *il n'y en a pas autant que ce que l'on pense. Je suis juste du genre à mettre les bouchées doubles sur quelques trucs."* Un travail qui n'en est pas moins omniprésent, et ce de manière incontestable. L'émergence récente d'une Olivia Rodrigo a même montré qu'une artiste pouvait sonner comme si elle avait travaillé avec lui sans que ce soit le cas, exception faite de cette partie de piano sur "New Year's Day", une composition signée Swift-Antonoff. Sa patte sur une production est plus difficile à cerner qu'il n'y paraît. S'il est connu pour des synthés très marqués *eighties*, auxquels il a toujours bien du mal à résister, on sent chez lui, comme chez ses collaboratrices attitrées, un recentrage vers des instruments plus organiques et joués live.

Oscillant entre la pop acoustique façon Shins d'un "45" et l'emphase bouillonnante à la E Street Band d'un "How Dare You Want More", *Take the Sadness...* est le meilleur album de Bleachers, avec des chansons suffisamment solides pour qu'un héros devenu pote en la personne de Bruce Springsteen décide de poser sa voix sur un plutôt vaporeux "Chinatown" sans faire dérailler l'ensemble

de son axe. Musicalement, c'est un peu comme si Antonoff avait eu plusieurs vies, depuis une enfance douillette à Bergen County, dans le New Jersey : un premier groupe punk baptisé Outline, une période folk-rock, ensuite, à la tête de Steel Train, avant de rejoindre Fun., avec notamment pour fait d'armes d'avoir composé (en partie seulement, ajoute-t-il) leur succès "We Are Young". Une aventure qu'il quittera pour démarrer celle de Bleachers (qui s'apparenterait presque au groupe d'un seul homme, s'il n'avait pas rameuté les musiciens qui tournent avec lui pour jouer sur le nouvel album), tout en devenant un producteur et compositeur collectionnant les tubes, un but qu'il aura atteint plutôt rapidement.

Au cours de deux après-midi sur le toit des Electric Lady Studios, à New York, Jack Antonoff aura passé en revue sa singulière carrière, le bras couvert de stries de marqueur rouge, conséquence de longues heures consacrées à écrire des bribes d'informations sur l'album de Bleachers à 4 000 fans, qui avaient envoyé des enveloppes pré-adressées à une boîte postale. Et toujours avec ses grosses lunettes de designer légèrement de travers, une autre de ses... signatures.

Comment cet album est-il né ?

J'étais dessus depuis un moment. Le détonateur a été la fin d'une relation *[avec Lena Dunham, ndlr]* et alors que j'avais sombré dans une profonde noirceur et dépression. Mais le moment où les choses commencent à s'éclaircir et que tu entrevois un bout de lumière est un terreau vraiment étonnant pour l'écriture. Il y a beaucoup de désespoir dans ces chansons, et j'ai réalisé que c'était le même sentiment désespéré que de vouloir s'enfuir du New Jersey, de se lancer dans une nouvelle partie de sa vie.

Donc, c'est là où le canevas s'est dessiné. Sur ce, arrive un truc incroyable avec cette pandémie. C'était l'élément final de l'album, parce que tout ce que j'évoque dans mon écriture parle de rêver de l'étape suivante. Pour la première fois, nous avons été forcés à rêver d'énergie, ce qui m'a fait repenser à mon enfance, quelque chose qui ne m'était plus arrivé depuis longtemps. Forcés aussi à rêver de jouer pour des milliers de gens. Cette énergie débordante ne peut arriver que quand elle n'existe pas. Et donc j'ai fait venir *[le groupe qui m'accompagne sur scène]* en studio. On a en quelque sorte amené la scène en studio.

L'écrivaine anglaise Zadie Smith vous aurait aidé pour l'écriture d'un morceau de l'album. Qu'en est-il exactement ?

Oui, elle m'a aidé à formuler ce que je voulais dire sur "91". Ce qui est assez incroyable, car je n'avais jamais travaillé avec quelqu'un qui ne vient pas de la musique. Cette chanson est d'ailleurs une histoire à tiroirs. Quand je bossais en Californie avec The Chicks, Nick Cave and the Bad Seeds étaient dans le studio d'à côté. J'ai montré la chanson à Warren Ellis et il s'est mis à jouer du violon dessus. La dernière pièce du puzzle, c'est Annie Clark, St. Vincent. Elle a entendu la chanson à son tour et a commencé à travailler sur des arrangements de cordes. Du coup, cette chanson me donne l'impression d'être soutenue par des gens pour qui j'ai le plus immense respect.

On a le sentiment que vos productions, tant pour vous-même que pour les autres, se tournent vers des sons moins synthétiques ces derniers temps.

Oui, c'est clair. C'est une question de phases. Il y a cinq ans, je ne jurais que par des samples pris ici ou là et que je bidouillais sur ma MPC. Ce truc *[le nouvel album]* était au placard depuis deux ans. Je pense aussi que l'une des raisons qui me permettent de proposer des choses intéressantes dans ce domaine est que je travaille avec un groupe de gens qui sont sur la même longueur d'onde. Quand tu travailles sur un morceau, tu es à ton maximum quand tu veux que quelque chose sorte et que tu ne le trouves pas. C'est ce que je ressens. Tout comme Lana. Pareil pour Taylor. Or, leurs albums ont beau être organiques, ils ne le sont pas de la même façon que celui de Bleachers. Mais ils vont un peu dans le même sens, en mode "Essayons quelque chose que tout le monde ne peut faire, jouons ensemble dans une même pièce."

Comment vivez-vous le fait qu'aussi couronné de succès que Bleachers puisse l'être, cela restera dérisoire par rapport à une Taylor Swift ou une Lana Del Rey ?

Ça peut être déroutant. Bleachers est déjà énorme, et ce bien au-delà de mes rêves et espoirs. Mais oui, je fais des disques avec des gens dont la réussite est bien plus considérable. En fait, je prends exemple sur quelqu'un comme Jeff Lynne. C'est souvent tout ou rien : un auteur-producteur va parfois vouloir laisser son empreinte ; un artiste se lancer dans la production et l'écriture. Jeff Lynne a trouvé le truc : ELO comme ses productions parlent pour eux-mêmes. Que j'écoute son groupe ou son travail de producteur, je me fais embarquer de la même façon à chaque fois.

Jusqu'à ce que Taylor vous le permette, on vous a dit que vous ne seriez jamais producteur. C'était un peu le syndrome du scénariste voulant devenir réalisateur.

Quand on a travaillé sur son "Out of the Woods", je m'y suis donné cœur et âme. Au moment pile où je m'attendais qu'un nom plus ronflant déboule pour reprendre les choses, elle est venue me dire : *"Il me tarde que ça sorte !"* Et j'étais bluffé : *"C'est bon ?"* Et elle de rétorquer : *"Oui, parfait."* Du jour au lendemain, j'étais autorisé à produire des disques, avec un mélange de joie profonde et un peu de ressentiment, me rappelant pourquoi je reste très éloigné de l'industrie musicale ; me rappelant pourquoi toutes ces huiles ne sont que des charognards. Où est passée leur oreille ? Combien de fois les mêmes choses se sont reproduites pour à peu près chaque disque que j'ai fait et qui est devenu énorme ? Le nombre d'histoires que je pourrais raconter sur les commentaires de ces huiles sur ces albums, quand ils les ont entendus la première fois...

> **"On a enregistré 'Out of the Woods', et au moment où je m'attendais à ce qu'un gros bras vienne faire la production, Taylor m'a dit : 'C'est parfait.'"**

Non seulement vous travaillez en priorité avec des artistes féminines, mais ce sont souvent aussi elles qui ont compté dans votre adolescence, ce qui est rarement le cas chez les musiciens masculins.

Oui, c'est comme ça. Je n'ai jamais aimé le cock rock. Quand j'ai grandi, dans les années 1990, c'était presque toujours avec Fiona Apple et Björk. J'aime Smashing Pumpkins, mais il n'y a jamais rien eu de macho chez eux. J'ai eu une conversation en studio qui va dans le sens de ce que vous dites, et j'ai finalement compris que tout tient dans la différence entre macho et fort. D'un côté, c'est magique ; de l'autre, c'est horrible. Le fort est étonnant, le macho est nul. Fleetwood Mac est fort, Kiss est macho.

On a aussi le sentiment que vous avez traversé toutes ces phases musicales, que ce soit la fin de Steel Train, votre décision de quitter Fun., sans jamais perdre confiance quant au fait de vivre de votre musique.

Vous acceptez des choses différentes à des âges différents. Quand vous avez 18 ans, que vos potes sont sur le point d'aller à l'université et que vous décrochez un petit contrat d'enregistrement, vous êtes le roi. Quand vous avez 21 ans et que vos potes sont en train de planifier leur vie pendant que vous fumez des joints dans un van, vous êtes un loser. Quand vous avez 25 ans, que vos potes ont le sentiment de se sentir coincés dans leur vie et que vous fumez des joints dans un van, vous redevenez plutôt cool d'un seul coup. Je ne me supportais pas, incapable de passer à autre chose ou d'envisager une existence où je pourrais faire de la musique sans avoir à vivre chez mes parents. Ça a été comme ça jusqu'à mes 27 ans. Totalement aveuglé. J'appelle ça de l'égarement, ce qui fait partie, selon moi, de la nature même d'un artiste. Ma réalité était claire : si je vis chez mes parents et que je suis considéré comme un parfait raté dans mes petits cercles, acceptons-le.

Qu'avez-vous appris en travaillant avec Lana Del Rey ? Elle donne l'impression d'être artistiquement très différente de certains de vos autres collaborateurs-trices ?

Très différente, en effet. C'est compliqué de répondre à ça car je vois mon travail avec elle comme une zone très différente aussi. Quand on est ensemble, c'est un peu comme si on glandait en jouant un truc puis un autre. Mais j'ai appris à ne rien faire avec elle que je ne sois pas prêt à mener à bout avant que l'on sorte du studio. Car si elle le sent, la porte se referme. Elle fonctionne beaucoup au ressenti.

On vous a souvent demandé pourquoi vous travaillez essentiellement avec des femmes. De nouveaux éléments sont-ils récemment venus s'ajouter au dossier de votre réflexion sur le sujet ?

Ça ne me traverse jamais l'esprit en dehors des fois où je suis interviewé...

Une des réponses, probablement la plus simpliste et la plus idiote, pourrait être que quelqu'un ayant perdu sa sœur chercherait à...

... Je ne dirai pas que c'est idiot, plutôt une analyse un peu premier degré. Je n'ai pas de réponse à pas mal de choses. Il y a beaucoup d'interrogations ici, et c'est peut-être bien comme ça.

Comme tout un chacun, vous n'êtes pas dépourvu d'ego...

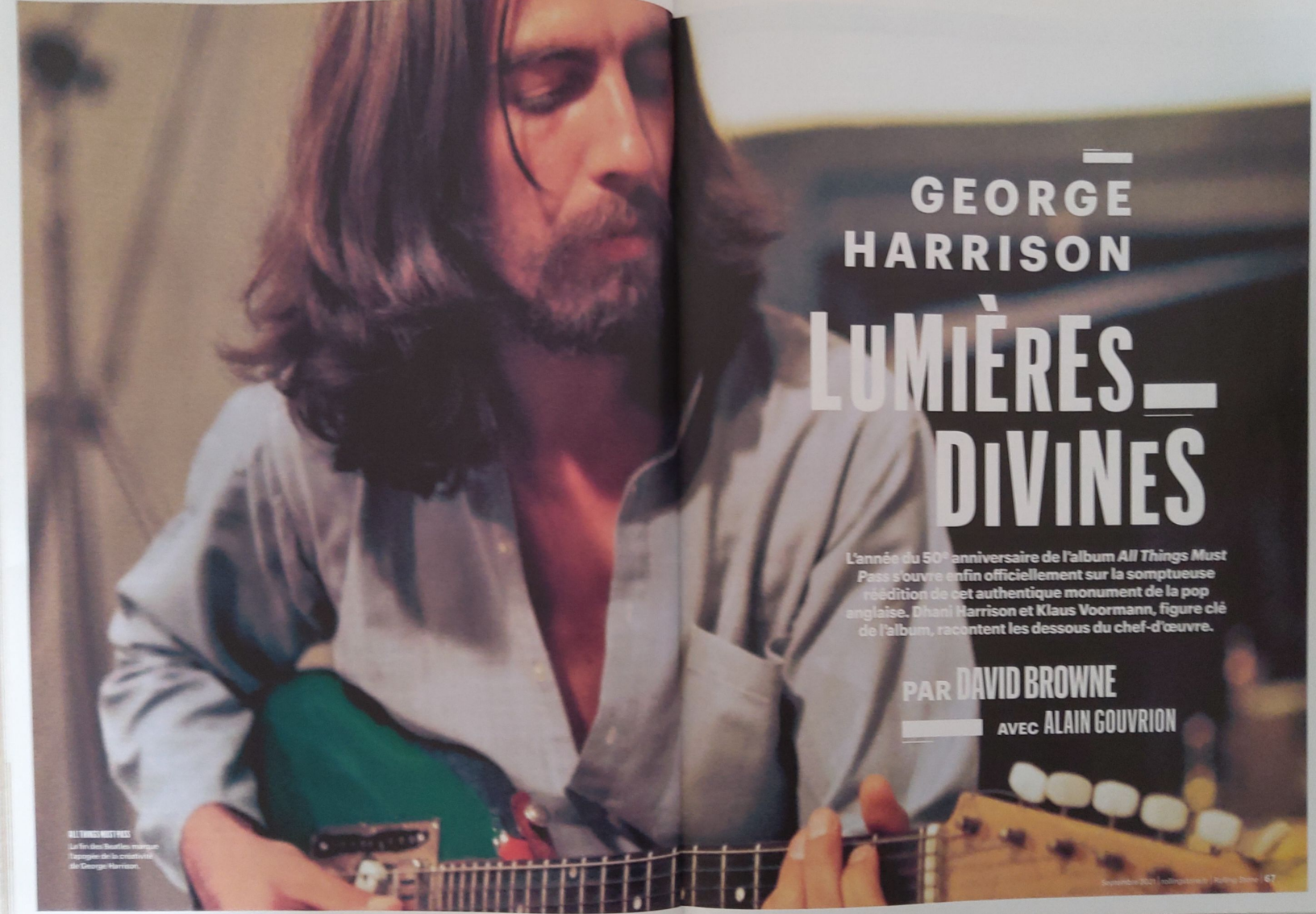
[Rires] Merci, Brian !

Ce que j'allais vous demander était comment vous pouvez mettre de côté votre ego de musicien pour devenir un collaborateur aussi efficace, d'accepter que le mérite en revienne à quelqu'un d'autre.

Quand ton écriture d'une chanson est réussie, il est assez difficile d'imaginer que c'est de toi qu'il s'agit. C'est une idée reçue. Et ça vient de décennies d'artistes si éreintés de ne pas savoir quand la chanson suivante va arriver qu'ils remplacent ça par de l'ego. Aucun de nous ne maîtrise quoi que ce soit. Être un compositeur, c'est se réveiller tous les matins et prier pour être touché par la grâce. Parfois, tu as le sentiment d'en être tout proche mais non. Parfois, tu le tiens et bosses dessus encore et encore. C'est comme un puzzle de dingue que tu n'arrives pas à terminer et sur lequel tu vas t'éreinter pendant un an. Et puis un jour, tu déjeunes avec un pote, une idée te traverse en une fraction de seconde qui sera meilleure que ton boulot de toute une année.

Mais la façon dont je ressens mon travail, tant pour moi que pour quelqu'un d'autre, est assez similaire, à savoir un mélange de curiosité à tout instant et d'un truc du genre "Je sais comment faire ça et c'est une partie de ce que je suis." Si tu parviens à trouver ces deux éléments dans quelque chose, alors autant lui courir après avant qu'il ne s'échappe.

TRADUCTION ET ADAPTATION : XAVIER SCHMIDT



GEORGE HARRISON

LUMIÈRES DIVINES

L'année du 50e anniversaire de l'album *All Things Must Pass* s'ouvre enfin officiellement sur la somptueuse réédition de cet authentique monument de la pop anglaise. Dhani Harrison et Klaus Voormann, figure clé de l'album, racontent les dessous du chef-d'œuvre.

PAR DAVID BROWNE

AVEC ALAIN GOUVRION

ALL THINGS MUST PASS
La fin des Beatles marque l'apogée de la créativité de George Harrison.

27 novembre 1970 - *All Things Must Pass* a été revisité de la façon la somptueuse qui soit. La plus délicate aussi. Remixer un album produit par Phil Spector - soit des strates et des strates d'instruments en tous genres se superposant pour créer le légendaire *Wall of Sound* du petit Wagner de la pop - relevait jusqu'ici d'un défi impossible à relever pour n'importe quel ingénieur du son. Les stupéfiants progrès technologiques réalisés ces dernières années ont notamment permis aux sorciers du son du label Apple Records de réaliser de nouveaux mix, à la fois fidèles aux originaux et très contemporains par leur dynamique, de monuments qu'on disait intouchables tels que *Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band*, le *White Album* et *Abbey Road*, des Beatles. C'est avec la même méticulosité, le même respect de l'œuvre originale que *All Things Must Pass* a été revampé... et surtout enrichi, dans sa version "Deluxe", de trois CD entiers de matériel officiellement inédit à ce jour.

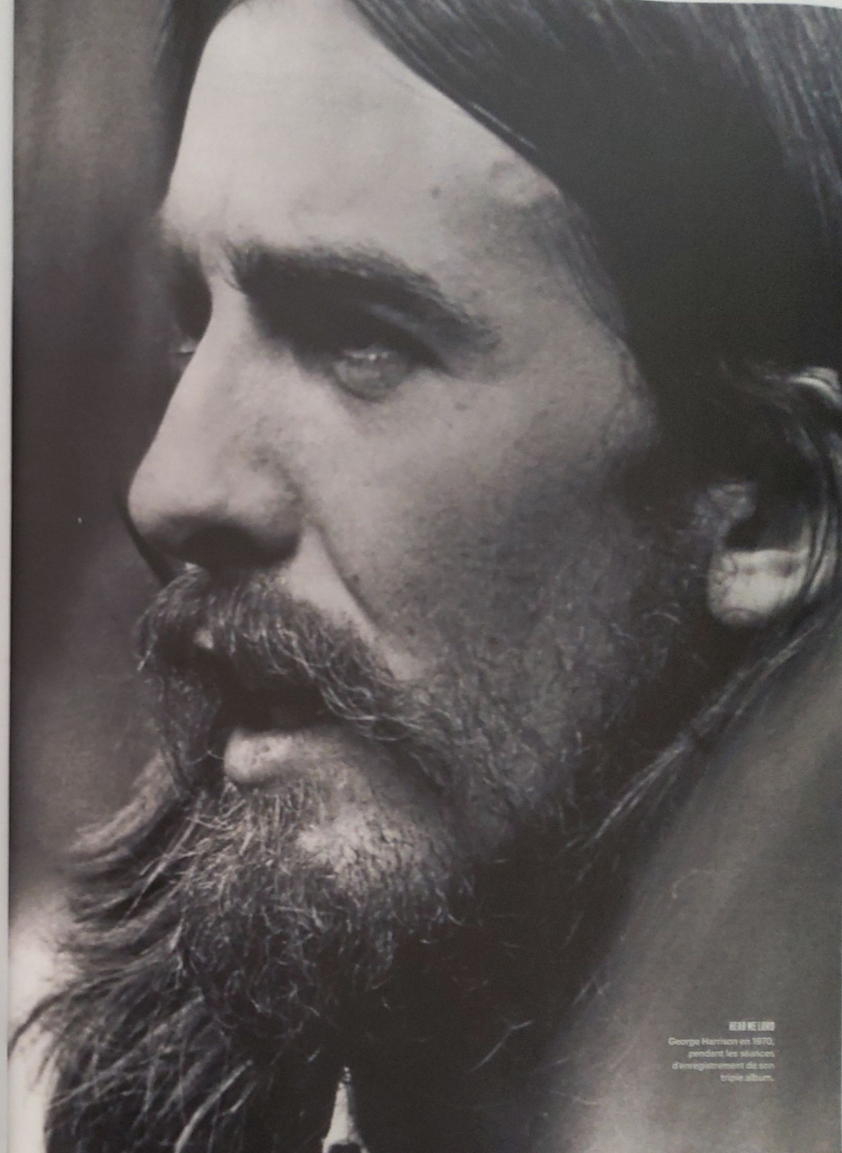
"J'IGNORAIS TOTALEMENT QU'IL AVAIT AUTANT DE CHANSONS EN RÉSERVE."
KLAUS VOORMANN

L'S'EN SOUVIENT COMME SI C'ÉTAIT HIER. Klaus Voormann, cet éternel gentleman au visage serein et au regard candide d'enfant, aime raconter qu'il n'avait vraiment aucune idée de ce qui l'attendait, en ce jour de la fin mai 1970, quand il a débarqué aux Studios EMI - futurs Abbey Road Studios. La seule chose que sait le jeune bassiste, graphiste (la pochette de *Revolver*, c'est lui) et ami des Beatles depuis leurs débuts héroïques à Hambourg, c'est que George Harrison est sur le point de se lancer dans un nouveau projet et que c'est Ringo Starr qui y assurera la batterie. Avant même de réaliser ce qui lui arrive, Voormann se retrouve à la basse, en train de répéter une nuée de chansons de George que personne n'a jamais entendues - l'une après l'autre, une quinzaine au total, au nombre desquelles figurent "What Is Life", "Awaiting on You All" et "My Sweet Lord". *"J'ignorais totalement qu'il avait autant de chansons en réserve*, s'émerveille encore aujourd'hui Voormann. *C'était stupéfiant. Ringo et moi, on s'amusait à essayer de le suivre plus ou moins tandis qu'il jouait."*

Cette première session va marquer le point de départ de ce qui deviendra *All Things Must Pass*, le monumental triple LP qui va imposer Harrison en tant qu'artiste solo, quelques mois seulement après l'implosion des Beatles. De l'alchimie entre les chansons d'Harrison et la conception de son coproducteur, Phil Spector, de réaliser des disques avec un maximum de réverb' et une armée de musiciens, émergera cet album magnifique, à la fois austère et majestueux, mais aussi puissamment mélodique - *"All things must pass away"*... le titre, tout autant que la photo de pochette montrant Harrison assis dans le jardin de Friar Park, entouré de quatre nains de jardin, pouvait être interprété comme son commentaire sur la fin des Beatles.

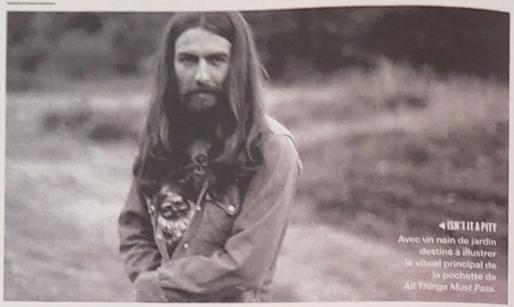
Depuis l'ère du CD, l'album a fait l'objet de plusieurs rééditions remastérisées. Celle publiée en 2000 proposait même une relecture par Harrison lui-même de "My Sweet Lord", le plus grand hit de sa carrière solo, dans une version sensiblement "déspectorisée", plus proche, disait-il, de ce qu'il voulait en faire à la base. Mais pour l'année de son 50e anniversaire - le triple LP est en réalité sorti le 27 novembre 1970 - *All Things Must Pass* a été revisité de la façon la somptueuse qui soit. La plus délicate aussi. Remixer un album produit par Phil Spector - soit des strates et des strates d'instruments en tous genres se superposant pour créer le légendaire *Wall of Sound* du petit Wagner de la pop - relevait jusqu'ici d'un défi impossible à relever pour n'importe quel ingénieur du son. Les stupéfiants progrès technologiques réalisés ces dernières années ont notamment permis aux sorciers du son du label Apple Records de réaliser de nouveaux mix, à la fois fidèles aux originaux et très contemporains par leur dynamique, de monuments qu'on disait intouchables tels que *Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band*, le *White Album* et *Abbey Road*, des Beatles. C'est avec la même méticulosité, le même respect de l'œuvre originale que *All Things Must Pass* a été revampé... et surtout enrichi, dans sa version "Deluxe", de trois CD entiers de matériel officiellement inédit à ce jour.

Le premier d'entre eux revient sur cette fameuse journée en studio et déroule les quinze morceaux élaborés par le trio Harrison, Starr et Voormann. Ce qui est évidemment fascinant lorsqu'on les compare aux luxuriantes versions finales, gorgées de chœurs et de cordes... mais aussi parce qu'elles font écho à un autre grand disque qui sera entamé à l'automne de la même année. Le 26 septembre, les mêmes Voormann et Starr seront convoqués, cette fois par John Lennon, pour répéter des titres destinés à son futur album, le fameux *John Lennon/Plastic Ono Band*, par ailleurs lui aussi coproduit par Spector mais dans un registre totalement différent. *"Quand j'ai débarqué au studio, à la demande de John, et qu'il a commencé à nous jouer ses chansons, à la guitare ou au piano, j'ai été totalement bouleversé par leur puissance*, nous confiait Klaus Voormann, voici quelques mois. *Mais je pensais que ça allait servir de basic tracks au disque* [comme dans le cas de *All Things Must Pass*, ndlr], *D'ailleurs, Phil Spector n'était même pas encore arrivé à Londres. Il n'y avait que nous trois et Yoko dans la control room. Ce n'est qu'au bout de quelques chansons que j'ai compris que John voulait qu'on enregistre tout l'album en trio."*

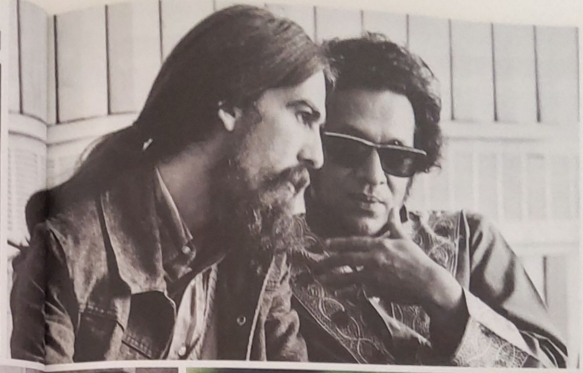


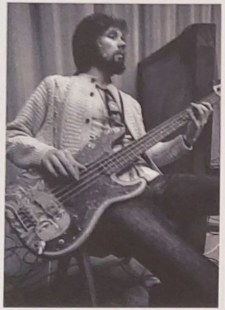
KEAN KE LUNO
George Harrison en 1970, pendant les séances d'enregistrement de son triple album.

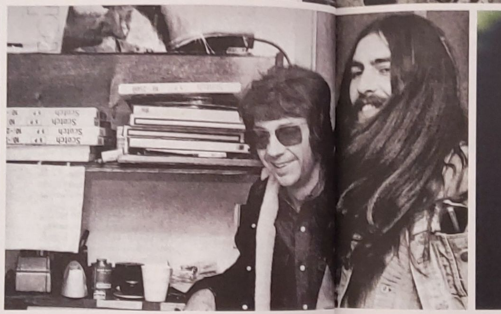
@KEYSTONE/GETTY IMAGES/DOUBLE PAUL PRECEDENT APPLE CORPS LLD

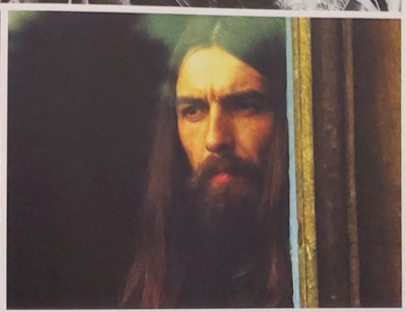


◀ ISN'T IT A PITY
Avec un nain de jardin destiné à illustrer le visuel principal de la pochette de *All Things Must Pass*.









Si ce premier CD de la version 2021 de *All Things Must Pass* est un document précieux permettant de capter l'étincelle initiale d'un morceau et la façon dont les musiciens tournent autour, comme pour l'apprivoiser, le second, tout aussi captivant, regroupe, lui, les démos enregistrées par le seul George de quinze autres chansons déjà impressionnantes dans ces versions épurées : on y entend notamment "Wah-Wah" – son commentaire acide sur les réunions business des Beatles – et "Beware of Darkness". Là encore, on est frappé par la façon dont Harrison, tout comme McCartney et à un moindre degré Lennon, au temps des Beatles, arrivaient en studio avec des maquettes dépouillées à l'extrême (voix-guitare ou piano) d'où émanait déjà une sorte d'aura harmonique essaimant dans l'air les vibrations de leurs arrangements futurs. C'est particulièrement flagrant à l'écoute de la maquette de "Let it Down", archétype même de la superproduction spectorienne dans sa version finale. Sur la démo, il n'y a qu'une une voix et une guitare acoustique, mais tout est déjà là : la mélodie, les paroles, les renversements d'accords, telle l'ossature en bois d'une coque de vaisseau sur laquelle il ne reste plus qu'à bâtir. Ces démos sont essentielles pour comprendre à quel point Spector considérait chaque morceau de *All Things Must Pass* comme une véritable cathédrale sonore. Et qui dit cathédrale, dit charpentiers, maîtres d'œuvre, ouvriers. Ils seront nombreux à participer à l'élaboration de cet édifice majeur de la pop anglaise. Plus d'une vingtaine de musiciens – sans compter les sections de cordes et de cuivres –, incluant les futurs Derek and the Dominos, le groupe "Apple" Badfinger, trois guitaristes (Harrison, Clapton et l'ex-Traffic, Dave Mason), trois batteurs (Starr, Alan White et Jim Gordon), deux bassistes (Voormann et Carl Radle), quatre claviers (Gary Brooker de Procol Harum, Billy Preston, Bobby Whitlock, Gary Wright) et quelques autres encore, dont le roi de la pedal steel guitar, Peter Drake.

Durant les sessions de *All Things Must Pass*, George Harrison lâche parfois la bride à cette armada de session men de haut vol, ce qui va aboutir à un troisième LP, *Apple Jam*, rassemblant de longues impros instrumentales souvent basées sur les trois sacro-saints accords du rock'n'roll originel et affublées de noms aussi étranges que "Plug Me In" ou "Thanks for the Pepperoni". Coproducteur de la nouvelle réédition, Dhani Harrison, le fils de George, a choisi d'y ajouter ce qu'il appelle "The Party Disc", un CD entier de prises alternatives de certains morceaux, de jams échevelées inédites de ce "*super-groupe anonyme*"..., le tout assorti d'extraits de conversations entre George et ses musiciens.

De façon plus fascinante encore, le cœur même du disque – c'est-à-dire les dix-neuf chansons figurant sur des deux premiers LP – a été délicatement remixé, à la fois pour apporter un peu de plus d'éclat aux arrangements amoureusement ciselés et hautement réverbérés de Spector et pour respecter la volonté de George Harrison, peu avant sa disparition, en 2001. "*Il détestait la reverb*', sourit Dhani. *Il me l'a répété des millions de fois ce* 'Oh mon Dieu, cette réverb'!'" Voormann évoque des remarques similaires d'Harrison à propos des multiples overdubs réalisés sur le disque : "*Je me souviens de lui me disant :* 'C'est trop, c'est trop.'"

Sous la direction de l'ingénieur du son Paul Hicks, qui a récemment travaillé sur le coffret *John Lennon/Plastic Ono Band* et l'édition augmentée de *Goats Head Soup* des Rolling Stones, les bandes originales de *All Things Must Pass* ont été restaurées en utilisant un transfert de très haute résolution, "*une technique appelée ultra-remastering, qui tend à séparer les pistes au maximum et à obtenir ainsi plus de profondeur dans les graves mais aussi plus de clarté*", explique Dhani Harrison. Le processus s'est avéré laborieux, avec son lot d'essais et d'erreurs. Dhani et Paul Hicks ont aussi appris que la volonté de George de supprimer la réverb' était plus facile à dire qu'à faire. "*Il y a des chansons comme 'Wha-Wha' dont les vocaux sont totalement cramés par la réverb'. Si vous commencez à enlever l'écho partout, ça ne ressemble plus à un disque. Il y a un certain nombre de choses qui peuvent être faites, mais avec l'esprit de la chanson pour limite.*" Sur l'acoustique "Apple Scruffs", son hommage dylanesque aux jeunes fans qui campaient littéralement devant les locaux d'Apple Records, à Saville Row, "*enlever le delay faisait que ça sonnait comme une simple maquette. Alors, on a conservé le mixage original, tout comme l'écho très court sur 'Hear Me Lord'*".

Au final, Hicks et Harrison Jr. parviennent à trouver l'équilibre parfait. La voix de George Harrison est souvent un peu plus mise en avant – il est vrai qu'elle semblait parfois noyée dans le déluge orchestral déchaîné par Spector – et les instruments sont individuellement plus discernables dans le spectre musical. "*Il nous fallait être très respectueux de l'original*, précise Hicks. *Dhani et moi détestons l'expression 'désepectorisation'. Ce n'est absolument pas le but de ce projet.*"

Dhani Harrison, de son côté, ne fait pas mystère de son envie de rendre l'album plus attrayant pour toute une nouvelle génération, plus jeune. "*On n'essaie pas de réinventer la roue*, dit-il, *mais ces mix doivent être à la hauteur de la musique de notre époque, y compris quand on l'écoute au casque. Les anciens n'étaient pas très convaincants sur une playlist. Il sera désormais plus facile de s'asseoir et de l'écouter. Cet album sonne maintenant comme s'il avait été enregistré hier.*"

Concernant *All Things Must Pass*, le "hier" en question remonte tout de même à 51 ans ! Et George Harrison, pour avoir déjà signé quelques merveilles au sein des Beatles – au hasard, "Something", "While My Guitar Gently Weeps", "Taxman" et autre "Here Comes The Sun" – sait précisément dans quelle direction aller à l'instant où il décide d'avancer pour la première fois seul dans la lumière. Il a déjà bidouillé deux albums expérimentaux sur un synthétiseur et composé la bande originale du film psychédélique *Wonderwall*, un séduisant mélange d'instrumentaux pop et de ragas indiens. "*Il avait déjà la totalité du projet en tête avant même de se lancer et d'impliquer Phil Spector*, affirme Dhani, qui est né huit ans après la sortie de l'album. *Il y avait pensé très longtemps, s'était montré patient avec les Beatles, tout comme il l'était lui-même en tant que personne. Quand le moment est venu, il savait exactement ce qu'il allait faire. Il n'était pas là pour présenter ses chansons à un producteur. Il était prêt.*"

Malgré sa réputation de réalisateur capricieux, Harrison avait approuvé le travail de post-production effectué par Spector sur *Let it Be* avant de le recruter pour superviser son propre album. L'ex-Beatles avait les chansons, les musiciens... une façon, aussi, de concevoir certaines choses différemment. "*George allumait des bougies dans tout le studio et il avait dressé un petit autel de façon à rendre l'endroit aussi accueillant que possible pour toutes les personnes impliquées dans le projet*", confie Klaus Voormann. Des disciples du mouvement Hare Krishna, auquel Harrison est affilié, viennent faire un tour au studio, apportant de la nourriture végétarienne – et s'occupant occasionnellement des jardins de Friar Park, le manoir néogothique qu'Harrison vient d'acheter à Henley-on-Thames, à une quarantaine de miles de Londres.

Quand Spector débarque de L.A., le travail est déjà bien avancé. Il a ses propres exigences, comme s'en souvient l'ingénieur du son John Leckie, 20 ans, alors préposé à l'étiquetage et au rangement des bandes. "*Je me souviens que les lumières étaient baissées au maximum, que la musique était vraiment forte et la climatisation à fond.*" Eric Clapton décrira plus tard un studio rassemblant "*des centaines de musiciens tous en train de marteler leurs instruments comme des dingues en même temps*". Mais contrairement aux idées re-

▲ PLUG ME IN
Klaus Voormann en pleine séance de studio, à Londres, en 1971.

▲ BEHIND THAT LOCKED DOOR
George Harrison en mode "Wall of Sound", avec Phil Spector.

© MICHAEL PUTLAND-HENRY DITZ/GETTY IMAGES

▲ APPLE SCRUFF
Avec Ravi Shankar dans les bureaux d'Apple, à Londres, le 17 septembre 1970.

▲ BEWARE OF DARKNESS
L'une des photos destinées à illustrer le triple album servira pour le visuel de pochette du 45-tours "My Sweet Lord".

çues, il y a une vraie méthode derrière la folie spectorienne. *"Il n'y avait ni alcool, ni drogues… ni armes à feu"*, se souvient John Leckie. Klaus Voormann ajoute : *"Tout le monde disait que Spector était dingue, mais non, il n'était pas fou du tout. C'était très facile de travailler avec lui. Il écoutait attentivement ce que les gens jouaient. À chaque fois que je lui jouais un truc, je lui demandais si c'était OK et il me répondait :* 'Oui, c'est bon, tu es bon.'"

George Harrison, lui, semble plus préoccupé par la façon de travailler de Spector. *"Quand on a fini 'Wha-Wha', l'une des premières qu'on ait enregistrées, j'étais stupéfié. J'ai pensé :* 'C'est incroyable ce qu'a fait Phil', rappelle Voormann. *D'un côté, ça a la fragilité du verre et de l'autre, il y a cette puissance, cette solidité. Mais George, lui, ne l'aimait pas. Il n'aimait pas la direction que le disque était en train de prendre. Et puis, au bout d'un moment, il a commencé à l'apprécier."*

Pour Harrison, qui cherche encore aussi bien sa voix que sa voie, l'expérience va renforcer sa confiance en lui, après le rejet de certaines des compositions qu'il proposait aux Beatles - durant les longues sessions de *Get Back/Let it Be*, les songwriters vont souvent esquisser des morceaux qu'ils utiliseront dans leurs opus ultérieurs, "All Things Must Pass", pour Harrison, "Teddy Boy" pour McCartney ou "Jealous Guy", sous le titre "Child of Nature", pour Lennon. *"Ça a été une expérience vraiment agréable de faire cet album, parce que j'étais vraiment un peu paranoïaque, musicalement,* confiait Harrison en 1976. *Je me souviens m'être retrouvé seul devant tous ces gens dans le studio et d'avoir pensé :* 'Mon Dieu, ces chansons sont tellement acidulées !' *Je leur faisais écouter et ils disaient :* 'Wow, ouais ! Super-chanson !' *Et moi je répondais :* 'Vraiment ? Vous l'aimez vraiment ?' *Je me suis alors rendu compte qu'elles étaient bonnes."* Hicks confirme que, sur les dizaines heures de bandes qu'il a écoutées, George a l'air heureux et de très bonne humeur dans ses échanges avec les musiciens. *"On savait qu'il avait beaucoup de chansons depuis un bon moment. Et ça a été probablement un immense soulagement pour lui de les publier."*

Voormann se souvient de ce moment moins festif ou un dingue entièrement vêtu de blanc a soudainement fait irruption chez EMI. *"Il voulait être Elvis, puis il voulait être Krishna - mais il était tout simplement fou. On s'est dit :* 'Mais qu'est-ce qu'il fout là, ce type ?' *On ne savait pas qui il était. D'une certaine façon, c'était effrayant. C'est comme John qui se fait tirer dessus… tous ces dingues, partout."* C'est Mal Evans, l'homme de confiance des Beatles, à la stature imposante, qui se charge de virer l'intrus.

En studio, l'atmosphère cool tend à s'estomper. Les sessions s'éternisent durant des mois. Harrison fait une fixette sur les innombrables overdubs de guitares et de voix. Spector s'ennuie. Il déprime et du coup se met à picoler. À un moment, il fait une chute, ressort de l'hôpital avec un énorme plâtre au bras. *"Un petit corps tout frêle emprisonné dans ce plâtre géant,* s'amusera plus tard Harrison. *J'ai eu des fous rires incroyables avec Phil, on a passé de super-moments ensemble, mais j'ai eu aussi mon lot de moments moins drôles. Ce qui a rejailli mon sur moral. J'ai dû finir par faire environ 80 % du boulot moi-même. Je passais le reste de mon temps à essayer de le faire entrer ou sortir de l'hôpital. Il se cassait un bras et puis autre chose, enfin, vous voyez…"*

Du jour au lendemain, Phil Spector quitte le navire. Son départ constitue une fin étrange à l'ambitieuse entreprise mise en chantier par Harrison. *"Il n'aurait pas pu rester tout au long de la production, ce n'était pas le genre de Phil Spector,* explique Voormann. *Ce qui, d'une certaine manière, était dommage, car le toucher qu'il avait sur les premières prises était fantastique."* Ce que confirmait récemment Paul Hicks à *Rolling Stone* : *"Il avait cette touche inimitable dans l'art du mix. Parfois, vous ne pouviez rien toucher. C'était juste remarquable."*

En dépit de ce dénouement à la mesure de sa légende, Spector n'en aura pas moins laissé sa griffe, inimitable, sur l'ensemble de *All Things Must Pass*, qui demeure aujourd'hui le chef-d'œuvre absolu de George Harrison et l'un des monuments de la pop british des seventies. L'énormité de la tâche accomplie par Harrison est devenue encore plus évidente à quarante-cinq ans de là, quand son fils et Hicks se sont retrouvés face à quelque dix-huit bobines de bandes magnétiques, certaines dépourvues de toute indication détaillée sur les musiciens qui jouaient dessus - *"Vous ne pouviez pas imaginer que, cinquante ans après, quelqu'un allait reconnaître votre écriture"*, plaisante le coupable, John Leckie. Ce qu'ont trouvé Hicks et Dhani, ce sont des heures supplémentaires de jams qui avaient lieu après que Spector fut rentré chez lui pour la nuit, et dont seule une partie constituait le troisième LP de l'édition originale. Piratées depuis des lustres, des chansons restées dans les tiroirs comme "Cosmic Empire", "Mother Divine" ou l'électrique "Nowhere to Go" (*"I get tired of being Beatle Geoff"*, une référence à son nom de code), ont été retrouvées dans des versions intactes. Une autre, "Going Down to Golders Green", issue de la première journée, ressemble à un hommage à l'époque rockabilly d'Elvis. *"C'était comme une décharge mentale - une diarrhée verbale,* plaisante Dhani à propos de cette montagne de chansons. *Quand c'est sorti, c'est vraiment sorti."*

Au moment de choisir les prises alternatives, Harrison Jr. dit avoir inclus celles qui étaient nettement différentes des versions connues. *"Je ne voulais pas faire ce qu'ils font sur beaucoup de coffrets, où vous avez huit prises d'une chanson et huit prises d'une autre,* dit-il. *Nous avons gardé le flux de l'album original."* Grâce à cet élagage, le coffret comprend ce qu'il appelle une *"version plus down tempo"* de "Isn't It a Pity", avec Nicky Hopkins au piano, ou la 36e prise de "Run of the Mill", avec *"des guitares jumelles qui semblent tombées du 'Jessica' des Allman Brothers,* dit Dhani, *des 'guitarmonies' comme on les appelle"*. Une version humoristique de "Get Back" avec un Harrison en mode loose figure également au programme des réjouissances. Dhani et Hicks ont fini par mixer tellement de titres (110 !) que Dhani fait allusion à d'éventuelles futures sorties, mais toujours dans le respect le plus strict de l'œuvre de son père. *"Je n'ai jamais laissé quoi que ce soit de mauvais arriver à sa musique… C'est une promesse que je me suis faite après sa mort."*

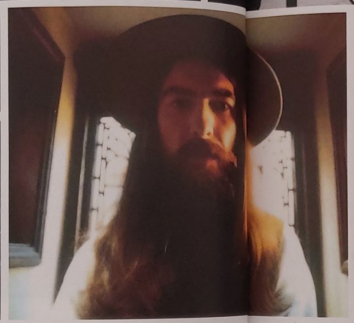
D'une certaine façon, le test ultime pour Dhani a été au moment d'écouter le remix de la sublime chanson d'ouverture, "I'd Have You Anytime", cosignée par George Harrison et Bob Dylan. Il avoue avoir fondu en larmes, tout comme sa mère, Olivia, lorsqu'elle l'a écoutée. *"J'ai pris l'habitude d'écouter la musique de mon père dans un contexte professionnel et je ne peux évidemment pas me mettre à pleurer à chaque fois… mais cette fois-là, je n'ai pas pu m'empêcher. C'était très émouvant…"*

Sept mois après la sortie de *All Things Must Pass*, le 1er août 1971, c'est un George Harrison christique dans son costume blanc qui monte sur la scène du Madison Square Garden pour le légendaire Concert for Bangladesh, premier charity concert de l'histoire du rock. Sous les feux de la rampe, entouré d'un aréopage de pop stars mobilisées par lui et Ravi Shankar, il commence à chanter…

"Watch out now, take care/Beware of falling swingers/Dropping all around you/The pain that often mingles/In your fingertips/Beware of darkness…"

◀ OUTS OF THE BLUE(S)
Eric Clapton, en concert avec Delaney & Bonnie, en décembre 1969.

▲ WHAT IS LIFE
Harrison au "Dick Cavett Show", 1970.



▲ IF NOT FOR YOU
Look de quaker pour le shoot de pochette.

▲ AWAITING ON YOU ALL
Avec Bob Dylan, sur la scène du Madison Square Garden de New York, le 1er août 1971, pour The Concert for Bangladesh.

© APPLE RECORDS/GETTY IMAGES/CSB

Nocturama
AURÉLIEN BELLANGER

Chaque mois, notre journaliste se téléporte chez un écrivain, en pleine nuit. Il zoome sur un temps intime, où il est plus aisé de se livrer. Et d'entendre autre chose que ce que l'on sait peut-être déjà : l'envers de leurs jours, leurs insomnies.

PAR ALEXANDRE COMTE

PHOTO DE FRANCESCA MANTOVANI

IL A ACCEPTÉ L'IDÉE de cette conversation nocturne avec enthousiasme. L'enthousiasme, chez lui contagieux, est l'une des qualités qui rendent l'homme hyper-attachant. Autant l'écrire tout de suite, j'aime bien Aurélien Bellanger. J'ai lu ses livres bien sûr, tous publiés chez Gallimard : *La Théorie de l'information*, *L'Aménagement du territoire*, *Le Grand Paris*, *Le Continent de la douceur*, et le récent et réjouissant, *Téléréalité*. À quoi s'ajoute notamment un essai de jeunesse sur Houellebecq (publié, lui, aux Éditions Léo Scheer). Houellebecq à qui on l'a souvent comparé, en version 2.0, mais peut-être à tort : Aurélien Bellanger est plus obsédé par les sciences, dures et molles, que par le sexe, mou ou dur. Et il est aussi, dans la vie, beaucoup plus drôle, sympathique et avenant.

J'ai écouté ses chroniques sur France Culture, où il s'empare d'un sujet généralement lié à l'actualité et le rend passionnant, avec cette manière à lui de coupler l'érudition et l'anecdote triviale, en se servant aussi bien de la philosophie et des sciences que de réflexions personnelles parfois très terre à terre qu'il va puiser dans son passé et son quotidien. Je l'ai aussi côtoyé à quelques occasions dans la vraie vie, pour des motifs professionnels d'abord, puis de sympathie. Je l'ai vu esquisser un pas de danse avec Miss Indonésie 2013 au Forum économique mondial de Davos, discuter philosophie avec Tabatha Cash lors d'une soirée *Hot Vidéo*, bu un verre de pouilly fumé dans un café huppé (le sien était gratuit et gravé à son nom, c'était la récompense, valable pour un an, du prix de Flore qu'il a remporté en 2014 pour son deuxième roman), ou encore se perdre, un peu titubant, dans les dédales du Silencio, la boîte de David Lynch. Très parigot tout ça. C'est d'ailleurs dans son appartement parisien qu'il apparaît sur mon écran, cheveux longs comme Jésus, moustache, T-shirt noir, caleçon, seulement éclairé par la lumière d'un lampadaire dans la rue. "*Me voilà*", dit-il. Au téléphone, je lui avais demandé de choisir l'horaire qu'il préférait. Facétieux, il m'avait répondu : "*Je vais trouver l'heure la plus indue possible !*" Ce sera 5 heures du mat'. Enfin 5 h 15, parce qu'il est en retard, problème de réveil. L'un comme l'autre affichons des têtes de déterrés. "*J'ai lancé la cafetière*", dit-il.

À l'origine, Bellanger est un banlieusard de classe moyenne. Né à Laval, il a grandi dans la banlieue de Rouen, puis dans l'Essonne. Ses nuits parisiennes, il les a rêvées avant de les vivre. Il dit : "*Ado, je me répétais :* 'Un jour j'irai à Paris et là l'alcool coulera à flots.'" Il dit aussi : "*Je crois que c'est Emmanuel Carrère qui écrit ça dans* Limonov, *cette phrase :* 'Je ne suis jamais allé au Palace.' *Et le type se hait encore, quarante ans après, de ne pas être allé au Palace, et donc du coup, pour moi, aller au Silencio, c'était super-important. Je ne suis pas allé dans d'autres boîtes parisiennes branchées ou cultes, mais, in extremis, avec le Silencio, j'ai sauvé le truc quoi.*"

Une revanche sur les premières fêtes adolescentes ? Il raconte : "*Je vivais dans un lotissement à l'américaine mais on était pas pour autant des Américains de la fête, quoi. De temps en temps, y avait quelqu'un dont les parents étaient pas chez lui qui faisait une soirée… Et j'ai une expérience vraiment très humiliante à l'arrivée au lycée. Moi j'habitais vers Évry, mais du côté périurbain. Au collège étaient agglomérés tous les petits-bourgeois qui vivaient dans le lotissement à l'américaine, et soudain au lycée arrive le peuple de la campagne, les vrais ruraux. C'est-à-dire qu'ils viennent en bus, ils ont grandi dans des villages de 200 personnes, ils ont créé une sorte de solidarité très forte entre eux… et ils savent faire la fête. Et là ils nous humilient.*" Il rit : "*Nous, on est censé représenter la ville, on a un côté rockers anglais des années 1970 qui détestent le monde avec pose, et qui trouvent que vraiment c'est horrible la vie mais qui ne font rien pour s'en sortir. Et eux, ils débarquent et ils ont cette incroyable compétence à festoyer. Ça m'a marqué parce que mon collège était situé dans un parc, et nous, au mieux, on allait fumer des pétards sous les abribus. Et voilà qu'ils arrivent dans notre ville et nous convient à des fêtes à base de feux immenses où on se retrouvait à 60… dans ce fameux parc. C'était vraiment humiliant hein, qu'on n'y ait pas pensé nous-mêmes ! Et là je suis très admiratif de l'organisation du monde rural.*"

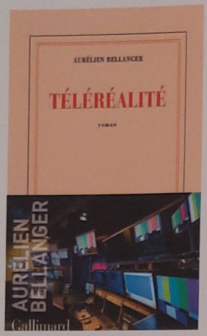
Mais il garde un excellent souvenir d'une fête à deux, en Corrèze, chez un ami d'enfance : "*On voyait bien la voie lactée et son père avait des cassettes, c'était un peu avant l'eurodance, l'électro du début des années 1990 qui fait bouger les voitures, quoi. Et donc on écoute ça dans une tente avec des écouteurs dans les oreilles qu'on enfonçait très profond pour sentir les basses. On avait juste la tête qui sortait et on regardait le ciel nocturne, et c'était à la fois magnifique et terrifiant. Ma grande expérience musicale, du*

coup, c'est ça... les basses un peu décharnées de l'eurodance et la voûte étoilée du ciel... Hum, je pense que Lamartine a quand même fait mieux quoi." Rires. "*Et en même temps, c'est le côté beau et triste de la vie : l'expérience philosophique du monde est complète à 20 ans, après il ne reste plus qu'à l'exploiter, mais toute expérience nouvelle sera par la suite dégradée.*"

Aujourd'hui, la fête, Bellanger a donné. Il s'est fait exfiltrer par des amis de la soirée donnée à son honneur après son prix de Flore avant qu'il ne vomisse, parle beaucoup trop ou s'endorme. Il est sorti ivre mort d'un dîner à l'Élysée - "*Je ne sais plus quel Président c'était, Hollande ou Macron...*"

Il dit : "*Aujourd'hui j'ai un peu sacrifié la fête aux enfants. Et au fond ça m'arrange, parce que je trouve ça relou la fête en fait. Sorti de l'aspect quête sexuelle, c'est trop contraignant : je préfère rester chez moi.*" Des enfants, le jeune quarantenaire en a trois, qui parfois viennent se faufiler dans le lit parental au cours de la nuit. Lui est un "*très très gros dormeur*". Il se couche à 21 heures et se lève à 6 heures : "*Mon réveil sonne pour sauver une heure pleine de travail sans enfants et donner mon meilleur cerveau à l'écriture romanesque. Je me fais un bol de céréales pour avoir beaucoup de glucose.*" Il glisse un apparté comme il en a le chic : "*Je crois vraiment que le sucre est le secret de tout, hein. Par exemple je suis sûr que la mélancolie est une hypoglycémie qui ne dit pas son nom...*" En plus de ça, il dort comme un bébé. Mais alors, comment faisait-il quand ses propres enfants étaient en bas âge ? Les pleurs la nuit ? Le biberon ? Sa femme ? Aurélien Bellanger : "*Euh... Disons que je faisais tout, sauf ça. C'est un jeu de patience, celui qui aime le plus dormir tient le plus longtemps, quoi. Il faut juste arbitrer entre les hurlements et le sommeil, et moi j'arbitre toujours le sommeil...*" Mais parfois la fatigue a aussi son charme : "*Quand j'ai commencé à me lever à 6 heures, j'étais un peu plus fragile, j'avais des émotions, et je me suis rendu compte que tu pouvais développer un rapport d'addiction à la fatigue. Toute ma journée était légèrement embellie. C'est vraiment un état dans lequel tu peux te sentir bien. Fondre en larmes devant Cyril Hanouna, ce genre de choses...*"

Sa relation avec le sommeil n'a pas toujours été aussi facile. Souvenirs très nets de terreurs nocturnes qui ont commencé vers 6-7 ans et se sont prolongées jusqu'à l'adolescence. Il dit : "*Toujours le même cauchemar... un rituel d'exécution dans une arène de type romaine.*" OK. Il continue : "*Je dois répondre à une sorte de défi et je sais très bien que je ne peux pas. Parce que le défi est toujours très inégal, du genre tirer mille fois à pile ou face et faire mille fois pile. Et je suis assez révolté par l'injustice du truc, tu vois. Je poussais des hurlements, c'était spectaculaire, et quand mes parents venaient me voir, je me réveillais mais dans un état de semi-conscience et je les prenais pour des imposteurs qui allaient me tuer, alors je hurlais encore plus fort !*" Alors, pour ne pas entrer dans l'arène, il lisait des BD - Tintin, Spirou et Fantasio - jusqu'à 3-4 heures du matin. Il dit : "*Je faisais ça en mode méga-cachette. Je savais qu'on pouvait voir la lumière sous la porte et j'étais hyper-attentif aux bruits dans la maison. Dix ans après, je retrouverai le même interdit en fumant des pétards. À l'époque je me rends pas compte, mais en fait l'interdit, dans ces deux cas, c'est au fond l'intrigue principale : échapper aux parents. D'ailleurs c'est marrant, parce qu'aujourd'hui, avec mes enfants, je n'ai pas l'impression de les enfermer dans un kaléidoscope d'illusions. Pourtant moi j'ai l'impression d'avoir grandi là-dedans. Alors après je peux*



Son dernier roman, *Téléréalité*, est sorti chez Gallimard, au printemps dernier.

dire, oui, mais mes parents appartenaient à la classe moyenne et moi je suis un artiste, mais en fait, j'enferme mes enfants tout à fait pareil ! Hier soir j'ai fait pleurer ma fille parce que je lui ai dit : "Range ce bordel, là, dans ta chambre" *et puis je me suis rendu compte que ce bordel, c'est l'équivalent de mon propre tiroir secret quand j'avais son âge. Et si mes parents m'avaient dit :* 'On va ranger ton tiroir secret... ou on te tue', *j'aurais évidemment choisi la mort, aucun doute ! Parce que c'est un rapport à l'intimité, à la construction de l'imaginaire. La nuit est un lieu d'évasion pour un enfant : sous son lit, il creuse un terrier pour y cacher un empire. Moi je me suis raconté, de mes 4 à mes 14 ans, que j'étais à la tête d'un empire interplanétaire. Il fallait toucher le bout du lit pour y entrer.*" Il avoue : "*Et ça m'arrive encore d'y pointer une tête. Pendant longtemps, j'avais même développé la croyance que c'était là où j'irai quand je serai mort.*" Souvenir aussi d'une randonnée dans les volcans d'Auvergne à l'âge de 11 ans, avec un copain et son père : "*On dormait dans l'immense chambre d'un refuge, on devait être seize, en plus il pleuvait, et je me souviens d'avoir pleuré toute la nuit à la pensée de mon enfance perdue... C'est-à-dire que je revoyais les lieux de mon enfance, mes grands-parents... et je me disais ça y est, c'est fini... et j'étais inconsolable. Ma vraie entrée dans l'adolescence n'a pas été biologique, avec la puberté et tout, mais à ce moment-là avec cette conscience aiguë que mon enfance s'arrêtait.*"

Pour devenir le "*compétiteur de l'endormissement*" qu'il est aujourd'hui, il a développé des stratagèmes : "*À 20 ans, j'avais une technique hyper-snob qui consistait à compter le nombre de personnages dans* À la recherche du temps perdu. *Et j'arrivais jusqu'à 100. Mais en fait ça ne marchait pas du tout, je devenais même carrément fou. Vers 96, 97, je sentais vraiment la masse noire de quelque chose qui déferlait vers moi et c'était terrifiant...*"

L'apaisement est venu par l'apprentissage de la sieste : "*J'ai développé des techniques de rêve contrôlé. Tu te racontes une petite scène sympa. C'est souvent corrélé à mon état mental. Si je suis un peu stressé, je m'imagine des scènes de guerre, genre je monte un siège dans mon quartier, avec des snipers à ma fenêtre, et je vois combien de temps j'arrive à tenir. Et bam, je tombe dans le sommeil.*" OK.

Aurélien Bellanger avoue préférer les rêves à la vie. Il dit : "*Je suis un écrivain tardif. Mais entre mes 15 et mes 30 ans, j'avais malgré tout la conviction énorme que j'avais un don littéraire. Et la seule preuve que j'en avais, en dehors de bonnes notes aux rédactions scolaires qui ne sont pas forcément de bons signes, c'est que dans cet état d'endormissement j'étais devenu capable de basculer dans un monde romanesque intégré où le monde est remplacé par un tout poétique... une sorte de gelée proustienne. Les pensées se détachent, tu arrives à peu près à en prendre le contrôle, et pour moi, c'est un objet hyper-esthétique, plus même : pour moi, le roman idéal, c'est ça.*" Il poursuit, passionnant : "*Il y a une théorie géniale de Walter Benjamin sur la traduction. Elle dit en gros qu'il y a le texte d'origine, le texte traduit à la fin, mais que la véritable tâche du traducteur c'est de faire exister entre les deux le texte absolu... dont ils sont en fait tous les deux des traductions. Et j'ai un peu ce rapport avec le rêve. Il y a la réalité, il y a le rêve, mais il y a un lieu, entre les deux, qui est l'original, qui est le lieu de la réconciliation.*" Il dit aussi : "*La mort et le sommeil, c'est la même chose. Aujourd'hui, je dors très bien, et le vrai bon bilan de mes 40 ans, c'est la suppression de la peur de la mort.*" La preuve ? On l'a dit, il dort comme un bébé. Et là, tout de suite, qu'est-ce qu'il va faire ? "*Je vais manger un bol de céréales.*"

Le Guide

Musique

EFFETS DE SOL

Le Texan à la voix sépulcrale revient avec un album. Poignant...

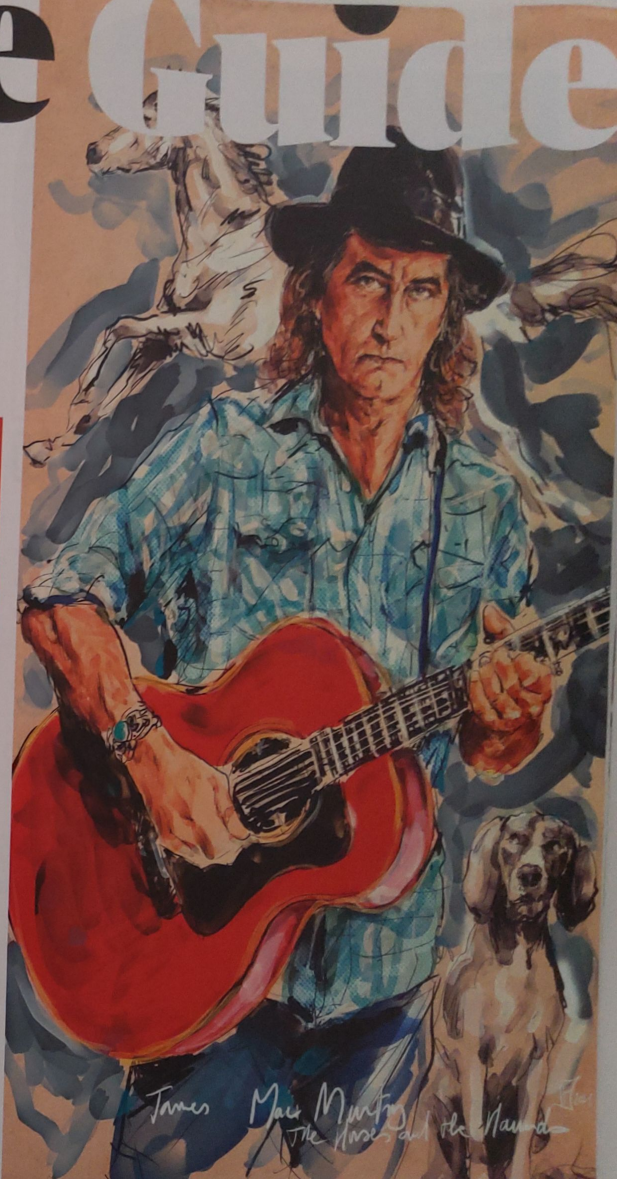
Par XAVIER BONNET

James McMurtry
The Horses and the Hounds
NEW WEST RECORDS
★★★★

DEPUIS *Too Long in the Wasteland*, son premier album qui avait envoûté tous ceux qui s'en étaient approchés il y a maintenant trente-deux ans, le constat a toujours tenu de l'évidence : James McMurtry est un conteur hors pair. D'aucuns auront tôt fait, histoire de ramener leur fraise et/ou leur science, d'énoncer qu'il a de qui tenir, pour peu qu'ils aient envie de voir la mine renfrognée de l'intéressé se renfermer un peu plus encore, tant ce permanent... rappel des faits l'emmerde au plus profond : oui, James est le fils de Larry McMurtry, auteur américain ô combien célébré. Affaire suivante...

Le "truc" de McMurtry fils tient finalement en, hum..., peu de choses : un sens de l'observation éprouvé, des mots ciselés, et souvent ➔

ILLUSTRATION : **ALAIN FRETET**



→ JAMES MCMURTRY

– de manière quasi constante sur ce nouvel album – la terre pour décor central. La terre dans ces champs de l'Ouest canadien qui ont inspiré "Canola Fields", la terre emprisonnée par la glace qui enverra son héroïne dans le décor ("Jackie"), la terre meurtrie par la sécheresse et qui s'accumule en poussière sur les fringues et la peau des *vaqueros* ("Vaquero"). S'il n'a jamais rechigné par le passé à quelque cinglante saillie politique ou sociétale, elles sont ici plus diluées (une mention des "fictions" de Fox News et du mur entre les États-Unis et le Mexique sur le road-trip de "Ft. Walton Wake-Up Call" contrarié, entre autres motifs, par la perte de ses lunettes ; une allusion à l'indifférence et à l'individualisme exacerbés sur "Operation Never Mind"). Pas grave. Car c'est quand il écrit à hauteur d'homme, à taille humaine, que McMurtry n'a pas son pareil pour nous embarquer dans sa country-folk soyeuse qui sait virer rock quand ça lui chante ("Ft. Walton…", encore), avec une envie presque irrépressible d'en savoir plus sur ses Marie, Jackie, Randy, Lola, Virginia qui percent sous sa plume et cette voix. Il n'y a pas forcément beaucoup d'optimisme dans les histoires de McMurtry : la nostalgie y semble au contraire un rare rayon de soleil dans une teneur générale désabusée, son timbre lourd et grave à la Lou Reed ajoutant un peu plus de noirceur à l'édifice.

Quelles que soient les formes qu'il y mette, McMurtry raconte la solitude, contrainte ou voulue. Et qui mieux pour éclairer un tant soit peu celle-ci que les fidèles David Grissom à la guitare et Ross Hogarth à la production, ou Darren Hess à la batterie, à plus forte raison quand ils sont rejoints par un Charlie Sexton jonglant entre guitare, bouzouki et mando-guitare selon les besoins. Les chevaux et les chiens errants y trouveront sûrement leur compte eux aussi, à défaut pour autant de se laisser apprivoiser… ⊛

Gary Louris
Jump for Joy
THIRTY TIGERS
★★★½

JAYHAWKS EN SOLO

DEPUIS PLUS DE trois décennies, Gary Louris est à la fois l'âme et la tête pensante du groupe américain, The Jayhawks. Mélodiste de premier choix, inspiré autant par les harmonies folk-rock haut perchées de Gene Clark que par la patte southern d'Alex Chilton, il creuse son sillon avec un goût subtil pour les chœurs célestes et les accords arpégés de The Byrds. En compagnie des Jayhawks, Louris et son alter ego Mark Olson ont signé quelques chefs-d'œuvre, comme l'album *Hollywood Town Hall*, sorti en 1992, suivi deux ans plus tard par le très sous-estimé *Tomorrow The Green Grass*. Pour sa quatrième tentative en solo, le songwriter de l'Ohio est sorti de sa zone de confort country-americana, saupoudrant avec finesse son *Jump for Joy* de petites touches de pop anglaise entraînantes ("Almost Home"), où les harmonies vocales quasi kinksiennes de l'auteur vous séduisent avec grâce et élégance ("Follow").

PHILIPPE LANOLEST

Irrésistibles doses de fun

Ils avouent eux-mêmes avoir créé le groupe après avoir vu Johnny Mafia sur scène. Outre le fait de tenter de faire passer les Sénonais pour de vieux trentenaires, les Bordelais ont en commun, en plus d'un vilain nom de groupe, une énergie débordante et un humour dévastateur (sur scène en tenues de curé). Décor posé, quid de la musique ? Passée l'intro gag-harmonies, les titres oscillent entre garage sixties et punk-rock du meilleur goût, à l'image de "Sylvia", en équilibre entre les deux. "Don't Trust", "Last Waltz" ou "Alone" balancent aussi mélodies et arrangements de voix d'avant 1966 et guitares rapides d'après 1976. Le ton et le plaisir du disque sont dans cet équilibre entre deux époques, deux écoles. Rien à dire : premier essai parfaitement transformé. SILVÈRE VINCENT

Yoko? Oh No!
Tattoos & Chlamydias
(AUTOPROD.)
★★★

L'OVNI DU MOIS

Yann Tiersen
Kerber
MUTE
★★★

Piano breton

Depuis quelques années, Tiersen vit à Ouessant, où il s'est fait construire un studio lui permettant d'enregistrer au gré de ses humeurs (variables) des albums haute-fidélité. Le précédent, *Portrait*, revisitait son propre corpus de façon analogique. *Kerber* est l'un des plus beaux. Le piano étant point d'ancrage, voire prétexte, précise le musicien français, il s'aventure rapidement du côté synthétique. Les machines n'entachent guère, cependant, l'âme de ces sept "pièces" dont le morceau-titre dure une dizaine de minutes. On contemple, on ressent la musique, les claviers, et on suit pas à pas un parcours quotidien de Tiersen sur son île. Cartographique, poétique, *Kerber* prend le temps de vivre, comme nous devrions tous le faire. Une réussite. SOPHIE ROSEMONT

Eric Bibb
Dear America
MASCOT
★★★

Same old blues
Eric Bibb s'est forgé, à travers ses voyages – peut-on encore parler d'albums –, un statut solide de troubadour, de témoin. Conteur de récits de première main, à l'image d'un Ben Harper ou, plus récemment, d'un Childish Gambino, le "Griot" – son avatar dans l'album précédent – continue de raconter le monde et, cette fois-ci, cette Amérique qui attend le monde d'après. Résolument blues, aussi chaud en acoustique qu'incandescent en électrique – comme sur le somptueux "Whole World's Got the Blues" –, on est happé par la crédibilité de l'œuvre. La narration est limpide, jusque dans ce petit joyau qu'est le morceau-titre, où la musique et le chant se font pédagogiques. *Dear America* est un album nécessaire et criant d'une urgente vérité, comme le carnet de voyage d'un hobo à travers le pays et le siècle.

CHARLES BLOCH

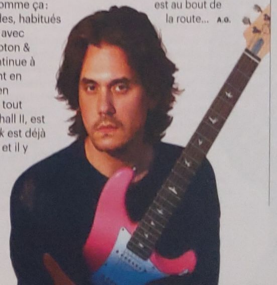
John Mayer
Sob Rock
COLUMBIA
★★★

Six cordes sensibles
Ils sont deux-trois comme ça : des as de la six-cordes, habitués à croiser le manche avec les plus grands (Clapton & Co.), mais qu'on continue à ignorer superbement en Europe et à fortiori en France. John Mayer, tout comme Doyle Bramhall II, est de ceux-là. *Sob Rock* est déjà son huitième album et il y navigue à merveille entre pop-soul de luxe ("Last Train Home"), ballades à fleur de peau ("All I Want Is To Be with You", "Shouldn't Matter But It Does") et réminiscences 80's ("Shot in the Dark"). Inutile de chercher là les envolées sauvages qu'il lâche sur sa légendaire Strato dans ses morceaux blues-rock : c'est plutôt du côté de Phil Manzanera, de Roxy Music, que ses guitares se fondent ici, vaporeuses, dans les claviers classieux de Greg Phillinganes. Cela suffira-t-il à changer la donne ?

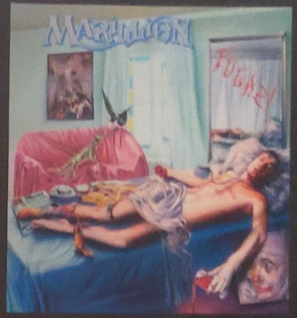
ALAIN GOUVRION

Ronnie Wood and the Ronnie Wood Band
Mr Luck – A Tribute To Jimmy Reed: Live at the Royal Albert Hall
BMG
★★★½

Duels de guitares au sommet
Ce bon vieux Ronnie nous l'avait promis : après Chuck Berry, voilà qu'il nous offre le second volet de sa trilogie live célébrant ses héros musicaux, consacré cette fois à l'immense Jimmy Reed (1925-1976). Plongeant dans ses archives, Ronnie nous a ressorti un gig étincelant de 2013, où, le temps d'un soir, il transforma le luxueux Royal Albert Hall en vieux juke joint du Mississippi, avec la complicité de quelques pointures. Le "Modfather" Paul Weller, Bobby Womack, Mick Hucknall (Simply Red) et le grand Mick Taylor en personne épaulent un Ronnie impérial dans sa relecture du répertoire du mythique bluesman. Écoutez ce fabuleux "Mr. Luck" : dire que ça sonne roots relève de l'euphémisme. Les bottlenecks de Wood et de Taylor slident des solos incroyables. Le delta de la Tamise prend des allures d'Old Man River. Et Chicago l'électrique est au bout de la route… A.G.



MARILLION
FUGAZI
EDITION DELUXE



INCLUS

Le nouveau mix stéréo de l'album par Andy Bradfield et Avril Mackintosh (CD1 & LP1)

Le concert au Spectrum de Montréal enregistré en 1984 (CD2 & 3, LP2,3 & 4)

Le nouveau mix de l'album en version 5.1 (BR)

La version 24Bits stéréo du nouveaux mix et du live au Spectrum (BR)

Un nouveau documentaire intitulé 'The Performance Has Just Begun' et le clip 'Assassing' (versions originales et remixées) (BR)

Livret avec photos et memorabilia

DISPONIBLE LE 10 SEPTEMBRE
EN COFFRET 3CD/BR ET 4LP AINSI QU'EN DIGITAL

TRÉSOR ENTERRÉ

La résurrection d'un ange

Il aura fallu plus d'un demi-siècle pour que l'album de Kenny Carter, l'un des plus beaux disques de soul de l'histoire, voie enfin la lumière. Par Bertrand Deveaud

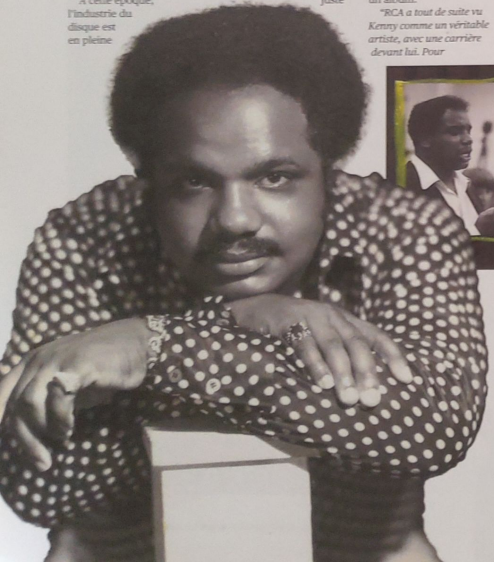
"*L'orchestre valait plusieurs millions de dollars*, se souvient Garry Sherman, l'arrangeur. *Parmi les 24 musiciens, il y avait une section de 11 violons ; 8 jouaient sur un Stradivarius, minimum 1 million de dollars l'unité. C'est difficile à réaliser aujourd'hui.*" Pour un tel orchestre, il fallait un studio à la hauteur. Ce sera le studio A, des Bell Sound Studios, à New York. *"On a enregistré dans une immense pièce. L'orchestre était tellement dispersé qu'aucun musicien ne se gênait"*, précise Sherman.

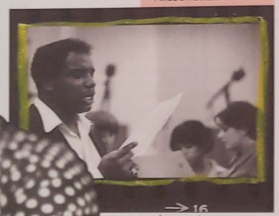
À cette époque, l'industrie du disque est en pleine explosion. Les labels signent les artistes à la chaîne, sans regarder à la dépense. Mais pour ce projet, RCA mise sur un inconnu, sans avoir une idée précise du style de musique qui ressortira de cet enregistrement. Sur le papier, une soul richement orchestrée, flirtant avec le jazz et les vieux standards. Kenny Carter sera-t-il la nouvelle étoile de RCA ? Difficile à dire. Seule certitude : il a une magnifique voix de baryton, et il chante avec une âme et une intensité rares.

De lui, on n'a que peu d'informations. On sait juste qu'il est né le 10 février 1940 à Kent, une bourgade de l'Ohio. Lorsqu'il décide, en 1960, de tenter sa chance à New York, sa sœur Shirley ne se souvient que d'une chose : *"Chanter, c'était son unique rêve !"*

En 1961, il signe deux singles rhythm'n'blues ("Hey Lover" et "Will My Baby Be With Me"), succès d'estime qui ne lui permet pas de se faire un nom. Il survit jusqu'à ce jour d'automne 1965, où traînant devant le Brill Building pour faire écouter ses démos, il réussit l'impensable : convaincre RCA de le signer pour un album.

"RCA a tout de suite vu Kenny comme un véritable artiste, avec une carrière devant lui. Pour un chanteur inconnu sans le moindre succès, c'était inimaginable", explique Ady Croasdell, de Ace Records, celui à qui l'on doit la publication de ces sessions d'enregistrement.





→ 16

L'idée est de mélanger chansons originales et reprises, en mettant en avant la voix de Kenny. Larry Banks, ex-collaborateur du duo Leiber-Stoller, est chargé d'écrire plusieurs titres, avec la collaboration de Tony May et Herman Kelley, deux compositeurs soul, et de Kenny.

Parallèlement, le label fait appel à Garry Sherman. *"Je devais donner un côté soulful à de vieux standards. J'ai dû imaginer de nouveaux arrangements. C'était un super-challenge"*, raconte Sherman, qui a aussi écrit les arrangements pour les nouveaux titres, en s'assurant que l'ensemble soit le plus homogène possible. *"J'ai tout de suite été frappé par l'aura de Kenny, sa présence et son talent."* Après plusieurs semaines de répétitions, l'enregistrement débute le 27 décembre 1965 et s'étale sur quatre mois, mais seulement pour six séances.

Tout est tellement bien préparé que les sessions tournent à la perfection. Vingt-deux titres sont enregistrés. Kenny est en état de grâce. Et les arrangements de Garry Sherman tutoient les étoiles. Pour anticiper la sortie de l'album (intitulé *Lotsa Soul*, prévue en novembre 1966), RCA publie trois singles. Mais le public n'accroche pas. Forcément déçu, le label préfère miser sur la sortie d'un LP à la tonalité similaire (*The Impossible Dream*, de Roy Hamilton). L'album de Kenny Carter ne sortira jamais. Il faudra l'acharnement de la firme Ace Records/Kent pour récupérer les bandes, sélectionner les prises et proposer au public, plus de cinquante ans après son enregistrement, ce monument de la musique soul sous le titre *Kenny Carter, Showdown, The Complete 1966 RCA Recordings*. L'ange est enfin ressuscité.

Kenny Carter, lui, est mort le 14 novembre 1990, à l'âge de 50 ans. Entre-temps, il aura continué à chanter, à enregistrer même quelques singles, mais sans jamais avoir publié d'album.

L'arrangeur star

Les arrangements de Garry Sherman sur *Kenny Carter, Showdown, The Complete 1966 RCA Recordings*, sont parmi les plus beaux, les plus raffinés et les plus complexes qu'il soit donné d'entendre. Sherman étudie le classique et le jazz avant de s'intéresser à la soul. Il débute chez Leiber and Stoller Productions, puis se fait remarquer en arrangeant "Up on the Roof" pour les Drifters. Il travaille ensuite avec Solomon Burke ou Van Morrison. On lui doit aussi plusieurs musiques de films, en tant que compositeur et arrangeur, comme *Midnight Cowboy* et *Alice's Restaurant*.

© RCA RECORDS

Steve Gunn

Other You

MATADOR

★★★

American(a)

La guitare est reine chez Steve Gunn, qui la maîtrise avec une dextérité qui l'a conduit aussi bien du côté country que folk ou post-punk. Avec *Other You* il la revisite encore, et de même la structure de sa musique, au côté du producteur Rob Schnapf, qui a travaillé avec saint Elliott Smith, Beck ou un vieux complice de Gunn, Kurt Vile. Il a quitté sa côte Est pour enregistrer à Los Angeles, entouré d'instrumentistes de talents comme la harpiste Mary Lattimore. L'ensemble est folk, donc, mais habité de moult fantômes et d'influences pérennes (Willie Nelson ou Elliott Smith). Des échos exotica ici, jazz là, et *Other You* s'impose comme l'album le plus riche, et peut-être évident de Gunn. **S.R.**

Pokey LaFarge

In the Blossom of Their Shade

NEW WEST RECORDS

★★★½

On the beach

Bloqué chez lui du fait de la pandémie, Pokey LaFarge s'est attelé à la confection de ce délicieux *In the Blossom of Their Shade*. Tout en couleur, Pokey sautille avec légèreté entre les ambiances fifties et caraïbes, sur des sons qu'on imaginerait sortir d'un transistor vintage. On pense à Harry Belafonte dans des relents de calypso, à Bob Brozman et sa nonchalance au dobro qui résonne sur la quasi-totalité des compos, aux B-52's pour les couleurs acidulées qui nous emmènent parfois même du côté des Ventures ou des Shadows. Pokey LaFarge, qu'on croirait échappé du *O'Brother* des frères Coen, livre un album généreux, léger et nostalgique, comme un cadeau de vacances. **C.S.**

Robben Ford

Pure

VERYCORDS

★★★★

Virtuose

Rock, blues, jazz, rien n'arrête Robben. Vingt-quatre ans après la sortie de son dernier opus instrumental (*Tiger Walk*), Ford attaque un nouveau chapitre, où la guitare dirige les débats. Styliste au jeu créatif, il se lâche sur neuf titres. Accompagné de son ingénieur du son Casey Wasner et d'un trio de batteurs (Nate Smith, Toss Panos et Shannon Forrest), le prodige américain affiche toute sa dextérité ("Balafon"), faisant crépiter ses chorus ciselés sur "Blues for Lonnie Johnson" ou déroulant avec talent ses tourneries électriques sur "A Dragon's Tail". Un album à la fois brillant et vertigineux, où Robben Ford atteint, par sa virtuosité, une fois de plus, les sommets des hautes cimes guitaristiques. **P.L.**

GA-20

Does Hound Dog Taylor Try It... You Might Like It!

KARMA CHIEF RECORDS/MODULOR

★★★★

Coming back to my roots

Rares sont les disques hommages dignes de ce nom. Mais cet album de GA-20, composé de titres de – ou interprétés par – Hound Dog Taylor, légende parmi les légendes du blues, est une pure merveille. Les guitaristes Matt Stubbs et Pat Faherty rejouent "It's Alright", "Sadie" et autre "She's Gone" avec un son roots, basique mais actuel, qui fait apprécier autrement et à nouveau les titres de l'homme aux six doigts. Chaque passage est senti, vécu et offre la place à l'émotion, quitte à laisser croire à l'improvisation maîtrisée. Une occasion d'entendre des interprétations proches de l'os. Le blues de Chicago vit dans cet album. Un pur régal. **S.V.**

© DR

★★★★★ Classique | ★★★★ Excellent | ★★★ OK ! | ★★ Mouais... | ★ Eut

Quick Hits

Des retours très attendus et des nouveaux venus : voici ce que l'on écoute ce mois-ci.

Anna Leone
I've Felt All These Things
All Points

CE PREMIER ALBUM, produit par Paul Butler, donne à entendre les mélodies folks et l'univers intérieur de cette très douée chanteuse et guitariste suédoise sous influence Kate Bush. ★★★

Troy Von Balthazar
Courage, mon amour !
Vicious Circle

ENREGISTRÉ dans son studio creusois, le musicien américain verse ici dans un minimalisme qui, empreint de mélancolie, témoigne de guitares remarquablement maîtrisées. ★★★

Joon Moon
Chrysalis
Musique Sauvage

QUAND LE MUSICIEN et producteur Julien Decoret rencontre la chanteuse Liv Warfield (ex-NPG de Prince), cela donne un disque groovy, capté entre Chicago, Portland et Montmartre. ★★½

Barbagallo & Baptiste W. Hamon
Barbaghamon
Modulor

BARBAGALLO vit en Australie, Hamon en France, et ils sont réunis par le pouvoir des guitares, des mélodies pop et de l'acoustique folk, sans oublier une pincée de psyché lointain. ★★★

Hubert Lenoir
Musique directe
Simone Records

NOURRI DE TOUT ce qu'il a ressenti, vu, entendu (et enregistré sur son iPhone), le second album du Canadien est abrupt et foisonnant à la fois, croisant R'n'B et punk alternatif. ★★½

Torres
Thirstier
Merge/Modulor

LE CINQUIÈME ALBUM de Mackenzie Scott tourne autour des souvenirs émus du rock nineties, et propose un ensemble fébrile, ouvert sur un avenir plus clair que l'on ne croirait… ★★★

Esinam
Shapes in Twilights of Infinity
W.E.R.F Records

GRANDE ÉLÉGANCE que celle du premier album de cette musicienne et chanteuse belgo-ghanéenne, qui mêle soul, rythmiques africaines, électro et improvisations jazzy. Révélation ! ★★★

Stranded Horse
Grand rodéo
Ici D'Ailleurs…/L'Autre Distribution

AUTOUR DE YANN TAMBOUR, Boubacar Cissokho, Sébastien Forrester et Miguel Bahamondès-Rojas complètent ce projet acoustique tendance folk, à l'inspiration toujours renouvelée. ★★½

Matthew E. White
K Bay
Domino

LE BARBU DE RICHMOND n'a rien perdu de son inspiration funky et, avec ce disque hautement hédoniste, nous en fait voir de toutes les couleurs soul, jazz et R'n'B, improvisations incluses ! ★★★

Gaël Faure
L'Eau & la peau
Zamora

FORT DE MORCEAUX aussi beaux que "L'Œuvre de nos vies", cet EP retourne aux sources de ce que la nature nous offre de mieux, tout en proposant une mixture pop esthétisante. ★★½

SÉLECTION : SOPHIE ROSEMONT

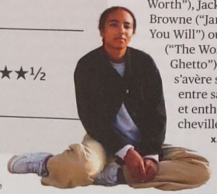
HOMEBOYS

EAST L.A.

Los Lobos
Native Sons
NEW WEST RECORDS
★★★½

À DÉFAUT D'ÊTRE tout à fait persuadé que la bamboche est bel et bien terminée, une idée assez précise se dessine quant au sort que souhaiterait réserver à leur ancienne "Bamba" notre quarteron de Chicanos bientôt en passe de célébrer leur jubilé (dans deux ans). S'ils n'ont donc plus grand-chose à prouver depuis bien longtemps, ce nouvel album sera une excellente occasion de rappeler à ceux à qui ça aurait échappé combien Los Lobos n'a jamais été le groupe d'une seule chanson et pas davantage d'un seul style. *Native Sons* annonce la couleur dès son titre : les racines, le fief. Pour Los Lobos, c'est Los Angeles. D'où leur désir de passer en revue toutes sortes d'humeurs musicales qui ont fait l'histoire de la cité des Anges. Qu'il s'autorise des pauses du côté des Beach Boys ("Sail On, Sailor"), Buffalo Springfield ("For What It's Worth"), Jackson Browne ("Jamaica Say You Will") ou War ("The World Is a Ghetto"), le périple s'avère sans failles, entre savoir-faire et enthousiasme chevillé au corps.

XAVIER BONNET



Anna Leone

Robert Jon & the Wreck
Shine a light on Me Brother
INDÉ
★★★

Quatre poulets et un coca

Si l'ambiance générale est clairement rock et rhythm'n'blues, de l'accoutrement façon Jake et Elwood en passant par la barbe de Billy et feu Dusty, il y a dans ce *Shine a Light on Me Brother*, une énergie, voire une rapidité toute contemporaine. Les fantômes de Joe Cocker et John Belushi – ou était-ce le même ? – viennent titiller l'oreille, alors que le groupe balance à pleines lampes du slide électrique et des cuivres qui ne boudent pas leur plaisir. Il y aura des pauses FM comme sur "Ain't No Young Love Song" et son côté pop plus moderne et springsteenien, avant de revenir en force vers un Chicago qui ne laisse aucun doute sur leur amour des frères Blues, dont le plus petit doit être fier de là-haut. **C.B.**

Andrea von Kampen
That Spell
FANTASY/UNIVERSAL
★★★

Pur sucre ?

Cette adepte d'une folk aussi lumineuse qu'intimiste propose son second album, deux ans après *Old Country*. Voilà qui tombe bien, puisqu'elle a bien d'autres atouts en main, quand bien même elle est la première à admettre que l'isolement du Nebraska l'a grandement aidée à forger son sens de l'écriture. Pour qui n'y prendra pas garde, *That Spell* a tous les atours du trompe-l'œil – ou du trompe l'oreille en l'occurrence. Le ton est doucereux, dans les mélodies, leurs arrangements, comme dans cette voix sans… aspérité. Il faut creuser pour que cette écriture se révèle. Une reprise du "Don't Talk (Put Your Head on My Shoulder)" des Beach Boys presque liquoreuse là-dessus et le tour est joué ! **X.B.**

The Third Sound
First Light
FUZZ CLUB RECORDS
★★★½

Gothico-psychédélique

Le cinquième album du groupe de l'Islandais Hákon Aðalsteinsson – guitariste de Brian Jonestown Massacre – enfonce le clou de son néo-psychédélisme post-punk mâtiné de new wave. Si les travers gothiques sont toujours là ("Not Even Jesus") avec leur lot de guitares tournantes, on sent les compositions plus légères, à commencer par "Tidal Wave" qui ouvre l'album. On reconnaît même des sonorités proches de Echo & The Bunnymen ("Your Love Is Evol", "This Is the Only Way I Know") ou de The House of Love ("Dissociation"). Si The Third Sound n'a guère quitté les early eighties, son approche beaucoup plus psyché ("Hex") rend l'ensemble bien actuel. La re-mise à jour du mois ! **S.V.**

Villagers
Fever Dreams
DOMINO
★★★

Coup de maître

Depuis son premier album, *Becoming a Jackal* (2010), le guitariste a gagné en maturité. Et en audace. C'est un nouveau chapitre qu'inaugure aujourd'hui Conor O'Brien avec ce *Fever Dreams*. Ne vous fiez pas à l'ouverture, lo-fi – et bricolée – de "Something Bigger", car voir les choses en grand, c'est ce que va faire l'Irlandais. Outre son grand talent de mélodiste, il dirige d'une main de maître la plus orchestrale des pop, flirtant sans complexe avec le baroque. D'autre part, le folk peut s'avérer tranquillement groovy, comme sur "Song in Seven ", la ritournelle pop mystique ("Restless Endeavour"), et le tout est d'une cohérence et d'une harmonie épatantes. O'Brien signe ici son grand classique. **S.R.**

© DR

★★★★★ Classique | ★★★★ Excellent | ★★★ OK ! | ★★ Mouais… | ★ Euh…

THE BEATLES

Yesterday

Une mélodie dans la tête, quelques paroles nostalgiques, un arrangement des plus brillants. Making of.

Par PHILIPPE BARBOT

Œuvre inoubliable... L'anecdote est connue mais elle mérite d'être répétée. La célèbre chanson des Beatles, souvent considérée comme le summum du talent de Paul McCartney, a débuté comme une vulgaire recette de cuisine.
La preuve que si on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs, on peut parfois les transformer en tube.

Un matin de 1964, dans l'appartement londonien de sa fiancée, Jane Asher, sur Wimpole Street, Paul McCartney se réveille avec une mélodie en tête.
Un air dont il a rêvé pendant la nuit et qu'il s'empresse de rejouer au piano pour ne pas l'oublier. Mais un doute le traverse : et si cette flatteuse mélodie n'était pas de lui ? Peut-être qu'inconsciemment, il aurait reproduit un air déjà existant, réminiscence d'un temps où son père lui faisait écouter ses disques de jazz... Pendant les mois qui vont suivre, il va rejouer le truc à qui veut bien l'entendre, avec cette sempiternelle question : *"Ça vous rappelle quelque chose ?"* Devant le chœur des dénégations, Paul se rassure : il semble bien être l'auteur de ces quelques notes imaginées dans son sommeil. Reste à les structurer pour en faire une chanson.

Le voilà qui, inlassablement, peaufine la fameuse mélodie, et finit même par lui trouver un pont. Partout où il peut disposer d'un piano, il travaille le morceau, quitte à rendre fou son entourage. Jusque sur le tournage du film *Help!*, aux Bahamas en février et mars 1965, où il provoque la colère du réalisateur Richard Lester, qui le menace de confisquer le piano s'il ne finit pas sa sacrée chanson. Une obstination qui devient un objet de moquerie pour les autres Beatles, George s'interrogeant : *"Il se prend pour Beethoven ou quoi ?"* Mais Paul persiste et signe. À chaque session d'enregistrement, il ressort le morceau, invariablement retoqué par ses camarades. Il faut dire que rien, ni la mélodie ni les paroles, ne ressemble à ce à quoi les Beatles ont jusqu'à présent habitué leur public. Baptisé "Scrambled Eggs", le texte démarre ainsi : *"Oh my baby how I love your legs/ Not as much as I love scrambled eggs."* Drôle de breakfast...

C'est au cours d'un voyage au Portugal, en mai 1965, que Paul trouve enfin le titre et les paroles définitives. La chanson s'intitulera "Yesterday", une ballade mélancolique sur le thème de la rupture.

Le mois suivant, sa chanson enfin terminée, il réussit à persuader George Martin de l'enregistrer. C'est chose faite le 14 juin, aux studios d'Abbey Road, avec Paul seul à la guitare acoustique (une Epiphone Texan, pour les amateurs), après que John a vainement tenté un accompagnement à l'orgue Hammond. Juste avant, les Beatles avaient mis en boîte "I'm Down", un morceau pas vraiment du même métal... Trois jours après, George Martin ajoute à la chanson un quartet à cordes constitué de musiciens recrutés par le violoniste Tony Gilbert. L'ingénieur du son s'appelle Norman Smith, dit "Hurricane Smith", futur collaborateur de trois des premiers albums de Pink Floyd. George Martin raconte : *"Paul avait chanté et joué de la guitare live, alors sa voix et son instrument s'étaient mélangés dans les micros. Les musiciens du quartet voulaient travailler au casque, j'ai préféré leur passer la chanson dans des haut-parleurs. Du coup, on entend aussi Paul sur les pistes de cordes."* Sans doute ce qui donne cet effet, à la fois intime et quasi liturgique, sur la voix de Paul.

La chanson est comme d'habitude créditée Lennon-McCartney, même si elle a été entièrement composée et interprétée par Paul, sans l'aide de ses camarades. Lennon ira même jusqu'à dire : *"Ça m'a presque embêté qu'il l'ait finie, on avait tellement rigolé avec ça..."* Si "Yesterday" figure sur l'album *Help!*, paru en août 1965, elle n'est publiée en single qu'aux États-Unis, un mois plus tard, avec "Act Naturally" en face B. Il faudra attendre plus de dix ans, en mars 1976, pour qu'elle soit enfin disponible en Grande-Bretagne. C'est que les Beatles, persuadés que la chanson ne leur ressemblait guère, craignaient de désorienter leur public. Même Chris Farlowe, un chanteur de blues-soul qui reprit des titres des Rolling Stones, refusa de l'enregistrer, prétextant qu'il la trouvait *"un peu trop mièvre"*. C'est Matt Monro, un populaire crooner façon Sinatra britannique, qui la publia le premier avec succès, dès l'été 1965.

Devenue une des chansons les plus reprises au monde, "Yesterday" battra aussi tous les records de diffusion, à la radio comme à la télévision. Exégètes et musicologues de tout poil tenteront de lui trouver une parenté, les uns affirmant qu'elle est inspirée du "Georgia on My Mind" de Ray Charles, les autres prétendant que le texte ressemble à celui de "Answer Me My Love", interprétée, entre autres, par Nat King Cole. Chuck Berry déclara qu'il aurait bien aimé l'écrire, Dylan insinuera qu'il la trouve banale (ce qui ne l'empêchera pas d'en faire une version avec Harrison, jamais publiée), et Lennon en fera une perfide allusion dans "How Do You Sleep", une chanson "anti-McCartney" extraite de l'album *Imagine*, en 1971 : *"The only thing you done was yesterday/And since you've gone you're just another day..."* ("Another Day", étant le titre d'un hit de Paul à l'époque). En 2000, Paul demanda à Yoko l'autorisation d'inverser les crédits en "McCartney-Lennon", pour l'album *The Beatles Anthology*... ce qu'elle refusa. Ce qui s'appelle confondre passé et "Yesterday". ●

Chrissie Hynde

Standing in the Doorway

WARNER

★★★★

She doesn't pretend

Chrissie Hynde a cette vibration authentique qui arrache le frisson et qui rassure en même temps. Elle a cette voix de la fille qu'on a fait l'erreur de laisser partir, alors qu'elle était sincère, vraie. Pas surprenant, donc, alors que le monde était en pleine panique, qu'elle enregistrât un album de reprises de Bob Dylan. Comme dans un monde où ne fonctionnent plus que les guitares acoustiques et les bons vieux pianos pour nous rappeler les textes de l'éternel troubadour. Et là, on est reconnaissant qu'elle nous épargne de énièmes reprises des méga hits de colos de vacances, en allant plutôt chercher chez les underdogs, les chansons un peu plus confidentielles de Dylan, pour leur apporter encore plus d'élégance et de vérité. Un album noble et bienveillant de textes qui survivent à l'hystérie ambiante. C.D.

Brian Setzer

Gotta Have the Rumble

SURFDOG/MASCOT

★★★

Nitro Setzer

Quand un hot rod ne fait pas de bruit, c'est qu'il est au garage, en attendant de rugir à nouveau. L'analogie s'applique sans difficulté à Brian Setzer, qui revient donc après un silence de sept ans, quelques frayeurs de santé et une revanche à prendre sur des acouphènes qui n'ont fait que le mettre en rogne. En réaction sans équivoque à l'adversité, mais loin de faire dans le vindicatif, Setzer l'espiègle joue la métaphore et la référence et fait sourire – plus encore que sur tout le reste du disque – avec son "Cat with 9 Wives". De fait, il revient avec un album jubilatoire, gonflé à bloc d'un rockabilly dont il est l'un des plus influents généraux. Enregistré entre Nashville et Minneapolis, *Gotta Have the Rumble* – "Faut que ça cogne", dirait-on – démarre en trombe et fume comme on aime. C.D.

Iron Maiden

Senjutsu

PARLOPHONE/WARNER

★★★★

Du lourd, du vrai

"C'est quand on cherche à être Iron Maiden que le danger apparaît...", déclarait récemment sa voix, Bruce Dickinson, à la bible metal anglaise Kerrang! Qu'elle s'affuble comme ici d'une tenue de samouraï ou pas, pas besoin que l'incontournable mascotte du groupe, Eddie, nous pointe son faciès menaçant sous le nez pour se convaincre que le groupe traduit ici une envie de se libérer de tous les carcans possibles, qu'ils soient stylistiques ou de temps. Si la "Vierge de fer" n'a jamais oublié de se montrer flamboyante et épique au fil de ses seize précédents albums studio, c'est clairement la carte lyrique et progressive qu'elle a décidé de jouer. Metal progressif certes, mais rock progressif aussi sur telle intro ou telle envolée. Pour y parvenir, elle s'en est donné les moyens et... de l'espace : quatre titres (sur dix) à plus de dix minutes. Pas une première chez elle, mais jamais de manière aussi radicale. Le résultat est tout simplement bluffant. Peut-être pas le Maiden que tous ses fans voudront entendre, mais clairement un Maiden qui mérite d'être écouté... XAVIER BONNET

2021 REMASTERED COLOR DISC
Matmatah
Rebelote
20th ANNIVERSARY EDITION
DISPONIBLE MAINTENANT
EN VINYLE GATEFOLD
- édition limitée -
ET SUR TOUTES LES PLATEFORMES DIGITALES
CANCRE
NOUVEL EP « ETRANGLER »
disponible le 12. 11. 2021
« Une énergie rock, brute et mélancolique »

Tom Petty

Angel Dream (Songs and Music from the Motion Picture "She's the One")

WARNER

★★★★

Inédits!

La BO du film oublié *She's the One* était signée Tom Petty. Aussi, *Angel Dream* est une reconstruction d'un album qui comportait des chansons tirées de *Wildflowers*: dès les premières mesures de "Angel Dream (No. 2)", sa voix et ces arpèges cristallins, un frisson d'émotion vous saisit, comme lui seul peut le faire. De prises alternatives – superbe version longue de "Supernatural Radio" – en inédits de choc – une reprise dylanesque du "Thirteen Days" de J.J. Cale ou un "105 Degrees" en mode rockissimo – c'est à un véritable opus de Petty et de ses Cœurs brisés qu'on a désormais affaire. Et dieu qu'on aime ça... **ALAIN GOUVRION**

Buena Vista Social Club

Buena Vista Social Club 25th Anniversary Edition

WORLD CIRCUIT/BMG

★★★★

Anniversaire cubain

Il y a vingt-cinq ans, ces artistes cubains, pour beaucoup vétérans d'une scène locale des années 1940 et 1950, n'auraient pas parié un peso sur la perspective de connaître une seconde carrière qui allait les mener aux quatre coins du monde. Renouer aujourd'hui avec les Compay Segundo, Ibrahim Ferrer, Rubén González, Omara Portuondo et consorts, alors mis en exergue par Ry Cooder et Wim Wenders (pour le film), s'entoure d'un voile de nostalgie pour réveiller le sentiment de ce miracle né dans un studio de La Havane, en 1996, en replongeant dans le patrimoine musical d'avant la révolution castriste. Habilement remasterisé, l'album original s'embellit de prises alternatives et d'inédits ("La Pluma", "Vicenta") et de prises studio d'autres titres apparus sur le live, au Carnegie Hall de 2008 ("Mandinga", "Siboney"). Pour un bonheur décuplé. **XAVIER BONNET**

LCD Soundsystem

The Long Goodbye

WARNER RECORDS

★★★

L'autre Boss

Il n'y a pas que Bruce Springsteen pour gratifier son audience de spectacles marathon. Le 2 avril 2011, LCD Soundsystem et son homme-orchestre, James Murphy, investissaient durant près de quatre heures, le Madison Square Garden pour un (faux) concert d'adieu, réunissant orchestre, section de cuivres, chorale et nombreux invités. Introuvable, *The Long Goodbye* est aujourd'hui réédité en coffret 5 vinyles ou en triple CD. En 28 titres, Murphy y délivre fiévreusement la quintessence de cette formation électronique qui n'oublie jamais ce qu'elle doit aux grands anciens pré-digitaux: Bowie ("Drunk Girls"), Talking Heads ("Time to Get Away"), The Orb ("Ships Talking")... Dans la catégorie "Je fais du neuf avec du vieux et je le fais bien" Murphy est de toute évidence un Boss. **DENIS ROULLEAU**

LA CLASSE

Bryan Ferry

These Foolish Things – Another Time, Another Place – Let's Stick Together – In Your Mind – The Bride Stripped Bare – Boys and Girls

VIRGIN RECORDS

★★★★

Le vibrato de Bryan

Bryan Ferry restera à jamais le leader classieux et le vocaliste de Roxy Music, groupe fondateur d'un art-rock aussi audacieux qu'accessible. Mais le dandy à la mèche est également le responsable de seize albums en solo, soit exactement le double de l'œuvre enregistrée par sa formation d'origine. Les six premiers, gravés entre 1973 et 1985, sont aujourd'hui réédités en vinyle 180 g et bénéficient d'une remastérisation réalisée à partir des bandes originales dans les studios Abbey Road. Si le répertoire, composé de reprises (Bob Dylan, Lou Reed, Beatles, Sam & Dave et même Roxy Music sur *Let's Stick Together*!), ne prétend aucunement à l'innovation, celui-ci est incontestablement chiadé, tant en termes de production que d'interprétation. C'est bien simple, hormis peut-être du death metal auvergnat, Bryan semble capable de tout chanter et d'accorder son vibrato à toutes les sauces: glam, folk, blues, pop, soul... sans oublier d'incomparables love songs de sa composition ("Slave to Love", "Don't Stop the Dance"), qui ont contribué au succès planétaire de l'album *Boys and Girls*, en 1985, pour lequel il avait réuni, trois ans après la dissolution de Roxy Music, David Gilmour, Mark Knopfler et Nile Rodgers... On a les amis qu'on mérite! **DENIS ROULLEAU**

Tina Turner

Foreign Affair – Deluxe Edition

WARNER

★★★★

Pop soul de luxe

En 1989, on ne parle même plus de comeback du siècle concernant la lionne Tina. Cinq ans après le miracle *Private Dancer* et sa flopée de hits platinés ("What's Love Got to Do With It"...), elle est redevenue une supersista capable d'affronter Mad Max à l'écran tout autant que David Bowie ou Bryan Adams sur scène. Même si une partie de ses fans ignorent tout des années Ike & Tina lorsqu'elle publie *Foreign Affair*. Un autre blockbuster dont la réédition "Deluxe" nous ramène à ces perles pop-soul 80's que restent "Steamy Windows", ou "The Best" – qu'on découvre ici en démo épurée presque plus intense que l'originale. En bonus, trois CD de faces B, remix et un DVD live en mode de "Greatest Hits" enregistré en 1990 à Barcelone: Tina? *Simply the best!* **ALAIN GOUVRION**

Marianne Faithfull

The Montreux Years

MONTREUX SOUNDS/BMG

★★★

Live sur les bords du lac Léman

Dame Marianne aura pris son temps pour devenir une habituée du festival suisse, mais une fois... lancée, elle y aura pris ses aises: cinq fois en quasiment quinze ans! Sur le principe établi par les précédents volumes de cette collection "Montreux Years" consacrés à Nina Simone et Etta James (mais sans second CD avec un concert en intégralité cette fois), les souvenirs de ces différents passages sont égrainés ici au fil de quatorze titres. Si sa prestation de 1999 se taille la part du lion (cinq morceaux), ce sont pourtant cette reprise de Van Morrison ("Madame George", 1995) proposée d'entrée de jeu, ou "Song For Nico" (2002) symbolique à souhait de parcours chaotiques communs, un "Strange Weather" (2005) puissant, ou ce "Solitude" (2005) furtivement emprunté à Duke Ellington et Billie Holiday, qui emportent la mise. Tout sauf un hasard si ce sont ceux où la voix faithfulienne n'a pas besoin de trop en faire... **XAVIER BONNET**

JAZZ

The Volunteered Slaves

SpaceShipOne

DAY AFTER MUSIC

Si vous rêvez d'un voyage dans l'espace, vous pouvez tenter, comme Jeff Bezos, l'expérience d'un petit tour en apesanteur, contre une somme flirtant avec le PIB d'un pays africain, ou bien atteindre de surprenantes contrées cosmiques en vous embarquant pour une belle odyssée galactico-musicale dans la capsule de ce rutilant *SpaceShipOne*. Formé à Marciac il y a une vingtaine d'années, le collectif The Volunteered Slaves (le nom est inspiré du titre d'un album de Roland Kirk), composé de cinq solides astronautes de la scène jazz française (Olivier Temine, Emmanuel Duprey, Emmanuel Bex, Akim Bournane et Julien Charlet), y caresse le poil soyeux de Laïka le temps d'une douce ballade, plane, rêve et surtout s'échauffe et s'emballe en y explorant les galaxies d'un jazz-funk vaguement electro et surtout irrésistiblement dansant. **PHILIPPE BLANCHET**

Pieranunzi Fonnesbæk Duo

The Real You

STUNT RECORDS

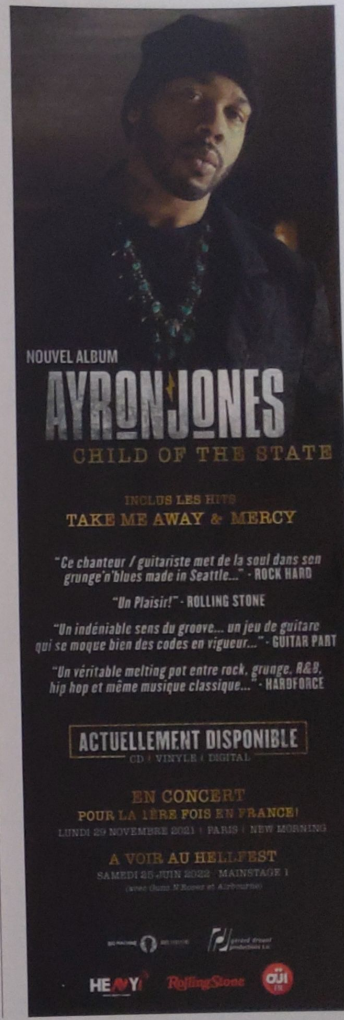
Le pianiste italien Enrico Pieranunzi et le contrebassiste danois Thomas Fonnesbæk se connaissent bien, et ont déjà enregistré un album pour le label Stunt. Il y a quatre ans. Les retrouver autour de ce projet célébrant l'œuvre de Bill Evans n'a donc rien d'étonnant. C'est par contre une bien belle surprise. Tant que les deux compères la jouent fine en privilégiant des compositions originales (qu'ils se partagent avec la même ferveur et le même enthousiasme) sur de strictes covers, même finement relues, de l'immense pianiste américain (seulement deux compositions d'Evans: "Only Child" et "Interplay"). Un somptueux hommage, ponctué par un dernier clin d'œil complice, Bill and Bach. **P.B.**

Cochemea

Vol II: Baca Sewa

DAPTONE/MODULOR

Jusqu'à une période récente, Cochemea Gastelum était surtout un homme de l'ombre: lieutenant de Sharon Jones & the Dap-Kings durant quinze ans (et jusqu'à la disparition de la chanteuse), mais aussi musicien très recherché, saxophoniste de sessions pour Amy Winehouse, Rick Rubin ou Quincy Jones, également remarqué aux côtés de Public Enemy, Archie Shepp ou David Byrne. Après deux albums solos très remarqués, Cochemea revient cet été avec un disque qui devrait sonner pour ce grand instrumentiste l'heure de la consécration. Fidèle à ses racines amérindiennes (notre homme a du sang yaqui et apache), ce disciple de Jim Pepper (d'origine indienne lui aussi) brasse tout au long de cet album un spiritual jazz envoûtant et incantatoire, souvent attisé par un groove hypnotique. **P.B.**



Muddy Waters

The Montreux Years

MONTREUX SOUNDS/BMG

★★★★

Mythique !

Claude Nobs, le fondateur du festival de Montreux, dut patienter sept ans avant de réussir à inviter Muddy Waters, qu'il avait découvert en 1965. Il y donnera trois shows, le premier en juin 1972, dont ont été ici sélectionnés cinq titres – contre quatre à celui de 1974 et sept pour l'ultime passage du bluesman sur place, en 1977 – et qui se distingue par une tonalité résolument plus roots, à l'instar de cette guitare qui semble vouloir s'échapper des geôles de "County Jail". Le tout est sublimé par une remasterisation sidérante. Les incontournables "Mannish Boy" et "I'm Your Hoochie Coochie Man" sont de la revue, même si ce n'est pas sur eux que l'on s'attardera en priorité.

XAVIER BONNET

Almost Famous

20th Anniversary

UNIVERSAL MUSIC

★★★★½

Amour, gloire et rock'n'roll…

Vingt ans après sa sortie sur les écrans, l'épatant film rock de Cameron Crowe, inspiré par ses débuts de journaliste tout terrain à *Rolling Stone*, n'a pas pris une ride… pas plus que sa formidable BO pour la première fois rééditée dans son intégralité. Le casting, déjà vertigineux – de Simon & Garfunkel aux Who en passant par Led Zeppelin, David Bowie, Rod Stewart ou Cat Stevens – s'enrichit désormais d'un second CD tout aussi jubilatoire qu'éclectique, où l'on croise aussi bien Joni Mitchell ("River") qu'Iggy & the Stooges ("Search and Destroy"), Neil Young & Crazy Horse ("Everybody Knows This Is Nowhere"), que Steely Dan ("Reeling in the Years") et tant d'autres encore… Quelque 35 merveilles au total, qui vous collent illico l'envie de réécouter l'intégrale de, disons, Blodwyn Pig… ou, plus sérieusement, de revoir d'urgence *Almost Famous* – dans la version *ultimate cut* de son réalisateur, *of course*.

A.G.

Marillion

Fugazi

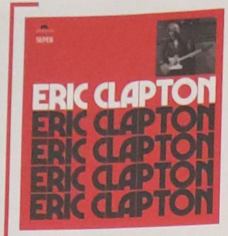
WARNER RECORDS

★★★½

La confirmation

Souvent mal aimé, coincé entre le premier album (*Script for a Jester's Tear*), celui de la révélation, et le troisième (*Misplaced Childhood*), celui de la consécration, *Fugazi*, publié en 1984, confirme pourtant tous les espoirs placés dans la formation britannique. Plus abouti, plus hard également, le disque contient les inévitables compositions alambiquées à rallonge ("She Chameleon", "Jigsaw"), mais également un titre de moins de 5 minutes, "Punch & Judy"! Soit un format inédit dans le répertoire du groupe, qui s'avérera payant un an plus tard avec le succès international du très efficace single "Kayleigh". Cette réédition vaut surtout pour le concert joué à Montréal, en 1984 : Marillion période "Fish" à en effet toujours donné sa pleine mesure sur scène, notamment avec cette interprétation de "Cinderella Search", morceau de bravoure pop-prog écarté du tracklisting final de *Fugazi*, on se demande bien pourquoi.

DENIS ROULLEAU



EC IS HERE!

Eric Clapton

Eric Clapton Anniversary Deluxe Edition

POLYDOR/UNIVERSAL

★★★★

Slowhand et les gars de Tulsa

Après l'aventure Blind Faith, Eric Clapton est quelque peu lassé des super-groupes, voire des groupes tout court. Au moment d'enregistrer son premier disque, le guitar hero n'a que l'embarras du choix. Ayant participé à l'album du duo de rhythm'n'blues Delaney & Bonnie, il en recrute la puissante section rythmique (Carl Radle, Jim Gordon, l'organiste Bobby Whitlock) et s'acoquine avec le pianiste et songwriter Leon Russell, l'étoile montante de la scène de L.A. qui a officié derrière Joe Cocker pour *Mad Dogs & Englishmen*. Toute cette fine équipe originaire de Tulsa – plus quelques touristes de passage, comme Stephen Stills – se retrouve en studio pour enregistrer des titres composés avec Russell ("Blues Power"), et surtout avec Delaney Bramlett ("Let it Rain", "Bottle of Red Wine"), qui produit et mixe une première version de l'album. Il y en aura trois au total, désormais regroupés sur cette somptueuse réédition, au son à tomber : celui de Bramlett, celui de Clapton, en grande partie inédit, et celui de l'ingénieur du son, Tom Dowd, le plus connu. C'est aussi à ce moment-là que Clapton découvre, via Carl Radle, le single d'un singer-songwriter lui aussi natif de Tulsa, un certain J.J. Cale. Il s'empare de "After Midnight", en accélère le tempo, et en fait un énorme succès. En entendant "son hit" à la radio, alors qu'il cachetonne dans un club miteux, le premier réflexe de J.J. sera… d'aller s'acheter une nouvelle voiture. Début d'une amitié au long cours.

ALAIN GOUVRION

George Harrison

All Things Must Pass (Deluxe Edition)

APPLE RECORDS/UNIVERSAL

★★★★★

Les coulisses d'un chef-d'œuvre

"Garbo talks!" C'est ainsi qu'un hebdo musical british accueillit la sortie du monumental *All Things Must Pass*, une allusion à l'immense Greta Garbo qui choisit de se couper du monde après une carrière inoubliable au cinéma. En clair, Harrison, dont la créativité avait été bridée au sein des Beatles, passait de l'ère du muet au cinéma parlant. Ce lyrisme sublime cathédrale sonore : tous ces "Wha Wha", "Hear Me Lord", "Isn't it a Pity", "My Sweet Lord", "Let it Down" qui dépassaient en démesure ce que Spector avait fait de "The Long And Winding Road". Pourtant, ne considérer *All Things Must Pass* que par ce prisme "wagnérien" tend à occulter la richesse d'inspiration d'un Harrison de plus en plus mystique. Le versant soft aux sonorités boisées de cet Everest est peut-être plus fascinant encore : "Ballad of Sir Frankie Crisp (Let it Roll)", "Behind That Locked Door", "Apple Scruffs", sa reprise du "If Not For You" de son ami Dylan et le sublime "I'd Have You Anytime" coécrit avec le Maestro, sont autant de trésors à redécouvrir dans le répertoire de cet ex-membre d'un club qui n'avait qu'un seul défaut : compter trois songwriters géniaux dans ses rangs.

ALAIN GOUVRION

journalistique sous-entendait peut-être aussi qu'il avait choisi de le faire en cinémascope, via une superproduction hollywoodienne orchestrée par le créateur du Wall of Sound lui-même, Phil Spector. C'est l'un des côtés les plus passionnants de cette réédition que d'observer, à travers ses bonus, l'élaboration de cette

© DR

Headcharger

Rise From the Ashes

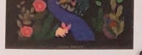
AT(H)OME

★★★

Phoenix !

Et si le titre de ce nouvel album en disait plus que tous les longs discours ? Et si, en effet, au-delà des changements de personnel, des multiples ornières rencontrées au fil du parcours, des changements de trajectoire musicale à travers les années, Headcharger était tout bonnement increvable ? Quoi qu'il en soit, l'enseignement principal de ce *Rise From the Ashes* est ailleurs : entre expérience et regain de fraîcheur apporté par l'arrivée de nouveaux membres, le gang caennais a une nouvelle fois trouvé le parfait compromis (on a le droit de préférer le terme d'équilibre), entre riffs solides et trames mélodiques accrocheuses, de ceux et celles qui vous font dodeliner de la tête – et plus si affinités – avant même que vous en preniez conscience. À l'arrivée, le constat est assez imparable : le rock tout terrain de Headcharger se relève moins de ses cendres qu'il perpétue une politique de terre brûlée, dont on ne perçoit que des bienfaits.

XAVIER BONNET



José González

Local Valley

CITY SLANG

★★★

Citoyen du folk

Pourra-t-il un jour nous décevoir ? Ce ne sera pas pour cette fois-ci, et heureusement, car tout tout le camp en ce bas monde. Après six années de pause, le musicien suédois et meneur de Junip a enregistré, dans sa maison de vacances, près de Göteborg, il chante en anglais, mais aussi en suédois et en espagnol, comme pour affirmer la richesse de ses origines, l'importance de ses modèles et l'affection pour son lieu de vie. "El Invento", "The Void", "Lilla G" : le son est lo-fi, intimiste, mais les influences viennent des quatre coins du monde. On entend les oiseaux autant que la sincérité d'un guitariste qui, refusant de bousculer le folk, le ramène dans ses vertus les plus élémentaires.

SOPHIE ROSEMONT

Cock Robin

Homo Alien

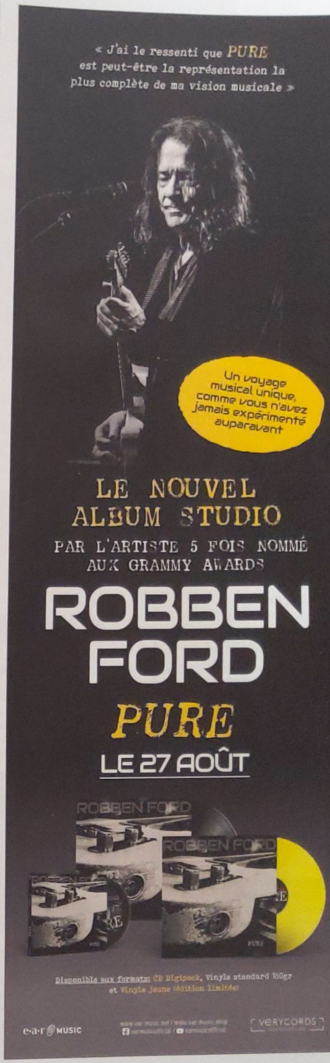
VERYCORDS

★★★

La nostalgie camarade

Parisien depuis quelques années, l'élégant Peter Kingsbery a embauché Coralie Vuillemin, chanteuse clavériste venue du classique. La magie opère. La voix de Kingsbery, à l'effet madeleine garantie, survole ce projet et assure parfaitement la passerelle entre une nostalgie évidente, bardée de souvenirs ardents dans les années 1980 et la modernité, l'élaboration et la grâce des compositions de Vuillemin et son chant. *Homo Alien* rappelle Bowie ou Elton John lorsque tous deux exploraient l'espace avec des textes empreints d'une nostalgie futuriste. C'est d'ailleurs le sentiment qui prévaut sur l'album. De signatures rythmiques complexes en harmonies volubiles, on pense aussi à Bryan Ferry tant les compositions flirtent parfois avec la haute voltige. Ceux qui connaissent seront ravis, les autres charmés.

C.B.



RS PRÉSENTE

La sélection *Rolling Stone* des meilleurs concerts

Vous pouvez réserver vos places sur digitick.com. Du fait des restrictions préfectorales, certains concerts sont susceptibles d'être décalés à une date ultérieure.

Jazz à La Villette
1-12/9 - **Paris** - Angélique Kidjo, Cécile McLorin, Jeanne Added, José James, Louis Cole...

Essonne en Scène
3-5/9 - **Chamarande** - Catherine Ringer, Hervé, Videoclub, Jean-Louis Aubert...

Benjamin Biolay
5/9 - **Dijon** - VYV Festival
15-16/9 - **Lille** - Le Splendid - Théâtre Sébastopol -
20/9 - **Paris** - L'Olympia

Sébastien Tellier
8/9 - **Paris** - La Cigale

Tom Jones
8/9 - **Paris** - Le Grand Rex

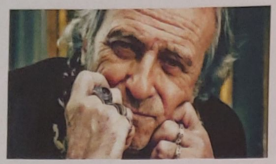
This Is the Kit
9/9 - **Paris** - Église Saint-Eustache
10/9 - **Le Havre** - Le Tetris
11/9 - **Dunkerque** - Les 4 Écluses
12/9 - **Tourcoing** - Le Grand Mix
14/9 - **Amiens** - La Lune des pirates
15/9 - **Rennes** - Jardin moderne
17/9 - **Lorient** - Hydrophone

Klon
9/9 - **Paris** - La Boule noire

Dana Gavanski
9/9 - **Paris** - Le Pop-Up du label

Mennecy Metal Fest
10-12/9 - **Mennecy** - No One Is Innocent, Dagoba, Octane, Phil Campbell and the Bastard Sons...

À NE PAS MANQUER



Patrick Coutin
25/9 - **Paris** - La Maroquinerie

Il a signé une dizaine d'albums, qu'il a réédités l'année dernière sous forme d'un coffret collector contenant de nombreuses surprises. En préambule d'une tournée en 2022, qui débute fin septembre à Paris.

Cheap Trick
9/2/22 - **Paris** - L'Alhambra

Quarante et un ans après sa dernière visite, Cheap Trick revient à Paris. Et si les Américains reprendront sûrement leurs plus grands classiques - "Surrender", "I Want You To Want Me"... -, ils devraient aussi faire la part belle à leur nouvel album, *In Another World*.

Inhaler
21/4/22 - **Paris** - Le Trabendo

Le groupe dublinois a sorti son premier album, *It Won't Always Be Like This*, et compte bien le défendre partout en Europe, via une tournée tout simplement colossale. Ce passage dans la capitale est à ne pas manquer, à coups de refrains fédérateurs, dans l'ombre de U2.

Lisa Li Lund - Turner Cody - Nicolas Michaux
10/9 - **Paris** - La Boule noire

We Love Green
10-12/9 - **Vincennes** - Catherine Ringer, Lala &ce, Squid, Caribou, London Grammar, Floating Points...

Pomme
13-14-15/9 - **Paris** - L'Olympia

Robert Jon & the Wreck
14/9 - **Paris** - Les Étoiles

Laura Cox
16/9 - **Paris** - New Morning

Jane Birkin
17-20/9 - **Paris** - Philharmonie

Les Ogres de Barback
17/9 - **Paris** - L'Olympia

Cali
18/9 - **Paris** - Gaîté lyrique

The Luka State
18/9 - **Paris** - 1999

Tom Ibarra
23/9 - **Paris** - La Boule noire

Levitation France
24-25/9 - **Angers** - Shame, The Limiñanas, Zombie Zombie & Sonic Boom, Anika, Slift, Los Bitchos, La Jungle, Lice...

CharlÉlie Couture
30/9 - **Paris** - Salle Gaveau

© GETTY/ALAIN FACET

B.D.

MAKING OF

Après le rock, le cinéma: Hervé Bourhis analyse le monde merveilleux des producteurs du 7e art.

Animal Social Club
SCÉNARIO ET DESSIN Hervé Bourhis
ÉDITIONS Dargaud
★★★★

Les turpitudes d'un couple de jeunes producteurs qui galèrent à monter un "blockbuster d'auteur sur le confinement", juste après la pandémie. Premier acte: comédie. Deuxième acte: épouvante.

PAR LORAINE ADAM

DESSINATEUR, illustrateur et scénariste talentueux, Hervé Bourhis, auteur des "Petits livres" sur le rock, les Beatles, la french pop ou la black music, plonge ici dans les coulisses du cinéma français. Une comédie grinçante aux dialogues jubilatoires.

Quelles ont été le déclic et vos influences pour cette histoire dans le milieu du 7e art?
Je me suis inspiré de Chabrol, Robert, Hitchcock et du tandem Bacri-Jaoui... ainsi que du Covid et de ma propre mini-expérience dans le cinéma! *Le Teckel*, l'un de mes livres, est en phase d'adaptation depuis six ans et, à ce sujet, je peux juste dire que Mathieu Sapin retravaille encore le scénario...

Comment définiriez-vous l'esprit d'*Animal Social Club*?
J'espère y avoir insufflé l'esprit du temps, c'est ce que j'ai essayé de faire en tout cas. C'est bien plus difficile à faire que de l'heroic fantasy ou de la science-fiction collapso.

Êtes-vous très amateur de séries télé?
J'en regarde beaucoup mais rarement au-delà du 2e épisode. Récemment, j'ai adoré *Succession*, l'histoire hyper-rude et cynique d'un vieux magnat des médias. Brillant. J'aime bien aussi des trucs français politiques.

Le petit jeu des pouvoirs, les trahisons, c'est shakespearien. Les petits barons, la corruption, les renaissances, les boules puantes... la politique, quoi!

La politique américaine et les hommes de pouvoir reviennent souvent dans votre œuvre...
Mais je n'ai pas de fascination pour eux. Contrairement à Mathieu Sapin, je refuse d'en rencontrer. Je ne suis pas non plus dans le "tous pourris", pas du tout, mais je me sens mieux à l'écart de leurs turpitudes.

Vous êtes un grand passionné de vinyles, qu'en est-il de votre collection?
Elle est en extension depuis 1984... et elle a démarré avec le 45-tours "One Night in Bangkok", de Murray Head! Mais je reste raisonnable. J'en revends régulièrement pour ne pas que ça devienne trop envahissant. Je n'ai pas envie de posséder pour posséder, si je n'écoute plus, ça vire. Et après je regrette... Le truc, c'est qu'il y a sept ou huit ans, j'ai commencé à passer des 45-tours en public, alors c'est venu s'ajouter aux 33-tours. Et maintenant, j'aime bien les maxi aussi. Heureusement, grâce à Discogs et à la spéculation, tout ça devient hors de prix et ça va vite régler le problème!

Qu'avez-vous écouté récemment sur votre platine?
Le 45-tours "Who's That Girl", de Madonna. Oui, je sors d'un vide-grenier, c'est comme ça. Sur cette bande dessinée, j'ai beaucoup écouté *How I Got Over* et *Undun*, de The Roots. À part ça, mes derniers coups de cœur sont Donovan et le dernier Tyler.

Parlez-nous de vos projets en cours ou à venir...
Il y en a trop... mais je sors un livre avec Julien Solé, en novembre. Il se trouve que j'ai écrit ou fini cinq scénarios pendant le premier confinement. Tous signés. Après, le souci, c'est qu'il faut les faire, ces livres... J'aimerais bien aussi travailler un jour avec Kim Deal, Philippe Druillet, Philippe Katerine, Chassol ou Barbara Carlotti (déjà fait, mais je recommencerais bien!). ●

MY CITY OF RUINS

Vingt ans après l'attaque du 11-Septembre, une monumentale histoire orale fait revivre, minute par minute, ce drame historique.

PAR PHILIPPE BLANCHET

“À environ 4 000 miles au-dessus de New York, j'apercevais clairement la ville. Tous les États-Unis baignaient dans un grand ciel bleu et ensoleillé, et la seule activité notable était une large colonne de fumée noire qui s'élevait depuis New York et s'étalait au-dessus de Long Island, puis de l'océan Atlantique. Alors que je zoomais avec la caméra, j'ai aperçu cet énorme nuage gris qui recouvrait tout le sud de Manhattan. J'ai vu en temps réel la seconde tour s'écrouler. J'ai pensé aux dizaines de milliers d'habitants qui avaient dû être blessés ou tués. C'était terrible de voir mon pays attaqué.”

On était le 11 septembre 2001, et le commandant Frank Culbertson n'en croyait pas ses yeux. Depuis un hublot de la Station spatiale internationale, l'astronaute américain venait d'assister à l'événement (à plus d'un titre planétaire) qui allait marquer à jamais le début d'un nouveau siècle. Vingt ans après, un journaliste d'investigation, aujourd'hui rédacteur en chef du *Washingtonian Magazine*, Garrett M. Graff, retrace, dans un gros livre absolument bouleversant, les événements de cette journée tragique, minute par minute, à partir des témoignages bruts de plus de 500 acteurs ou témoins directs du drame. Un document exceptionnel et inédit.

On a tous vu, souvent en boucle, les sidérantes images des deux Boeing 767 déchirant le ciel azuré de Manhattan pour aller s'encastrer dans les deux tours du World Trade Center, puis l'effondrement des deux gratte-ciel, le Pentagone éventré et en feu, percuté à la vitesse de 850 km/h par un troisième avion de ligne détourné, le crash, enfin, du quatrième appareil, dans la campagne de Pennsylvanie. On connaît tout ça. Des wagons de livres ont été écrits sur le sujet. Mais aucun, à ce jour, n'a la force de cette histoire orale, brute de décoffrage, qui nous plonge en “live” dans l'enfer de cette journée noire, avec les mots de ceux qui l'ont vécue. Certains des témoins de ce livre sont des “people”, comme Dick Cheney, Condoleezza Rice ou Rudy Giuliani. D'autres ont un pass d'accès direct au sommet du pouvoir et permettent à l'auteur d'être, par exemple, au côté de George Bush dans les moments critiques, notamment dans l'Air Force One, entre la Louisiane et le Nebraska (c'est d'ailleurs à partir d'un article dans *Politico* sur cet épisode particulièrement tendu, “The Only Plane in the Sky”, que Garrett M. Graff a eu l'idée de ce livre). Mais la plupart des “voix” de ce récit exceptionnel appartiennent à d'illustres inconnus, pompiers, sauveteurs, aiguilleurs du ciel, rescapés des tours, ou simples piétons new-yorkais. Et, souvent, l'horreur et le chaos jaillissent avec force des témoignages crus et imagés, toujours bouleversants, de ces anonymes, soudain jetés bien malgré eux au cœur du cyclone. Jusqu'à cette remarque lourde de sens et gorgée de tristesse d'une habitante d'une ville-dortoir du New Jersey, constatant, des jours après le drame, que *“des voitures sont restées dans le parking de la gare sans jamais être récupérées”*. Un immense livre d'histoire.

11 Septembre, une histoire orale
SORTIE le 9 septembre
AUTEUR Garrett M. Graff
ÉDITIONS Les Arènes
★★★★

© DR

THE WOMAN IN QUESTION

À partir d'une enquête originale et fouillée sur un crime jamais élucidé, Fred Vermorel dresse un portrait exceptionnel des fifties londoniennes.

La Dernière Balade de Jean Townsend
AUTEUR Fred Vermorel
ÉDITIONS Sonatine
★★★★

Le 15 septembre 1954, le corps sans vie de Jean Townsend est retrouvé dans un terrain vague de South Ruislip, à l'ouest de Londres. Cette jeune mannequin et styliste, qui travaille pour le showbizz, a été étranglée avec son foulard, partiellement dénudée (ses bas et sa culotte traînent à côté de son cadavre), mais n'a pas subi de violences sexuelles. Fred Vermorel a alors 8 ans. Ce fait divers à la troublante imagerie des pulps anglais de l'époque va longtemps le poursuivre et l'obséder. Soixante-sept ans plus tard, l'auteur de nombreux ouvrages (dont une bio “à chaud” des Sex Pistols, en 1978) se penche sur ce meurtre, jamais élucidé. *La Dernière balade de Jean Townsend* est en premier lieu un formidable “true crime” dans le marigot de la nuit londonienne, de ses boîtes de nuit plus ou moins clandestines et de ses clubs gays, où l'on croise Rock Hudson, la très dévergondée Sarah Churchill (la fille de Winston), Brian Epstein et l'ombre du prince Philip. C'est aussi une exceptionnelle évocation (illustrée d'une multitude de photos et d'articles) des fifties anglaises et de leur côté obscur, hantées par de profondes frustrations et une sourde violence ; le portrait inédit et saisissant d'une époque, loin de tout cliché du genre. P.B.

The Big Goodbye
AUTEUR Sam Wasson
ÉDITIONS Carlotta
★★★★

LES FILMS DE LÉGENDE SONT SOUVENT le résultat d'un exceptionnel alignement de planètes. C'est le cas de *Chinatown*, film culte s'il en est. Au début des années 1970, le scénariste Robert Towne va voir Jack Nicholson (en train de jouer au tennis avec Quincy Jones !) et propose de lui écrire un polar, un truc à la Chandler, avec *“un vrai crime, avec un vrai détective”* et une intrigue autour de la distribution de l'eau dans la région de Los Angeles. Nicholson semble convaincu. Épaulé par le producteur Robert Evans (*Rosemary's Baby*, *Love Story*, *Le Parrain*...), le projet prend lentement forme. Polanski, qui fuit L.A. depuis l'assassinat de Sharon Tate, revient alors d'Europe et se met au travail. Enfin, aux côtés de Nicholson (et de son pansement sur le nez), Faye Dunaway et John Huston complètent le casting d'un film qui dès sa sortie, en juin 1974, va faire date... *The Big Goodbye*, formidable enquête “à l'américaine” dont le titre sonne comme une aventure de Marlowe, revient avec un luxe d'infos et de détails sur la genèse de ce chef-d'œuvre ténébreux, chant du cygne fiévreux et cruel de l'Hollywood des années 1970. Un livre de référence, à ranger à côté d'une autre “bible”, *Le Nouvel Hollywood*, de Peter Biskind. P.B.

© MAURA ANNE WAHL

***“HEY JOE**, where you going with that gun in your hand”* (Jimi Hendrix). Nous sommes le 5 juin 1985, à Atlanta. Au terme d'une énième altercation avec son ex-mari, Joel, alias Big Joe, Gwendolyn Ann Turnbough est tuée d'une balle dans la tête et d'une autre dans la gorge. Sa fille, Natasha, va avoir vingt ans. Elle deviendra une écrivaine et poétesse américaine reconnue, avant de tenter d'exorciser ce drame à travers un récit déchirant. Ce livre raconte une histoire. Celle d'une femme noire épousant un homme blanc dans un Mississippi des années 1960 où le Ku Klux Klan fait feu de tout bois, avant de refaire sa vie (étrange expression en la circonstance) à Atlanta, à la fin de l'été 1972, avec un vétéran du Viêt Nam qui deviendra, quelques années plus tard, son bourreau... Plus qu'un manifeste sur la question raciale aux États-Unis et les violences conjugales, *Memorial Drive* est un texte bouleversant, oscillant entre l'universel et l'intime, difficile à oublier. P.B.

Memorial Drive
AUTEUR Nathasha Trethewey
ÉDITIONS de l'Olivier
★★★½

La Combinaison
AUTEUR Félix Lemaître
ÉDITIONS Le Masque
★★★

***“ON NE VOIT JAMAIS** venir sa date de péremption.”* Trois semaines après avoir été viré de son poste d'animateur en supermarché, Christian, 47 ans, reçoit la combinaison de plongée qu'il avait commandée en vue d'un voyage aux Antilles. Sombrant en apnée dans une déprime waterproof, il décide de ne plus quitter cette nouvelle peau, et entame, relégué dans le garage par son épouse, une métamorphose aqua-kafkaïenne qui ne va pas tarder à déchaîner la brutalité des habitants de son village picard... Un conte sombre, déjanté et pétillant, sur les effets de la violence sociale, dont l'humour corrosif mérite largement la palme 2021 du premier roman. P.B.

CERTAINS SAVENT MIEUX que d'autres mettre en scène le récit de leur vie. C'est le cas de David Niven, dont les mémoires, écrits dans les années 1970 (et depuis longtemps introuvables), sont un pur chef-d'œuvre du genre. Tour à tour élève indiscipliné, puis bidasse insubordonné, organisateur de courses de poneys aux États-Unis avant de pousser la porte des studios californiens, commando durant le débarquement en Normandie, puis immense star affichant son élégance et son flegme si british sur des écrans, Niven a traversé l'âge d'or d'Hollywood et en donne un délicieux récit truffé d'anecdotes et de portraits, plein de finesse et d'humour. The Brain! P.B.

Mémoires
AUTEUR David Niven
ÉDITIONS Séguier
★★★½

★★★★★ Classique | ★★★★ Excellent | ★★★ OK! | ★★ Mouais... | ★ Euh...

Cinéma

AMAZING ARETHA

En dépit de son classicisme formel, le très attendu biopic consacré à la "Reine de la soul" ne déçoit pas. Respect à tous les niveaux!

PAR SOPHIE ROSEMONT

IL ÉTAIT UNE FOIS une petite fille qui grandit dans l'ombre et la lumière. L'ombre du chagrin qui l'étreint, loin d'une mère qui ne vit plus avec elle et ses frères et sœurs, l'ombre d'une chambre ou des adultes peuvent s'avérer inquiétants; la lumière du charisme de son père, de l'église où elle joue et chante, toutes les semaines. C'est cette petite fille qui va habiter, toute sa vie durant, l'immense artiste qu'est devenue Aretha Franklin, à la seule force de sa voix et de son caractère forgé par l'adversité de la vie.. Si *Respect* conclut son déroulé narratif sur la magnifique performance d'"Amazing Grace", étape cruciale dans la carrière d'Aretha, il en dit bien plus qu'un simple parcours musical. Il peint une époque marquée par la ségrégation, le militantisme et l'explosion de la pop culture, puis une libération qui n'en est jamais complètement une. Il raconte aussi le pouvoir des hommes exercé sans scrupule, mais parfois repris par les femmes... en demandant le respect, tiens!

Habituée de Broadway, remarquée pour la pièce *Eclipsed* en 2017 et pour la série *Mrs. Fletcher*, la Sud-Africaine Liesl Tommy a fait appel à la scénariste américaine Callie Khouri, oscarisée pour *Thelma et Louise*, il y a trente ans. En haut de l'affiche, Jennifer Hudson. Elle aussi née dans le nord-est américain, elle aussi chanteuse à l'église depuis l'enfance, elle aussi attachée à sa famille dysfonctionnelle. C'est d'épatantes capacités vocales, Hudson est à la hauteur. On le constate lors des passages où elle chante, mais également lors des scènes qu'elle partage avec Forest Whitaker, qui joue donc le révérend C.L. Franklin, père aimant mais prédicateur militant et superstar d'une communauté où sa fille n'a d'autre choix que de le suivre, happée par son aura. Cependant, *Respect* rappelle que la "Reine de la soul" était aussi l'une des icônes de la lutte pour les droits civiques et qu'elle réussit à faire d'un disque de gospel enregistré live dans une petite église de Watts un best-seller pérenne. Entre-temps, elle a bousculé la pop - le film montre aussi comment, après des débuts peu glorieux chez Columbia et Albert Hammond Jr., recrutée par Jerry Wexler chez Atlantic, elle accède au statut de star. À ses risques et périls.

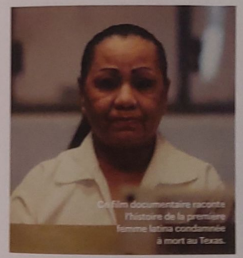
Si le spectateur n'est guère épargné par la description des ravages de la célébrité, Liesl Tommy évite de plonger tête baissée dans le tire-larmes. Même si on en verse néanmoins quelques-unes à la fin de *Respect*. Pas face aux mésaventures de Franklin, mais à l'écoute de son timbre à nul autre pareil - dont il est crucial de souligner l'importance non seulement culturelle mais aussi sociopolitique. ✪

Respect
SORTIE LE 8 SEPTEMBRE
RÉALISATION Liesl Tommy
CASTING Jennifer Hudson, Forest Whitaker
★★★

SEULE CONTRE TOUS

L'État du Texas contre Melissa
SORTIE LE 15 SEPTEMBRE
RÉALISATION Sabrina Van Tassel
★★★½

DEPUIS TREIZE ANS, Melissa Lucio est en prison. Au Texas, c'est la première femme latina à avoir été condamnée à mort pour le meurtre de la benjamine de sa dizaine d'enfants, Mariah. Son corps était couvert de bleus, une hémorragie cérébrale diagnostiquée. On en conclut qu'elle l'a battue à mort. Mais quelque chose ne tourne pas rond... Remarquée pour l'admirable *La Cité muette*, qui revenait sur le fonctionnement du camp de Drancy pendant la Shoah, la réalisatrice franco-américaine Sabrina Van Tassel interroge avocats, légistes, mère, sœurs, frère et surtout les enfants, que personne n'écoute jamais. En menant sa propre enquête, elle construit un documentaire très maîtrisé, tant du point de vue de l'image et du son que de la narration. Il ne s'agit pas d'un film lacrymogène, mais plutôt d'un réquisitoire contre une justice à multi-vitesses, la corruption politique et des interrogatoires agressifs. Au parloir, Melissa raconte comment les abus l'ont conditionnée à abdiquer face au pouvoir d'hommes prêts à tout pour affaiblir la femme. S.B.


Ce film documentaire raconte l'histoire de la prestigieuse femme latina condamnée à mort au Texas.

Stanley Tucci et Colin Firth.

CÉRÉMONIE DES ADIEUX

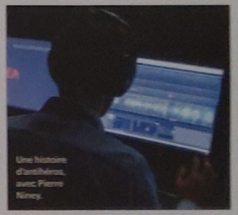
Supernova
SORTIE LE 8 SEPTEMBRE
RÉALISATION Harry Macqueen
CASTING Colin Firth, Stanley Tucci
★★★½

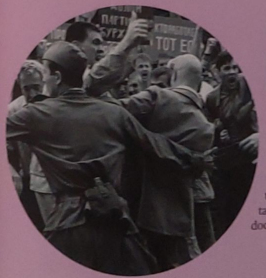
LA SUPERNOVA EST L'EXPLOSION d'une étoile, qui brille au maximum avant de s'éteindre. Beau titre, ô combien parlant, pour ce road trip intimiste porté par un duo d'acteurs de très haut niveau. Sam (Colin Firth, qui a remporté un Bafta pour l'occasion) et Tusker (Stanley Tucci, également formidable) forment un couple depuis de longues années. Au milieu d'une superbe nature anglaise, tous deux roulent à bord d'un camping-car spécialement conçu pour leurs métiers respectifs de pianiste et d'écrivain. Chacun tente d'oublier que Tusker est malade, et que ce dont il est atteint lui ronge le cerveau... Avec ce second long-métrage, Harry Macqueen confirme l'efficacité dramatique de sa mise en scène, mais aussi le désir de sortir des sentiers battus. Ici, les homosexuels quinquagénaires ne sont pas là pour faire des blagues ou jouer les dandys vieillissants, leur sexualité n'est même pas un sujet. Lequel se trouve ailleurs... À la musique, Keaton Henson, dont les mélodies renforcent la beauté des images. Esthétique mais aussi, étonnamment, réaliste. S.B.

ISSUE DE RECOURS

Boîte noire
SORTIE LE 8 SEPTEMBRE
RÉALISATION Yann Gozlan
CASTING Pierre Niney, Lou de Laâge, André Dussollier
★★★

APRÈS LES MOTOS, principal sujet de *Burn Out*, Yann Gozlan s'attaque aux avions. Même les plus néophytes n'y retrouveront... ou pas! Avec ses petites luneries sages et son perfectionnisme qui fatigue tout le monde, surtout les pilotes de ligne, Mathieu Vasseur est l'un des meilleurs techniciens au BEA, autorité responsable des enquêtes de sécurité dans l'aviation civile. Or, un poil trop pointilleux, il agace tout le monde. Quand un vol Dubaï-Paris s'écrase dans les montagnes, il est chargé de l'enquête. En analysant la boîte noire (qui, comme tout le monde ne le sait pas forcément, est de couleur rouge ou orangée, afin d'être facilement repérée dans les débris d'un avion victime d'un crash), il va comprendre que quelque chose ne tourne pas rond. Tant et si bien que sa propre santé mentale en sera affectée, à la grande inquiétude de son épouse, elle aussi membre du BEA... Gozlan avait déjà dirigé Pierre Niney dans *Un homme idéal*, ce qui permet au jeu de cet antihéros de se développer tout au long d'un film faussement classique, entre thriller, film d'espionnage et drame psychologique. Attachez bien vos ceintures. S.B.


Une histoire d'antihéros, avec Pierre Niney.



Chers camarades
SORTIE 9TH SEPTEMBRE
RÉALISATION Andrei Konchalovsky
CASTING Julia Vysotskaya, Vladislav Komarov, Andrei Gusev
★★★½

L'OVNI DU MOIS

Désunion soviétique

Le réalisateur de *Maria's Lovers* et *Runaway Train* (pour aller vite!) poursuit ses envies récentes - ou récemment renouvelées - de plonger dans l'histoire. Après les camps de concentration nazis de *Paradise*, l'Italie période Renaissance de *Michel-Ange*, le voilà qui extirpe des brumes du passé l'un des épisodes resté longtemps caché - plus de trois décennies - de la Russie poststalinienne (presque dix ans plus tard!): une grève en juin 1962 dans une usine du sud de l'URSS réprimée dans le sang et la confusion la plus totale. Au-delà de sa trame solide à souhait, *Michel-Ange* étonnait par la nature de certains plans devenant de véritables tableaux. Même... punition ici! La photographie époustouflante offre au film une dimension quasi-documentaire. Destins individuels et idéaux collectifs peuvent dès lors vaciller de concert. XAVIER BONNE

INFO

ANNONCÉ EN MAI, L'ANNULÉ FESTIVAL LUMIÈRE LES CONCERTS-DÉBATS QUI DEVAIENT SUIVRE CLASSÉS SANS SUITE. LES PRINCIPAUX CONCERNÉS ÉTANT AILLEURS MORTS, ILS N'ONT JAMAIS ÉTÉ CONFIRMÉS.

★★★★★ Classique | ★★★★ Excellent | ★★★ OK! | ★★ Mouais... | ★ Euh...

Super-trend

Baltimore S Sellerie Georges
Assemblée à la main en France, cette élégante besace en cuir de vache pleine fleur est dotée d'un compartiment pour ordinateur de 13 pouces, et de divers rangements. Elle dispose d'une bandoulière fixe et réglable et se décline dans plusieurs coloris.
429 €

Leatherman Free K2
Ce couteau pliant renferme 8 outils dans son manche en aluminium. Simple à manipuler grâce à l'architecture magnétique, il dispose également d'un système de blocage interne pour réduire l'usure des composants... et pour vous éviter de vous casser un ongle ! **109,90 €**

Eudoxie Racing
100 % coton ou en cuir d'agneau souple, la veste Racing d'Eudoxie cache des protections amovibles homologuées pour la pratique de la moto. Fabriquée au Portugal, les différents modèles ont la particularité de tous porter un prénom féminin.
À partir de 349 €

Hi-gadget

Harley-Davidson Pan America 1250
Un premier trail très réussi

Harley-Davidson continue de sortir des sentiers battus en s'attaquant cette fois au trail. Non sans conserver des attributs de style qui lui sont chers, à l'instar du carénage inspiré du Road Glide, du phare façon Fat Bob ou encore du nouveau V Twin Revolution Max porteur à refroidissement liquide. Celui-ci délivre 150 ch et 128 Nm de couple, mais la sonorité caractéristique de la marque est aux abonnés absents. Moins massive qu'on pourrait le croire, la Pan Am est adaptée aux petits gabarits, notamment dans sa version "Special" dotée de la suspension pilotée avec l'option ARH : la hauteur de selle est rabaissée à l'arrêt pour pouvoir poser les pieds au sol. La position de conduite est naturelle et nous avons pu enchaîner les kilomètres confortablement, d'autant que le pare-brise est réglable à la main. Le moteur offre une belle allonge, et le freinage est efficace et rassurant. La Pan Am est aussi l'une des Harley les plus tech avec son grand écran tactile de 6,8 pouces, ses modes de conduite et son application mobile. Celle-ci permet de définir sa destination et d'afficher la navigation sur l'écran de la moto. Nous avons toutefois déploré quelques plantages. Dans tous les cas, cette Pan Am est une excellente surprise, aussi bien sur route que lors des balades off-road. **À partir de 15 990 €**

Harley-Davidson Sportster S
Un retour en force

Apparu en 1957, le Sportster a fait les frais de la norme Euro 5. Ce modèle annonce néanmoins son grand retour, avec une toute nouvelle version au design encore plus impressionnant. Surtout avec son 2-en-1 inspiré des courses de Flat Track, juste en dessous d'une selle très fine. Le moteur Revolution Max 1250T est dérivé de celui de la Pan America, mais la transmission est ici assurée par une courroie. Bien plus puissant que les précédentes itérations du Sportster, le bloc délivre 120 ch et 125 Nm de couple. Des modes de conduite sont disponibles directement au guidon, et la moto offre de nombreuses assistances, telles que l'ABS et le contrôle de traction en virage. L'éclairage est bien entendu à led, mais le feu arrière ne fera pas forcément l'unanimité. Le numérique est lui aussi au rendez-vous avec une instrumentation qui est assurée par un écran rond de 4 pouces. Outre les jauges numériques, celui-ci peut afficher la navigation à partir de l'application mobile H-D en connectant le smartphone en Bluetooth. Plus puissante, mieux équipée et dotée d'une vraie "tronche", cette nouvelle Harley-Davidson ne manque pas d'arguments. **À partir de 15 690 €**

Bien connecté pour la rentrée

Quelques smartphones parmi les plus intéressants actuellement, qu'il s'agisse d'un premier achat ou d'un renouvellement.

OnePlus 9
Ce modèle 5G compense sa finition en plastique par un superbe écran Oled et des performances convaincantes. La photo, en partenariat avec Hasselblad, est du même acabit, et l'autonomie de la batterie est au rendez-vous, et 35 mn suffisent pour la recharger complètement.
À partir de 719 €

Xiaomi Mi 11i 5G
Fin et léger, il est équipé d'une généreuse batterie. L'écran Amoled 120 Hz de 6,67 pouces occupe l'essentiel de la face avant, et trois capteurs photo sont intégrés au dos. À noter, la prise en charge du Dolby Atmos, dont on profitera pleinement avec une écoute au casque.
699,90 €

Asus Zenfone 8
Compact avec son écran 102 Hz de 5,9 pouces, ce smartphone 5G étanche se positionne en haut de gamme. Détail rare aujourd'hui, il conserve sa prise casque. À défaut de téléobjectif, les deux capteurs photo délivrent des clichés très contrastés, et un mode 64 MP permet d'améliorer les détails et la netteté.
À partir de 689 €

Realme GT
Ce smartphone 5G offre le meilleur rapport équipement/prix du moment. Doté d'un processeur très puissant, il profite aussi d'un bel écran Amoled. La partie photo est convaincante quand les conditions d'éclairage sont réunies. Le terminal profite d'une prise jack et la partie audio prend en charge le Dolby Atmos. **À partir de 449 €**

Samsung A22 5G
Lancé cet été, ce smartphone permet aux petits budgets de profiter de la 5G. Doté d'une confortable batterie de 5000 mAh, il bénéficie de la recharge rapide. Le stockage interne est limité à 128 Go, mais un lecteur de microSD permet de l'étendre jusqu'à 1 To. Enfin, trois capteurs photo sont intégrés au dos et un à l'avant. **259 €**

Oppo Find X3 Neo
De la version Lite 5G au Pro, le Find X3 se décline pour tous les budgets. Positionnée en milieu de gamme, la version Neo 5G conserve les quatre capteurs photo du modèle Pro, avec notamment un ultra-grand angle et un téléobjectif. De quoi profiter de son écran Oled compatible HDR, qui en met plein les yeux. **À partir de 449,90 €**

Hot gadget

Devialet Gemini
Une nouvelle référence

Après les impressionnantes enceintes Phantom, la marque française Devialet fait son entrée sur le segment des écouteurs True Wireless. Sans surprise, la finition est extrêmement soignée, avec un élégant boîtier de recharge au clapet coulissant, qui est néanmoins encombrant, et des écouteurs qui sont assemblés minutieusement. Si ces derniers paraissent un peu gros, ils offrent néanmoins un port agréable. Une application mobile les accompagne pour afficher le niveau de charge et régler l'égaliseur 6 bandes. Chaque écouteur dispose également d'une surface tactile et d'un capteur de proximité pour mettre automatiquement la lecture en pause. L'autonomie atteint pratiquement 5 heures, même en utilisant le réducteur de bruit actif. Ce dernier est très efficace et permet de profiter de l'excellente qualité audio des Gemini, qui se positionnent parmi les meilleurs True Wireless du marché. **299 €**

Google Pixel Buds A-Series
Pourquoi payer plus?

Google étoffe sa gamme d'écouteurs True Wireless avec les Pixel Buds A-Series. Plus abordables que les Pixel Buds de première génération, ils leur empruntent la plupart de leurs fonctionnalités, non sans afficher un prix deux fois plus abordable. Extrêmement discrets, ils sont agréables à porter et se montrent résistants aux éclaboussures. Chaque écouteur dispose d'une surface tactile pour sélectionner les morceaux ou gérer les appels. En revanche le contrôle du volume disparaît pour être géré par Google Assistant. En l'absence de réducteur de bruit, les écouteurs conservent la fonction de volume adaptatif qui s'ajuste en fonction du bruit ambiant. Les graves sont généreux sans empiéter sur le reste du spectre audio, à condition de désactiver la fonction Loudness. En revanche, les Pixel Buds ne s'adressent pas aux utilisateurs d'iOS, qui ne pourront pas profiter des fonctionnalités avancées. **99 €**

Shirley Manson

La chanteuse de Garbage nous parle de lutte contre le patriarcat et de vivre pour le présent.

Quelles sont les règles les plus importantes dans votre vie ?
Si ce n'est pas amusant, je ne suis pas intéressée. Si quelqu'un ne me traite pas bien, je dois partir. La vie est tellement courte, et j'ai déjà vécu les trois quarts de la mienne. Je veux juste avoir une belle vie, pleine de joie.

No Gods No Masters, le premier album de Garbage depuis cinq ans, vient de sortir.

Qui sont vos héros et pourquoi ?
Patti Smith est une grande héroïne pour moi, parce que c'est une femme qui a menè de façon si belle et habile sa vie créative, avec tant d'intégrité et d'authenticité. Elle m'a prouvé qu'une femme, une artiste, n'avait pas besoin de souscrire aux règles de l'industrie de la musique contemporaine. C'est très rare de voir des exemples de femmes qui travaillent encore après 70 ans. Ça m'inspire vraiment, et ça m'emplit d'espoir.

Vous aussi êtes devenue un modèle. Comment gérez-vous cette responsabilité ?
Je fais des erreurs, je dis des conneries, je ne sais pas tout, mais je fais de mon mieux pour être une personne décente. Il y en aura toujours pour trouver que je suis une pauvre conne, ça fait partie du jeu. J'en suis arrivée à ce point dans ma vie où je suis capable de dire : *"Vous savez quoi ? Je m'en fous. On ne peut pas plaire à tout le monde."*

Vous avez déclaré que le concept d'héritage était une construction masculine à laquelle vous ne croyiez pas. C'est toujours le cas ?
Oui. Je connais beaucoup d'artistes hommes qui radotent au sujet de leur héritage et de leur importance. Moi, personnellement, je m'en fous. Je serai morte, sans la moindre conscience de ce que je pourrai laisser derrière moi. Je veux m'amuser maintenant, avoir une belle vie, manger de bonnes choses et faire l'amour maintenant. Ce qui se passera une fois que je serai partie n'a aucun sens. Je veux utiliser mon temps intelligemment, c'est tout ce qui m'intéresse.

Vous abordez la question du genre dans "Godhead", la nouvelle chanson de Garbage, en demandant si on vous traiterait différemment "si [vous aviez] une bite". Quand avez-vous découvert le patriarcat ?
Quand j'étais jeune, j'étais tellement occupée à essayer de réussir que je ne voyais pas le patriarcat en place. C'est seulement adulte que j'ai commencé à me dire : *"Oh, wauuh ! Quand cet agent m'a dit ouvertement qu'il se branlait sur des photos de moi, ce n'était vraiment pas cool."* Dans la chanson, je parle de la façon dont le patriarcat s'infiltre absolument partout, particulièrement dans la religion organisée. Le "Dieu" est le mâle, ce n'est jamais remis en question, et c'est fou ! Parce qu'un mec est mieux placé dans la société parce qu'il a une bite et deux boules. Souvent, ces boules sont plus petites que les miennes *[rires]*.

© ILLUSTRATION DE MARK SUMMERS

Quel conseil auriez-vous aimé donner à la jeune Shirley Manson ?
Prends ton espace. Quand j'étais petite, être une fille, c'était s'entendre dire qu'il fallait minimiser l'espace qu'on prend : *"Ferme les jambes. Ne crie pas. Souris. Sois mignonne. Sois attirante. Sois agréable."* J'ai toujours rechigné à faire ça. J'étais une enfant rebelle, je n'allais pas rester assise dans un coin et me taire. Pourtant, quand j'y repense, je remarque tout de même quelques signes de ma propre complaisance. Ce n'est pas que je me déteste pour ça, mais j'aimerais pouvoir revenir en arrière et me dire : *"Occupe l'espace. Prends-le. Prends un siège. S'il n'y en a pas, ramènes-en un autour de la table et assieds-toi."*

En 1996, votre camarade Butch Vig a dit de vous : *"Tant de chanteurs criaient pour communiquer de l'intensité, et elle a fait exactement l'inverse. Ça nous a soufflés."* Comment êtes-vous arrivée à cette approche ?
Je suis à l'aise dans le conflit. Ça m'excite d'une drôle de façon. J'aime répondre fort ; ma famille était comme ça. On se criait dessus tout le temps, mais je ne venais pas d'un foyer violent. Pour moi, c'est quand une personne est vraiment calme qu'elle est réellement sérieuse, parce qu'elle contrôle sa rage. Et c'est à ce moment-là qu'elle est la plus dangereuse.

KORY GROW

20 ans Le Crédit Mutuel donne le LA
MaMA festival
13 • 14 • 15 octobre 2021

3 JOURS • 80 CONCERTS • 1 QUARTIER
Paris, Pigalle - Montmartre

100 Blaze • Alvin Chris • Ami Yerewolo • Anna Leone
Annael • BabySolo33 • Bianca Costa • Blumi
Chlobocop • David Numwami • DeLaurentis • Dirtsa
Franky Gogo • Gargäntua • Ilgen-Nur • James BKS
Jo Raharison • JOY.D • Joseph Schiano Di Lombo
KasbaH • Kety Fusco • Ko Shin Moon • KT Gorique
LAAKE • Le Juiice • Le Noiseur • Leys • Lucie Antunes
Lulu Van Trapp • Marina Satti • Merryn Jeann
Meskerem Mees • MIMAA • Moji x Sboy
Mr Giscard • Naë • November Ultra
Ojos • Roxaane • Sarah Maison
Sofiane Saidi • Souleance Live Band
Structures • Taxi Kebab • Terrier
Thaïs Lona • Thérèse • UssaR • VIKKEN
Yndi • Zinée • Zuukou Mayzie...

+ 20 artistes à venir !
> Prog complète le 14 SEPT ! <

Programmation & Billetterie
www.mamafestival.com

FORTE IV

La haute performance est son point fort

Dernier ajout à la gamme Heritage, les enceintes Forte sont vites devenues iconiques grâce à leur design élégant et leur son exceptionnel. Les dernières améliorations acoustiques et esthétiques apportées aux Forte IV rendent ces enceintes encore plus légendaires.

Forte

Conçue et fabriquée à la main aux USA
Placage bois véritable
Satin black ash
American walnut
Natural cherry
Distressed oak

Klipsch

75 YEARS